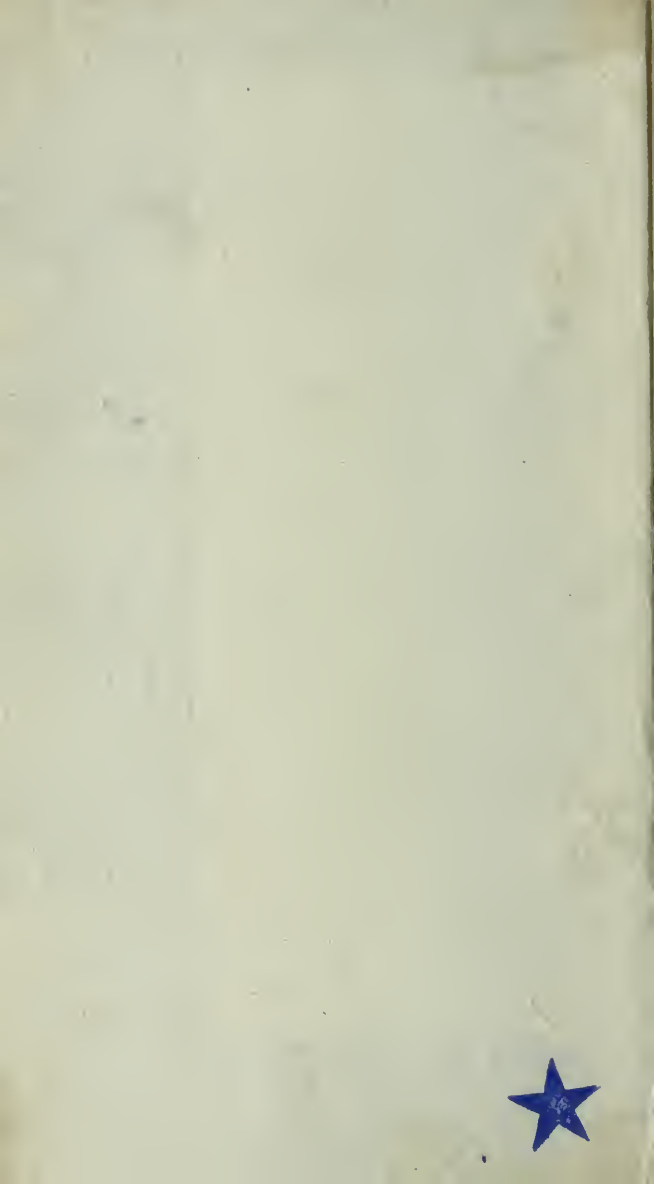
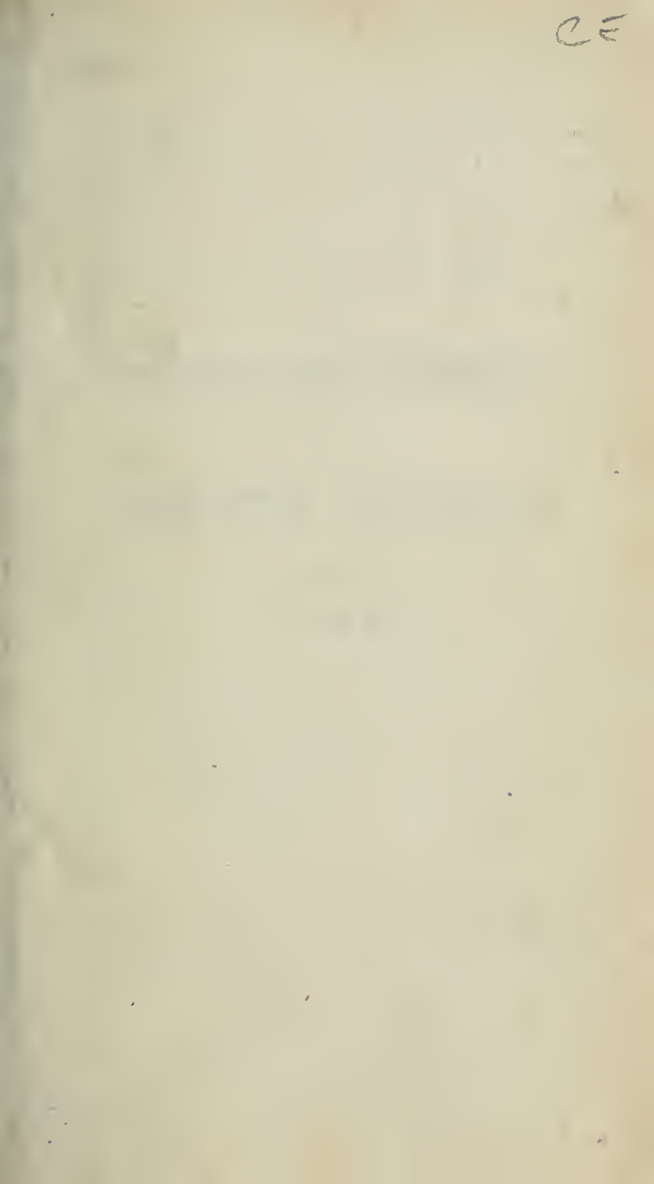
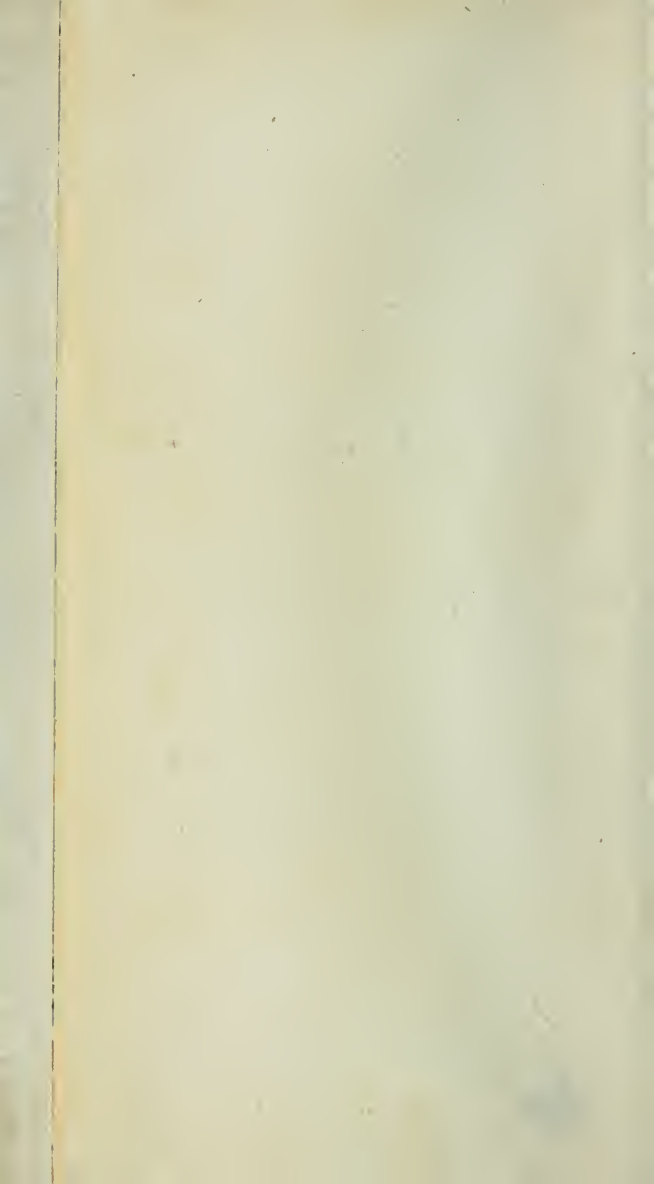

U d'/of OTTAWA
39003002162013







RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 42.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restés au Théâtre Français;

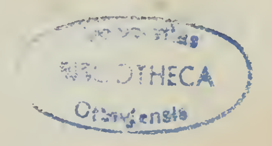
AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VI.



A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.
1823.



LE DÉDIT,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 12 mai 1719.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, père d'Isabelle.

ISABELLE, amante de Valère.

BÉLISE, } sœurs.
ARAMINTE, }

VALÈRE, neveu de Bélise et d'Araminte, amoureux d'Isabelle.

FRONTIN, valet de Valère.

UN LAQUAIS.

La scene est dans la maison de Bélise et d'Araminte.

LE DÉDIT,
COMÉDIE.

SCÈNE I.

ISABELLE, VALÈRE, *chacun de son côté sans se voir.*

VALÈRE.

Quoi! ne pouvoir tirer raison de mes deux tantes!

ISABELLE.

Je n'en puis revenir. Quelles extravagantes!

VALÈRE.

Oui, plus j'y pense, et moins je vois d'expédients....

ISABELLE.

Avoir pour un neveu des procédés criants!

VALÈRE.

Nous n'en tirerons rien.

ISABELLE.

O dieux!

VALÈRE.

Tantes cruelles,
Depuis dix ans toujours injustices nouvelles,
Juste ciel!

ISABELLE, *apercevant Valère.*

Quel travers! mais....

VALÈRE.

Quelle cruauté!
Se désoler ainsi chacun de son côté,
Sans trouver nul moyen de réduire ces folles!

ISABELLE.

Mon père leur a dit de piquantes paroles,
Et va les menacer encor separément,
Car chacune se tient dans son appartement.

VALÈRE.

Oui, depuis peu je vois que toutes deux s'évitent,
Se disent quelques mots en passant, et se quittent.
Pour moi, quand je leur parle, elles tournent le dos;
Leur dureté pour moi paroît à tout propos.

ISABELLE.

Leur dureté pour vous les condamne. Ah, Valère!
Elles poussent trop loin leur mauvais caractère:
Ne vous pas aimer!

VALÈRE.

Moi, j'espérois que par vous
Mes deux tantes feroient quelque chose pour nous,
Et que vous ayant vue, adorable Isabelle,
Elles s'attendriroient.

ISABELLE.

Leur barbarie est telle,
Qu'elles parlent de vous avec aversion.

VALÈRE.

Vous voir, n'approuver pas ma tendre passion,
Ah! quel travers d'esprit!

ISABELLE.

Pouvoir haïr Valère!
Leur mauvais cœur me fait trembler, j'en désespère.

VALÈRE.

Votre père pourtant va les presser; ainsi
Nous espérons encore; il va nous joindre ici.

ISABELLE.

Oui, donnons-nous au moins ce moment d'espérance,
Mais je suis indignée encore, quand je pense
A leurs derniers discours.

VALÈRE.

Sur elles vous comptiez ;
Car elles vous ont fait hier cent amitiés.

ISABELLE.

C'est par-là que je vois qu'elles m'ont méprisée.
Car c'est en m'embrassant qu'elles m'ont refusée.
La prude méprisante avec ses airs hautains
Prend un ton doucereux, et mêle à ses dédains
Et caresse affectée, et fade raillerie ;
Vous mord en vous flattant, talent de pruderie :
« Ma tendresse pour vous, m'a-t-elle dit là-haut,
« Fait que je ne veux pas vous marier sitôt,
« C'est-à-dire, donner au neveu qui me presse,
« Du bien pour satisfaire une folle tendresse.
« Moi ! me rendre complice en vous autorisant ! »
Et cent discours pareils d'un ton demi-plaisant.
« Faites, faites plutôt contre le mariage,
« Comme nous, un dédit qui vous maintienne sage.
« Pour vous faire imiter notre force d'esprit,
« Nos refus vous tiendront du moins lieu de dédit. »

VALÈRE.

Voilà ses sots discours, toujours même rubrique.
Mais rien de si borné que son esprit gothique.
Sans monde, sans bon sens, ne hantant que sa sœur,
Moins dure qu'elle, mais plus folle par malheur.

ISABELLE.

Je suis contre Araminte un peu moins indignée.
Même dans des moments j'ai cru l'avoir gagnée,

Mais son esprit, sujet aux révolutions,
S'agite en même temps de plusieurs passions.
Dans sa vivacité brouillonne et turbulente,
Voici ce que m'a dit à peu près cette tante :
« J'extravague par fois, mais j'ai des sentiments ;
« J'aimerois l'amour, mais j'abhorre les amants.
« Abhorrez-les aussi, je le veux, je l'ordonne.
« Sans cesse je promets, mais jamais je ne donne.
« Je hais bien mon neveu, mais je vous aime tant.... »
De ses galimatias je conclurois pourtant
Qu'elle feroit pour vous plus que sa sœur aînée.
Mon père vient.

VALÈRE.

Je vais savoir ma destinée.

ISABELLE.

Je tremble. Ah ! je le vois accablé de chagrin.

VALÈRE.

Son abord me saisit, mon malheur est certain.

SCÈNE II.

GÉRONTE, ISABELLE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Vous devinez assez, en voyant ma tristesse,
Que je n'ai qu'un refus : ma bonté, ma tendresse
En cette occasion m'ont trop parlé pour vous.
Prenez votre parti, ma fille.

ISABELLE.

Partons-nous ?

GÉRONTE.

Oui, ma fille.

VALÈRE.

Qu'entends-je!

ISABELLE.

Ah! quel coup pour Valère:

GÉRONTE.

Vos tantes ont rendu ce départ nécessaire.

VALÈRE.

Quoi! charmante Isabelle, il ne faut plus vous voir?
Quoi! monsieur, vous voulez me mettre au désespoir?
Vous allez m'arracher Isabelle?

GÉRONTE.

Oui, Valère.

VALÈRE.

Ah! vous allez du moins conjurer votre père
De rester à Paris encore quelques jours.

ISABELLE.

Non, Valère.

VALÈRE.

Eh! monsieur....

GÉRONTE.

Inutiles discours.

VALÈRE.

Ah! si vous le vouliez, adorable Isabelle ...

GÉRONTE.

Je ne le voudrois pas; mais par bonheur pour elle,
Elle veut là-dessus ce qu'elle doit vouloir,
Retourner en province, enfin ne plus vous voir.

VALÈRE.

Eh! vous y consentez?

ISABELLE.

Il le faut bien, Valère.

Je vous donnois mon cœur par l'ordre de mon père,

J'obéissois alors : il veut présentement
Que je vous l'ôte, il faut l'avouer franchement,
Je n'ai pas sur ce point pareille obéissance ;
Mais je pars.

VALÈRE.

Quoi ! monsieur, m'ôter toute espérance ?

GÉRONTE.

Il faut bien vous l'ôter, puisque je n'en ai plus.
Vous espériez tirer quarante mille écus
Des restitutions que nous feroient vos tantes.
Je vous le dis encor, ces deux extravagantes
S'en tiennent au dédit qu'elles ont fait pour vous,
Disant, vous ne pouvez rien exiger de nous,
Qu'en cas que de nous deux quelqu'une se marie.
Elles ont cinquante ans. C'est une raillerie
De croire rien tirer d'un semblable dédit.
Il me faut de l'argent, à moi, mon bien périt ;
On me ruine ; enfin je dois, en homme sage,
Faire dans ma province un autre mariage
Qui me tire d'affaire.

VALÈRE

Il est vrai. Mais enfin....

GÉRONTE.

Brisons là-dessus. C'est avec bien du chagrin :
Mais nous partons demain, il le faut.

ISABELLE.

Ah, Valère !
Si je suis par raison les ordres de mon père,
Soyez sûr qu'en partant....

GÉRONTE *prend Isabelle par le bras.*

Abrégeons les adieux :
Quand il faut se quitter, le plus tôt, c'est le mieux.

VALÈRE.

Je suis au désespoir. Ah ! ce départ me tue.

SCÈNE III.

VALÈRE, FRONTIN, *en habit de cavalier, passe pardevant Valère, qui se désespère, et cela fait un jeu de théâtre.*

FRONTIN.

MONSIEUR ?

VALÈRE.

Qu'est-ce donc ?

FRONTIN.

C'est Frontin qui vous salue,

VALÈRE.

Que vois-je ?

FRONTIN.

Vous voyez votre valet Frontin,
Qui portoit la livrée encore ce matin.

VALÈRE.

Que veut dire cela ? Pourquoi cet équipage ?

FRONTIN.

Vous ne pourrez jamais le deviner, je gage.

VALÈRE.

Quel habit as-tu donc ? C'est un des miens, je croi.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien, car il n'est point à moi.

VALÈRE.

Et ma perruque ?

FRONTIN.

Bon ! est-ce que j'en achète ?
J'ai trouvé celle-là sous ma main toute faite,
Et votre plus beau linge, et votre gros brillant.

VALÈRE.

Je t'ai vu quelquefois faire l'extravagant,
Mais jamais tu ne fus à tel point d'insolence.

FRONTIN.

Cela vient tout à coup, monsieur, par l'opulence.

VALÈRE.

Tu prends fort mal ton temps, maraud, pour plaisanter.

FRONTIN.

Je prends mon temps fort bien, et j'ose me vanter
De savoir ménager les bons moments d'un maître.

VALÈRE.

A mes yeux ainsi fait avoir osé paroître !

FRONTIN.

Je m'en suis bien gardé, monsieur, jusqu'à présent;
Et vous m'eussiez traité de maraud, d'insolent,
Ne travaillant d'abord qu'à mes propres affaires.
J'ai pris pour me cacher tous les soins nécessaires,
Vous m'auriez empêché d'agir comme j'ai fait.
Tromper finement, c'est vertu dans un valet;
Vous auriez cru que c'est un vice dans un maître.
C'est à l'extrémité que je vous fais connoître...
Vous êtes scrupuleux; enfin, il a fallu
Ce que j'ai fait pour vous, le faire à votre insu.

VALÈRE.

Qu'as-tu donc fait pour moi ?

FRONTIN.

C'est une bagatelle,
Je travaille à vous faire épouser Isabelle.

VALÈRE.

Frontin, mon cher Frontin, tu travailles pour moi?
Par quel moyen? comment? et vite explique-toi.

FRONTIN.

Je m'explique d'abord, moi, sur ma récompense:
C'est par-là que toujours mon zèle ardent commenc
Si je vous fais avoir votre Isabelle....

VALÈRE.

Eh bien?

FRONTIN.

Linge, habits, diamant, je ne vous rendrai rien.
Si l'habit m'est trop long, trop court, vaille que vaille:
Mais pour le diamant, il est fait pour ma taille.

VALÈRE.

Je te donnerai tout.

FRONTIN.

Écoutez mon récit.
Avec quelque pistole et ce brillant habit,
Trouvant au lansquenet quelques cartes heureuses,
Et me faisant lorgner par de vieilles joueuses,
Avec une, surtout, j'ai fait un petit fond.
Elle a l'esprit stérile, et le babil fécond,
Le ton railleur: elle est plus folle que plaisante.
La reconnoissez-vous, monsieur? c'est votre tante.

VALÈRE.

C'est elle-même. Eh bien! tu me dis donc qu'au jeu
Tu gagnes de l'argent à cette tante?

FRONTIN.

Un peu.
Mais j'ai de plus gagné son cœur: elle m'adore.

VALÈRE.

Elle t'aime?

FRONTIN.

Oui, monsieur, et fait bien pis encore,
Elle m'épouse.

VALÈRE.

Bon !

FRONTIN.

Votre valet Frontin
Pourroit être votre oncle ou bel-oncle demain.

VALÈRE.

Quoi ! sérieusement ?

FRONTIN.

La chose est sérieuse,
Je suis de taille à rendre une vieille amoureuse.

VALÈRE.

Sans doute. Mais enfin pour épouser d'abord,
Il faut connoître un homme.

FRONTIN.

Elle me connoît fort.
Un mois de lansquenet fait bien connoître un homme.
Me disant d'un pays d'entre Paris et Rome,
J'ai pris d'abord un nom... nom à demi connu,
Là... comme en prennent ceux qui n'en ont jamais eu.

VALÈRE.

Comment te nomme-t-on ?

FRONTIN.

C'est le chevalier Clique,
Nom noble. Elle me croit d'une famille antique.

VALÈRE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

FRONTIN.

Bon, ce n'est encor rien : j'ai fait bien plus.

VALÈRE.

Comment?

FRONTIN.

Voyant que le hasard me donnoit une tante,
Mais qu'il m'en falloit une encore...

VALÈRE.

Eh bien?

FRONTIN.

Je tente
Un projet difficile, étonnant, hasardeux.
Dans la même maison je les vois toutes deux.
Je savois, il est vrai, qu'Araminte honteuse
Fuyoit sa sœur, depuis qu'elle étoit amoureuse.
Pour plus de sûreté près de l'autre je prends
Autre nom, autre esprit, airs, habits différents.
D'un grave sénéchal faisant le personnage,
Je prends l'air composé, ton grave, froid visage,
Disant comme elle un rien d'un ton sentencieux,
Comme elle, de l'hymen censeur fastidieux.
Mon nom de sénéchal, c'est Groux. Je me présente.
Conformité d'esprit charme la prude tante.
Auprès d'elle, en un mot, monsieur, j'ai réussi.

VALÈRE.

Quoi donc! mon autre tante?

FRONTIN.

Elle m'épouse aussi.

VALÈRE.

Le fait est singulier. Mais de leur bienveillance
Que prétends-tu tirer?

FRONTIN.

De leur extravagance

Nous tirerons, je crois, quelque argent du dédit :
Mais dites-moi comment fut fait leur double écrit ?

VALÈRE.

Voici le fait. Tu sais leurs chicanes cruelles.
Pour restitution, je n'ai pu tirer d'elles
Qu'un peu de sûreté sur leur succession,
Serments de bien tenir leur résolution
Contre le mariage entre elles si constante :
Ce fut ce vœu fameux de l'une et l'autre tante,
Qui se renouvela pour lors à mon profit :
J'eus d'elles deux billets en forme de dédit.
Chacune me promet qu'en cas de mariage,
De la succession elle me dédommage.
Chacun de leurs billets est de cent mille francs.

FRONTIN.

Je tirerai parti des billets. Mais j'entends....
Ah, bon ! c'est un laquais de moi, chevalier Clique.

SCÈNE IV.

VALÈRE, FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Le temps presse, monsieur ; au notaire on s'explique,
Et tout seroit perdu ; vite, déguisez-vous.

FRONTIN, *mettant un surtout brun et une perruque noire.*

C'est qu'il faut que je sois d'abord sénéchal Groux.
Attendez-moi là-haut chez la tante Araminte,
Elle vient de sortir : là je pourrai sans crainte
Vous instruire de tout.

VALÈRE.

J'y vais.

FRONTIN.

Je vous rejoins.

SCÈNE V.

FRONTIN, *seul.*

Je croyois bien avoir deux jours de temps au moins;
Mais toutes deux prenant l'argent chez le notaire,
Vont découvrir la mèche. Il faut brusquer l'affaire.

SCÈNE VI.

FRONTIN, BÉLISE.

FRONTIN.

Ah, bon, la prude sort. Pour avoir imité
Trait pour trait sa fadeur, sa froide gravité,
Je lui plus. Il ne faut, pour plaire à cette sotte,
Qu'être l'écho flatteur de sa fade marotte.
Madame...

BÉLISE.

Ah, sénéchal! quoi! vous êtes ici?
Je rêvois.

FRONTIN.

Vous rêviez? Moi, je rêvois aussi.

BÉLISE.

Je rêvois au bonheur d'une femme insensible.

FRONTIN.

Je rêvois au bonheur d'un homme incombustible.

BÉLISE.

Qui voit avec froideur l'homme le plus charmant.

FRONTIN.

Qui voit avec dédain l'objet le plus aimant.

BÉLISE.

Ensuite avec frayeur considérant que j'aime,
Je m'étonnois de voir ce changement extrême,
Qu'en moins de quinze jours vous avez fait en moi.

FRONTIN.

J'envisageois avec une espèce d'effroi
Qu'en moi vous avez fait une métamorphose.

BÉLISE.

Tous deux en même temps pensions donc même chose?

FRONTIN.

Même chose, et toujours sympathie entre nous.

BÉLISE.

Quelle démarche, ô ciel! vous prendre pour époux!
Cela me fait trembler.

FRONTIN.

Je frissonne, madame,
Du pas que je vais faire, en vous prenant pour femme.

BÉLISE.

Moi qui par mon exemple ai maintenu ma sœur
Dans le vœu qu'elle a fait de bien garder son cœur!
Elle me respectoit comme la plus parfaite:
Me faudra-t-il rougir devant une cadette?

FRONTIN.

Moi qui de mon aîné réprimant les ardeurs,
Forçant au célibat même jusqu'à mes sœurs,
Dans l'histoire voulois, pour distinguer ma place,
Y mériter le nom d'extincteur de ma race!

BÉLISE.

Moi qui du mariage abhorrois jusqu'au nom,
Et qui me suis acquis par-là tant de renom!

FRONTIN.

Moi, le sénéchal Groux, caustique philosophe,
Qui raille l'épouseur, l'insulte, l'apostrophe!

BÉLISE.

J'appelle un mariage un dédale, un écueil.

FRONTIN.

La prison des désirs, des vivants le cercueil.

BÉLISE, *tendrement.*

Un abîme. Et voilà qu'un penchant insensible...

FRONTIN.

Vers l'abîme une pente...

BÉLISE.

Oui, douce...

FRONTIN.

Imperceptible..

BÉLISE.

Me mène au bord.

FRONTIN.

Le pied me glisse, et m'y voilà.

BÉLISE.

M'y voilà. Mais du moins le monde conviendra
Que je vous ai choisi par goût pour la sagesse.

FRONTIN.

Notre mariage est de la plus sage espèce.

BÉLISE.

Mais tout mon embarras, monsieur le sénéchal,
C'est qu'en me mariant, il faut (voilà le mal),
Il me faudra payer ce dédit. Comment faire?
Ce billet de dédit, que j'ai fait à Valère.
Cette folle de sœur inventa ce dédit.
Nous fîmes deux billets à ce neveu maudit.

Tout retombe sur moi, seule je me marie.
Il faudra payer seule, et de sa raillerie
Je vais en rougissant essuyer tous les traits.

FRONTIN.

Pendant que nos amours sont encore secrets,
Composez, retirez vos billets de Valère.

BÉLISE.

C'est mon intention. Je vais de mon notaire
Prendre pour ce neveu quelque somme d'argent.
Sans doute il me rendra mon billet à l'instant.
Mais si ma sœur découvre... ah! le cœur me palpite!
Par raison et par honte avec soin je l'évite,
Depuis que je vous vois, je n'ose plus la voir.

(*Elle sort.*)

FRONTIN.

Nous toucherons l'argent qu'elle va recevoir.

SCÈNE VII.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, changez d'habits, ou cachez-vous bien vite:
Araminte est rentrée.

FRONTIN.

Il faut que je l'évite.
Mais non; ôtons cela: je vais l'attendre ici.
Le temps presse; tiens, prends cette perruque-ci:
En nouant celle-là, j'aurai l'air plus comique;
Folâtre, négligé, c'est le chevalier Clique.
Pour charmer une folle, il faut extravaguer.

SCÈNE VIII.

ARAMINTE, FRONTIN.

ARAMINTE, *prenant toutes ces passions l'une après l'autre.*

Je cours en étourdie. On vient de m'intriguer...
Je tremble... J'ai pourtant cent choses à vous dire,
Et plaisantes. Je vais d'abord vous faire rire.
Mais non : le sérieux est ici plus pressé.
Ma sœur me voyant là, fièrement a passé.
J'en ai frémi... C'est dont nous parlerons ensuite.
Commençons par vous faire admirer ma conduite.
Douceur et complaisance ont caché mes chagrins ;
Cependant en secret j'espérois, mais je crains...
Au reste, je ressens une joie infinie,
Vous m'allez délivrer de cette tyrannie,
De ma sœur... et de plus je hais ce neveu-là.
Je vais vous arranger par ordre tout cela.
Mais parlez le premier, quel parti dois-je prendre ?
Parlez tout à loisir, car j'aime à vous entendre.
En reprenant haleine, on vous écoutera :
Parlez de votre amour, et l'on y répondra.
Parlez...

FRONTIN.

Si je me tais, c'est parce que la foule
Des mêmes passions dont le tourbillon roule
En vous, ainsi qu'en moi, m'empêche de parler ;
Car en vivacité j'ose vous égaler.
Tristesse, joie, amour, haine, crainte, espérance...
Mais mon amour surtout m'a réduit au silence ;
Je n'ai pu dire un mot, parce que vous parliez.

ARAMINTE.

Vous êtes tout esprit, quoique vous vous taisiez;
Car votre air, vos façons, vos regards, tout s'explique:
Tout en vous parle au cœur, mon cher chevalier Clique.

FRONTIN.

Tout en vous étant beau, tout en moi vous aimant,
Tout en moi, tout en vous par un rapport charmant.
Tout en vous, tout en moi demande mariage.

ARAMINTE.

Il est vrai : mais je crains ce dédit qui m'engage,
Et je crains encor plus cette sévère sœur,
Qui croit que c'est un crime, hélas! d'avoir un cœur,
Et qui fit faire au mien ce vœu d'indifférence
Que je voudrois avoir rompu dès mon enfance,
C'est-à-dire dès l'âge où mon discernement
Eût pu vous distinguer, vous choisir pour amant.
Oui, mon cher chevalier, oui, je vous le répète,
Je vous aime trop tard, sans cesse je regrette
Trente ans que j'ai passés sans vous avoir connu.

FRONTIN.

Je n'en ai que vingt-cinq; mais je serois venu
En ce monde vingt ans plus tôt pour vous connoître.
Çà, le temps étant cher pour nous, comme il doit l'être,
Voyons, vite, réglons, qu'avez-vous résolu?

ARAMINTE.

J'ai vu, revu, réglé, déterminé, conclu :
Dussé-je être en horreur à cette sœur sauvage,
Qui pour elle et pour moi hait tant le mariage,
Vous serez mon époux dès demain, dès ce soir.

FRONTIN.

Mais à l'essentiel il faut d'abord pourvoir.

Avant qu'à votre sœur nous déclarions l'affaire,
Il faudroit retirer les billets de Valère.
Composez avec lui, votre argent est-il prêt ?

ARAMINTE.

Oui, j'ai tout retiré; car c'est mon intérêt
Qu'avant que ma sœur sache, hélas! mon mariage,
Ce dédit soit rompu : je suis prudente et sage.

FRONTIN.

Hâtez-vous. Je vais voir mes illustres parents,
Pour leur communiquer le parti que je prends.

SCÈNE IX.

ARAMINTE, *seule.*

Envoyons au plus vite un laquais à Valère.
Mais que vois-je! Ma sœur rentre avec le notaire.
Sur l'argent que j'ai pris, elle va s'irriter :
Il vient l'avertir.

SCÈNE X.

ARAMINTE, BÉLISE.

BÉLISE.

Oui, ma sœur a vu monter
Le notaire. Elle va deviner le mystère.

ARAMINTE.

Je la vois agitée : ah! je crains sa colère.
Où dirai-je que j'ai voulu placer l'argent?

BÉLISE.

Ah! je vois qu'elle sait la chose; il vaut autant
Lui dire un fait duquel au moins elle se doute.

ARAMINTE.

Il faudra tôt ou tard, au fond, quoi qu'il m'en coûte,
Dire que cet argent est pour me marier.

BÉLISE.

Tôt ou tard à ma sœur il faut me confier.

ARAMINTE.

Je tremble. Lui ferai-je entière confidence ?
Hasardons.

BÉLISE.

Parlons-lui.

ARAMINTE.

Ma sœur.

BÉLISE.

Ma sœur, je pense

(*À part.*)

Que... la peur me saisit.

ARAMINTE, *à part.*

La honte éteint ma voix.

BÉLISE.

Pour placer un argent quand on s'est fait des lois...

ARAMINTE.

Quand d'un argent commun toute seule on dispose...

BÉLISE.

On devroit avertir qu'on le prend, mais on n'ose.

ARAMINTE.

On devroit confier à sa sœur...

BÉLISE.

Oui, d'abord...

ARAMINTE.

On doit...

BÉLISE.

On craint...

ARAMINTE.

C'est moi...

BÉLISE.

Je l'avouerai...

ARAMINTE.

J'ai tort.

BÉLISE.

On doit demander grâce...

ARAMINTE.

Une faute si grande...?

BÉLISE.

Oui, quand on s'est promis...

ARAMINTE.

Ma sœur, je vous demande
Pardon...

BÉLISE.

Pardon, ma sœur...

ARAMINTE.

Pardon...

BÉLISE.

Pardon...

ARAMINTE.

Comment?
Nous demandons pardon toutes deux?

BÉLISE.

Mais vraiment
Vous me le demandez, quelle est donc votre offense?

ARAMINTE.

C'étoit vous qui d'abord le demandiez, je pense;
Que m'avez-vous donc fait?

BÉLISE.

Mais vous-même, ma sœur?

ARAMINTE.

Dites-moi vos secrets.

BÉLISE.

Ouvrez-moi votre cœur.

ARAMINTE.

Eh mais... vous aurez su sans doute du notaire,
Que j'ai pris cet argent.

BÉLISE.

Vous en aviez affaire.
Vous avez eu raison de prendre votre bien,
Car chacun à son gré peut disposer du sien.

ARAMINTE.

Pour le placer ailleurs j'ai cru pouvoir le prendre.

BÉLISE.

Vous n'avez là-dessus aucun compte à me rendre.
J'ai pris le mien aussi.

ARAMINTE.

Tant mieux, ma sœur, tant mieux.
Je calme là-dessus mes désirs curieux.

BÉLISE.

Vous avez bon esprit, vous n'êtes point gênante.

ARAMINTE.

On est libre avec vous, que vous êtes charmante !

BÉLISE.

Hélas ! je ne vous ai jamais gênée en rien,
Hors sur le mariage, et c'est pour votre bien.
Si d'être fille enfin l'ennui vous alloit prendre,
J'aurois compassion, comme une sœur bien tendre,
D'un foible...

ARAMINTE.

Ah ! vous n'aurez jamais ce foible-là.

S'il vous venoit pourtant, car la plus sage l'a,
Loin de vous condamner, j'aurois la complaisance.

BÉLISE.

Ah ! soyez sûre aussi de ma condescendance.

ARAMINTE.

Par fois l'une pour l'autre il faut s'humaniser.

BÉLISE.

Hélas ! je serois fille à vous autoriser,
En me mariant, moi, sans en avoir envie.

ARAMINTE.

Eh ! mariez-vous vite, oui, j'en serois ravie,
Car enfin je pourrois...

BÉLISE.

Quoi ! comment ?

ARAMINTE.

Mais, ma sœur...

BÉLISE.

Auriez-vous pu laisser surprendre votre cœur ?

ARAMINTE.

Et vous ?

BÉLISE.

Mais vous ?

ARAMINTE.

Mais vous ?

BÉLISE.

Eh !

ARAMINTE.

Mais oui.

BÉLISE.

Moi de même.

ARAMINTE.

Embrassez-moi, ma sœur.

BÉLISE.

Ma sœur, que je vous aime !
Oui, nous sommes en tout vraiment sœurs en ce jour.

ARAMINTE.

On sait que les bons cœurs sont tous faits pour l'amour.
Vous vouliez rester fille, ah ! quelle extravagance !

BÉLISE.

J'admire, comme vous, avec quelle imprudence
Nous fîmes à trente ans ce vœu prématuré.

ARAMINTE.

Celui que vous aimez vous en a libéré.
Sans doute, chère sœur, sage comme vous êtes,
Vous avez médité sur le choix que vous faites.

BÉLISE.

Vous, dont le goût est fin, exquis, apparemment
Vous avez fait un choix avec discernement.

ARAMINTE.

Vif, enjoué, badin ; c'est un jeune homme aimable.

BÉLISE.

Celui que j'aime est jeune, et pourtant respectable,
Sage, grave, posé.

ARAMINTE.

Le mien toujours en l'air.

BÉLISE.

Une solidité...

ARAMINTE.

Brillant comme un éclair.

BÉLISE.

Qui parle rarement, mais par poids, par mesure.

ARAMINTE.

Le mien parle sans cesse, et parle à l'aventure ;
Mais toujours bien pourtant.

BÉLISE.

Comme vous. Et je voi
Qu'à notre caractère avec goût, vous et moi,
Nous avons assorti nos époux.

ARAMINTE.

C'est prudence.

BÉLISE.

C'est sagesse. Le mien a les biens, la naissance,
Homme en place, estimé; c'est le sénéchal Groux.

ARAMINTE.

C'est un homme connu... j'ai trouvé comme vous,
Un époux noble, mais d'une noblesse antique,
Un homme distingué; c'est le chevalier Clique.

BÉLISE.

On en dit du bien, et... vos suffrages, ma sœur,
Plus que la voix publique encor lui font honneur.

ARAMINTE.

Le public à nos choix doit donner des louanges.
Mais nous avons d'ailleurs eu des travers étranges:
Ce dédit, par exemple.

BÉLISE.

Oui, ce dédit, d'accord.

ARAMINTE.

Nos billets!

BELISE.

Nos billets!

ARAMINTE.

Nous avons eu grand tort,
Promettre à ce neveu cent mille francs chacune.

BÉLISE.

Je viens de refuser sa demande importune;

Et je crois qu'il ignore encore nos projets,
Pour peu d'argent il va nous rendre nos billets.

ARAMINTE.

Mais pour les retirer quel tour pourrons-nous prendre ?

SCÈNE XI.

BÉLISE, ARAMINTE, GÉRONTE, ISABELLE, VALÈRE.

VALÈRE.

Profitons du moment. Il ne faut pas attendre
Qu'elles poussent plus loin leur éclaircissement.
Isabelle n'est point partie, heureusement,
Mes tantes, et j'apprends une bonne nouvelle.

GÉRONTE.

Je viens m'en réjouir pour l'amour d'Isabelle.

ISABELLE.

Je viens de tout mon cœur vous en féliciter,
Et je vois que tantôt c'étoit pour plaisanter
Que vous déclamiez tant contre le mariage;
Car vous-même...

ARAMINTE.

Nous-même!

BÉLISE.

Ah! ma sœur, quel langage!

VALÈRE.

Vous allez toutes deux enfin vous marier.

ARAMINTE, *bas.*

Pour ne guère donner, ma sœur, il faut nier.

BÉLISE.

Ce bruit est faux.

ARAMINTE.

Très faux.

VALÈRE.

Je le crois vrai, mes tantes.

BÉLISE.

Comment! nous prenez-vous pour des extravagantes?
Nous marier! nous!

ARAMINTE.

Nous? non, non, il n'est plus temps.

BÉLISE.

Non, vous n'y pensez pas, j'ai plus de quarante ans.

VALÈRE.

Vous ne les avez point.

ARAMINTE.

J'en ai plus de cinquante.

VALÈRE.

Non.

BÉLISE.

Nous les avons.

ISABELLE.

Non.

ARAMINTE.

La dispute est plaisante.
Je crois que nous savons notre âge mieux que vous.
Il raille, et les billets, ma sœur, qu'il a de nous,
Ne valent rien, mais rien, c'est en vain qu'il espère.

BÉLISE.

Ils ne valent rien : mais Isabelle et Valère,
Ma sœur, ont l'un pour l'autre une tendre amitié;
Leurs légitimes feux enfin me font pitié:
Peuvent-ils, comme nous, haïr le mariage?

Non, il faudroit leur faire un petit avantage:
Ils m'attendrissent.

ARAMINTE.

Oui, nous nous attendrissons.

VALÈRE.

Vous vous attendrissez, vos billets seront bons.

BÉLISE.

Ne raillons donc plus, çà nous donnons à Valère,
Dix mille écus en tout.

ARAMINTE.

Oui, c'est ce qu'on peut faire.

VALÈRE.

Non, non, nous attendrons pour avoir tout.

BÉLISE.

Comment?

ISABELLE.

Rien ne presse en effet.

ARAMINTE.

Profitez du moment.

VALÈRE.

Nous vous laissons.

ARAMINTE.

Pendant que je suis libérale,
Cinquante mille francs.

BÉLISE.

C'est trop, mais je l'égale
En générosité.

VALÈRE.

Cinquante mille écus,
Ou nous attendrons.

BÉLISE.

Oh ! je ne vous retiens plus,
Mon neveu. mon neveu !

ISABELLE.

Ménagez-les, Valère,
Puisque cent mille francs suffisent à mon père.

GÉRONTE.

Oui, cela nous suffit.

ARAMINTE.

Pour ne plus disputer,
Donnons-les.

BÉLISE.

Allons donc, il faut s'exécuter.

ARAMINTE.

J'ai sur moi ce que j'ai retiré du notaire.

BÉLISE.

Il m'a donné de quoi terminer cette affaire.

VALÈRE.

Voyons si par hasard je n'aurai point aussi
Vos billets ; oui vraiment, je crois que les voici.

GÉRONTE.

Le marché me paroît bien facile à conclure.

VALÈRE.

Voyez.

BÉLISE.

C'est mon billet.

ARAMINTE.

Voilà ma signature.

BÉLISE.

Quarante mille francs sur mon banquier, et dix.

ARAMINTE.

Trente en lettres de change, et quatorze, et puis six.

GÉRONTE.

Je vous unis tous deux.

VALÈRE.

Quel bonheur!

ISABELLE.

Je respire.

ARAMINTE.

Qu'avec un grand plaisir, dédit, je te déchire!

SCÈNE XII.

BÉLISE, ARAMINTE, VALÈRE, GÉRONTE, ISABELLE, FRONTIN.

FRONTIN, *en habit et en manteau de valet.*

Nos amants sont contents. Il faut nous divertir.

ARAMINTE.

Ah! c'est vous, chevalier? pourquoi vous travestir?

BÉLISE.

Ah! c'est le sénéchal; quel est donc ce mystère?
Pourquoi n'avez-vous pas votre habit ordinaire?

FRONTIN.

Le voici, je ne suis que chevalier servant.

ARAMINTE.

Il est folâtre.

BÉLISE.

Mais, sénéchal...

FRONTIN.

Bien souvent,
Quoique sénéchal, moi je porte la livrée.

BÉLISE.

Est-il devenu fou?

ARAMINTE.

De plaisir enivrée,
Ma sœur croit voir en vous son amant sénéchal,
Cher chevalier.

BÉLISE.

Ma sœur, nous nous entendons mal;
C'est le sénéchal Groux.

ARAMINTE.

Mais vous rêvez, je pense,
C'est mon chevalier Clique.

FRONTIN.

Oui, j'ai par complaisance,
Pour plaire à la cadette, été folâtre et vif,
Et pour plaire à l'aînée été rébarbatif.
Mais ne pouvant en moi doubler que l'apparence,
Ne pouvant être qu'un, je dois en conscience,
Avouer que Frontin n'est ni Clique, ni Groux.

BÉLISE.

Quoi!

ARAMINTE.

Comment!

VALÈRE.

C'est Frontin lui-même.

BÉLISE.

Où sommes-nous?

VALÈRE.

Un maraud de valet faire un tel personnage?

ARAMINTE.

Un valet!

BÉLISE.

Un valet!

GÉRONTE.

Le parti le plus sage,
C'est de nous demander là-dessus le secret.

ISABELLE.

Pardonnez au neveu la ruse du valet.

BÉLISE.

Ah, ma sœur !

ARAMINTE.

Ah, ma sœur ! cachons-leur notre honte.

VALÈRE.

La peur qu'elles auront qu'on n'en fasse un bon conte,
Peut-être les rendra moins injustes pour moi.

FRONTIN.

En morale comique, il est permis, je croi,
Aux frontins de punir l'avarice des tantes,
Et de berner un peu les caduques amantes.

FIN DU DÉDIT

LE

MARIAGE FAIT ET ROMPU,

OU

L'HÔTESSE DE MARSEILLE,

COMÉDIE,

PAR DUFRESNY,

Représentée, pour la première fois, le 14 février 1721.

PERSONNAGES.

LE PRÉSIDENT.
LA PRÉSIDENTE, sa femme.
LA TANTE, sœur du Président.
LA VEUVE, nièce de la Tante.
VALÈRE, amant de la veuve.
LIGOURNOIS, frère de la Présidente.
L'HÔTESSE.
LE FAUX DAMIS.
GLACIGNAC.
UN NOTAIRE.

La scène est dans une hôtellerie de Marseille.

LE

MARIAGE FAIT ET ROMPU,

OU

L'HÔTESSE DE MARSEILLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

VALÈRE, *seul.*

QUELLE nouvelle, ô ciel! quel affreux contre-temps!
Quand mon amour se flatte, en arrivant j'apprends
Que l'adorable veuve ici se remarie,
Que ses noces se font dans cette hôtellerie!
Que deviendrai-je?... où vais-je? ah! j'ai l'esprit troublé.
Mon mariage à moi, dont j'étois accablé,
Se rompt; j'accours; je crois qu'il sera temps encore;
Je viens me déclarer à celle que j'adore.
J'eusse fait consentir sa tante et son tuteur;
Mais ce contrat signé m'accable de douleur.

SCÈNE II.

VALÈRE, L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE, *à la cantonade.*

ATTENDEZ-MOI tous là; je vous donne audience,
Après quelqu'un par où je veux qu'elle commence.
(A Valère.)
Ah! c'est vous que je cherche, aimable cavalier,
Et c'est vous que je veux servir tout le premier :
Venez, monsieur, venez, je vous traite à merveille.
Par excellence on dit l'hôtesse de Marseille,
Hôtesse jeune et sage; oiseau rare, ma foi :
Oui, par mer et par terre on vient loger chez moi.
J'y régale par tête et l'Asie et l'Afrique;
L'Europe y vient aussi boire avec l'Amérique.
Mon vin a la vertu d'assortir les humeurs,
D'accorder les esprits, de rapprocher les mœurs;
De trente nations il n'en fait qu'une à table.
Je vous donne d'abord une chambre agréable,
Monsieur, et d'où l'on voit les rochers et la mer,
Très bonne pour rêver; et vous m'avez tout l'air
D'aimer un peu la douce et tendre rêverie;
C'est la plus belle, enfin, de mon hôtellerie.
La voulez-vous?

VALÈRE, *en rêvant.*

Est-il rien plus cruel? Non....

L'HÔTESSE.

Non?
Il faut vous en donner une dont le balcon
Est vis-à-vis celui d'une jeune personne...

VALÈRE.

Non, jamais....

L'HÔTESSE.

Non encor? que faut-il qu'on vous donne?
Car celle auprès de qui je voudrois vous loger,
Viendroit sur son balcon se plaindre, s'affliger;
Vous la consoleriez. C'est une jeune veuve.

VALÈRE.

Veuve?

L'HÔTESSE.

Oui, mais veuve jeune, et comme toute neuve,
Veuve qui va mourir aujourd'hui de chagrin.
Un sot époux pourtant l'embarquera demain;
Car il veut l'embarquer morte ou vive.

VALÈRE.

L'hôtesse,
A quoi tend ce discours?

L'HÔTESSE.

Mais s'il vous intéresse,
Je le continuerai. De loin je vous ai vu
Vous désoler avec la tante, et j'ai connu,
Par l'air dont vous fuyoit la nièce effarouchée,
Qu'en vous fuyant, de fuir elle étoit bien fâchée.
Et vous, qui l'autre jour vîntes loger ici,
De repartir pour Aix vous fûtes triste aussi.
Troubles, soupirs, mettons ces indices ensemble;
Aimeriez-vous un peu cette veuve? j'en tremble.
Elle est remariée à si peu que rien près.
Si l'on pouvoit, monsieur, adoucir vos regrets?
Car enfin, que sait-on? du moins je suis discrète.
Puisque j'ai deviné, la confidence est faite.

N'hésitez plus, monsieur, car pour vous parler net,
L'aimable veuve m'a confié son secret.

VALÈRE.

Elle t'a confié....

L'HÔTESSE.

Non pas qu'elle vous aime;
Je vois qu'elle le cache avec un soin extrême :
Mais par l'excès d'horreur qu'elle a pour son époux,
J'ai conclu qu'elle avoit un amant. Est-ce vous?

VALÈRE.

Cette veuve, dis-tu, t'a confié sa haine?

L'HÔTESSE.

Pour ce sot époux, oui; je la vis à la gêne,
Trembler, pâlir, frémir, en signant le contrat;
Je la surpris après dans un cruel état,
Maudissant son mari tout haut, (cela soulage)
De lui, plus qu'elle encore, aussitôt je dis rage:
C'étoit le seul moyen d'adoucir ses douleurs.
Lors, moitié par pitié de la voir fondre en pleurs,
Moitié par intérêt (car elle est libérale),
Je fis d'abord une offre étonnante et brutale :
Voulez-vous que demain je rompe ce contrat,
Lui dis-je?

VALÈRE.

Quoi! tu peux? je suis dans un état,
Où l'indiscrétion doit être pardonnable.
Si tu peux délivrer cette veuve adorable
Du mariage affreux qui fait mon désespoir,
Je n'épargnerai rien.

L'HÔTESSE.

J'espère que ce soir....

VALÈRE.

Ce soir qu'espères-tu?

L'HÔTESSE.

Du secours que j'espère,
Et que je leur promets, je leur ai fait mystère.

VALÈRE.

Que leur as-tu promis?

L'HÔTESSE.

Point d'explication.
Elles ont cependant de la discrétion
Beaucoup toutes deux : mais à deux femmes discrètes
L'on ne doit confier que des affaires faites.

VALÈRE.

Tu me vas dire à moi?...

L'HÔTESSE.

Non. Vif, impétueux,
Vous seriez indiscret, vous seul, plus qu'elles deux.

VALÈRE.

Mais l'hôtesse?...

L'HÔTESSE.

Non.

VALÈRE.

Mais....

L'HÔTESSE.

Curiosité vaine;
De me questionner ne prenez pas la peine.
Quand ce secret pourroit vous être confié,
Il ne vous convient pas d'en être de moitié;
Un homme comme vous en s'intriguant déroge :
En m'intriguant bien, moi, je mérite un éloge.

VALÈRE.

Tu me fermes la bouche; apprends-moi seulement

Qui peut avoir conclu ceci si promptement;
Car je n'en sais encore aucune circonstance.

L'HÔTESSE.

Celui qui règle tout, est homme d'importance,
Homme d'un grand crédit; c'est un président d'Aix,
Mais un président fait comme ils ne sont plus faits.
Morgue de magistrat, rébarbatif, sévère,
Qui ne dément jamais son grave caractère,
Et régulier.... Je fus bien étonnée un soir,
De le voir arriver en poste en manteau noir.
Le fat! pardon du mot, mais je suis en colère
De la fatuité qu'il a dans cette affaire,
Comme en toute autre : un air, un ton d'autorité,
Avec une foiblesse, une timidité,
Lorsque voulant sur tout présider, il décide :
Sa prude présidente en secret le préside.
C'est par elle qu'il fait ce mariage-ci.
Il domine partout, hors chez lui. C'est ainsi
Que, tout homme qui prend une prude pour femme,
Devient un sot monsieur, gouverné par madame.

VALÈRE.

Et voilà l'ascendant qui nous perd aujourd'hui :
Comme il l'a sur sa sœur, sa femme l'a sur lui.

L'HÔTESSE.

Justement. Pour finir hier ce mariage,
Ce président tenoit à sa femme un langage
Marital, mais pourtant poliment absolu,
Car il ne veut jamais qu'après qu'elle a voulu.
Elle, de son côté, veut avec politesse;
C'est par soumission qu'elle se rend maîtresse,
Sitôt qu'elle lui fait humblement entrevoir
Qu'elle voudroit, d'abord c'est lui qui croit vouloir.

VALÈRE.

Ah! je vois à présent le nœud de cette affaire:
La présidente aura ménagé pour son frère
La pupille et les biens.

L'HÔTESSE.

D'accord; c'est là-dessus
Que je ferai trembler... Je n'en dirai pas plus.
Sur un seul point fondant le projet que je tente,
Je ferai déguerpir, morbleu, la présidente.
Le président révère en elle la vertu.
A quarante ans, dit-il, en avoir toujours eu!
Sa vertu cependant est bien plus jeune qu'elle.

SCÈNE III.

LA TANTE, L'HÔTESSE, VALÈRE.

LA TANTE.

Vous causez à ma nièce une peine cruelle,
Valère; éloignez-vous. Je vous l'ai déja dit,
Ni la discrétion, ni la force d'esprit
Ne pourroient empêcher votre amour de paroître.

VALÈRE.

D'accord. De ma douleur je ne suis pas le maître,
Et dans mon désespoir je les brusquerois tous.
Que je vous veux de mal, à vous, madame, à vous,
D'avoir consenti...

LA TANTE.

Mais vous savez bien, Valère,
L'ascendant qu'a sur moi le président mon frère.

L'HÔTESSE.

Inutiles regrets! comptez sur mon projet.

LA TANTE.

Oui, mais explique-toi. Mets-nous la chose au net.

L'HÔTESSE.

A ne m'expliquer point, vous dis-je, on m'a contrainte.
Mais séparons-nous, car je suis toujours en crainte.
Çà, jusqu'à nouvel ordre, il faut premièrement
(A Valère.)
Que vous entriez, vous, dans cet appartement.

VALÈRE.

Je vais m'y désoler.

SCÈNE IV.

LA TANTE, L'HÔTESSE.

LA TANTE.

Que je serai contente
Si tu peux me venger de notre présidente !
Qu'elle seroit confuse en cette occasion !
Sans blâme on peut jouir de sa confusion ;
Elle est vindicative, injuste, méprisante,
Hypocrite, sans foi.

L'HÔTESSE.

Fière, prude et pédante ;
J'achève le portrait, joignons-y la fadeur ;
C'est elle-même.
(Elle s'en va.)

LA TANTE.

Et c'est ma bête, mon horreur.
Voir ma nièce à son frère et par force liée !
La voir à dix-huit ans deux fois mal mariée !
Que je la plains !

SCÈNE V.

LA TANTE, LA VEUVE.

LA VEUVE, *accourant.*

QU'ENTENDS-JE ? ah ! je suis hors de moi.
Quel bonheur !

LA TANTE.

Qu'est-ce donc ?

LA VEUVE.

Ma tante...

LA TANTE.

Explique-toi.

LA VEUVE.

Je vais sûrement voir rompre mon mariage.

LA TANTE.

Tu te flattes trop tôt.

LA VEUVE.

Non, non.

LA TANTE.

Tu n'es pas sage,
Car l'hôtesse elle-même...

LA VEUVE.

Eh ! ce n'est pas cela ;
C'est d'un autre côté que mon bonheur viendra.

LA TANTE.

Tu rêves ! ton amour et ta douleur te troublent.

LA VEUVE.

Non ; ma joie est sensée, et mes transports redoublent :
Car c'est un homme sage et sensé qui le dit,
Monsieur de Glacignac.

LA TANTE.

Oui., c'est un bon esprit.

LA VEUVE.

Ce parent au notaire a dit en ma présence,
Mais d'un sang-froid qui marque une pleine assurance,
Le notaire lui-même a paru confondu :
Oui, disoit Glacignac, mariage rompu.

LA TANTE.

Tu te flattes, ma nièce, et Glacignac se trompe.
Non, il ne se peut pas qu'un tel contrat se rompe.
Mon frère et le notaire, habiles gens tous deux...

LA VEUVE.

Monsieur de Glacignac est plus habile qu'eux.
Mariage rompu.

LA TANTE.

Tu dis une chimère.

LA VEUVE.

Non, je n'ai plus d'époux, je puis revoir Valère.

LA TANTE.

Mais si ce qu'on te dit enfin se trouve faux?

LA VEUVE.

J'en frémis. Ce sera le comble de mes maux.
Plus je vois cet époux, plus je suis à la gêne:
Mon amour pour Valère augmente cette haine;
Et cette haine, hélas! par un fâcheux retour,
Semble encor pour Valère augmenter mon amour.

LA TANTE.

Dans cette extrémité l'effort que je puis faire,
C'est de te retenir ici malgré mon frère.

LA VEUVE.

Je ne m'embarque point, ma tante, assurément.

LA TANTE.

Ils viennent tous ; je vais leur parler fortement.
Mais j'ai beau leur vouloir tenir tête ; je n'ose :
C'est un foible que j'ai, leur présence m'impose.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE.

LA PRÉSIDENTE, *à la cantonade.*

MONSIEUR le président me cherche, attendez tous.
(Au président.)
Ici, président.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! présidente, c'est vous ?

LA PRÉSIDENTE.

J'ai dit que vous vouliez qu'on dînât chez sa tante ;
Ai-je tort, président ?

LE PRÉSIDENT.

Non, jamais, présidente.

LA PRÉSIDENTE.

L'on a toujours raison quand on pense après vous.
On doit étudier les désirs d'un époux.
Jeune épouse, apprenez que dans la moindre idée
Il faut par un époux être toujours guidée.
Mon exemple en cela vous est d'un grand secours.

LE PRÉSIDENT.

En cela comme en tout.

LA PRÉSIDENTE.

Pour monsieur j'eus toujours
Déférence, respect, soumission entière.

LE PRÉSIDENT.

La femme à son mari doit respect la première,
Comme au chef; mais respect qui doit être rendu.
Oui, je respecte en vous et prudence et vertu.

LA PRÉSIDENTE.

Respecter, c'est trop dire. Aimez-la.

LE PRÉSIDENT.

Je l'honore;
C'est le mot.

LA PRÉSIDENTE.

C'est le mot. Je le répète encore;
Jeune épouse, il faut vivre avecque votre époux,
Comme monsieur et moi nous vivons entre nous:
Ne le jamais quitter. Il vous mène à Ligourne.

LA VEUVE.

Non, je reste à Marseille où ma tante séjourne;
C'est une complaisance au moins que je lui dois
Pour toutes les bontés qu'elle eut toujours pour moi.
J'y reste quelques jours.

LA TANTE.

Quelques jours, rien ne presse;
Encore faut-il bien qu'elle se reconnoisse.
A peine est-elle encor mariée.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Est-il vrai?
Croirai-je qu'on propose un blâmable délai,
Quand le devoir... Au fond je ne suis point gênante;
Mais pour suivre un mari, l'on doit quitter sa tante.
Je ne l'exige point... et monsieur sait fort bien
Que je n'ai ni désir ni volonté sur rien.

LE PRÉSIDENT, *d'un ton d'autorité.*

Il est vrai; mais c'est moi, moi qui veux qu'elle suive...

LA PRÉSIDENTE

Monsieur veut.

LE PRÉSIDENT.

Oui, je veux.

LA PRÉSIDENTE.

Volonté décisive.

LA TANTE.

Mais il faut voir...

LE PRÉSIDENT.

Ma sœur, l'arrêt est prononcé.

LA VEUVE.

Il faut attendre.

LA PRÉSIDENTE.

Au fond, j'ai toujours bien pensé,
Que vous n'auriez jamais une vive tendresse
Pour mon frère. Il n'est pas d'une extrême jeunesse;
Mais c'est ce qui convient. Il est d'âge à former
Ces nœuds où l'on ne peut trouver rien à blâmer:
Car il faut qu'une veuve épouse un homme d'âge,
Homme qui justifie un second mariage,
En ôtant tout soupçon qu'un amour excessif
D'un second mariage ait été le motif.

SCÈNE VII.

LE PRESIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS.

LIGOURNOIS.

Oh! je viens d'inventer un souper de génie,
Un repas pour la noce, où la cérémonie
Soit joyeuse malgré le cérémonial.
Ma sœur la présidente en veut : cela fait mal

Dans un bon repas ; mais comme j'ai de la tête,
J'ai mêlé tout ensemble, au festin qu'on apprête,
Et du grave et du gai.

LA TANTE, *bas.*

Le sot !

LA PRÉSIDENTE.

C'est un repas
Superbe, mais modeste.

LIGOURNOIS.

Oh ! ne voilà-t-il pas !
Vous allez tout gâter par votre modestie.
J'y voulois du galant, c'est votre antipathie,
Ma sœur, car vous voulez par vertu de l'ennui.

LA PRÉSIDENTE.

Mon frère, vous avez moins d'esprit aujourd'hui
Qu'à l'ordinaire.

LIGOURNOIS.

Oh ! point ; c'est toujours tout de même:
Mais c'est que le transport de mon amour extrême
Me trouble en m'animant.

LA PRÉSIDENTE

Paix donc, ou parlez bas ;
Car de si vifs transports ne vous conviennent pas.

LIGOURNOIS.

Quand on est possesseur....

LA PRÉSIDENTE.

Mais soyez donc plus sage :
Ces folâtres discours ne sont plus de votre âge.
Mêlez à votre joie un peu plus de raison ;
Sous le nom d'amitié, fruit d'arrière-saison,
Il faut masquer l'amour, en jouir, et se taire.

LIGOURNOIS.

Je fais l'amour tout haut.

LA PRÉSIDENTE.

Que nous veut le notaire ?

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *en colère.*

On vient de m'excéder, je n'y puis plus tenir :
Ces manques de respect se devroient bien punir.
On eu manque pour vous, pour votre caractère,
Monsieur, et pour le mien. Corriger un notaire,
Et vouloir réformer un contrat fait par moi,
Qui par la forme sait régler, fixer la loi !
On dit notre contrat fautif, nul, invalide.

LE PRÉSIDENT.

Qui dit cela ?

LA PRÉSIDENTE.

Quoi ?

LIGOURNOIS.

Qu'est-ce ?

LE NOTAIRE.

Un homme qui décide,
Qui croit qu'un oui, qu'un non froidement prononcé,
Que parler peu, suffit pour être bien sensé,
Qui croit, en dédaignant ma féconde science,
Arrêter d'un seul mot un torrent d'éloquence !
C'est un Gascon nommé Glacignac.

LA VEUVE, *à part.*

Écoutons.

LA TANTE, *à la veuve.*

C'est donc là la rupture ?

LA VEUVE, *à la tante.*

Oui, sur quoi nous comptons.

LE PRÉSIDENT.

Ce Glacignac, toujours zélé pour sa parente,
Disputoit l'autre jour pour la clause importante,
Pour la dot; mais nous tous l'emportâmes sur lui.
(*Il tire un porte-feuille.*)
Je l'ai mise en billets que je livre aujourd'hui,
Même dès à présent; la voilà toute prête.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! ce n'est pas cela, monsieur, qui nous arrête.

LIGOURNOIS.

Mais qu'il avance donc, il marche à pas comptés.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, LE NOTAIRE, GLACIGNAC *vient les saluer tous froidement sans rien dire.*

LE NOTAIRE.

Ah ! nous allons donc voir ici ces nullités;
S'il en connoît quelqu'une, au moins qu'il la désigne.

LA PRÉSIDENTE.

C'est que comme parent il veut signer.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il signe :
Mais l'on n'a pas besoin ici de ses avis.

LA PRÉSIDENTE.

Qu'on les écoute, mais qu'ils ne soient pas suivis.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire, monsieur? j'apprends par le notaire,
Qu'au contrat vous trouvez quelque article à refaire ?

GLACIGNAC, *froidement.*

Peu dé chose.

LE PRÉSIDENT.

Voyons ce qui vous a choqué.

GLACIGNAC.

Très peu dé chose.

LE NOTAIRE.

Mais qu'avez-vous remarqué ?
Montrez-le nous, voyez.

GLACIGNAC.

C'est uné minutie
Sur les qualités.

LIGOURNOIS.

Oh ! chacun sé qualifie
Comme il veut.

LE PRÉSIDENT.

Si ce n'est que cela....

GLACIGNAC.

Cette erreur
Du contrat cépendant altère la valeur.
Vous qualifiez là cette épouse dé veuve,
Dé veuve ! et vous n'avez nulle certainé preuve
Que son mari soit mort. Eh donc ! c'est sans raison,
Faussément, qué dé veuve on lui donne lé nom.
C'est uné bagatelle, un rien, uné vétille ;
On pourroit, corrigeant cé mot par apostille,
Mettre ici, veuvé; dont lé mari n'est pas mort.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce à dire ?

GLACIGNAC.

Qu'il vit; eh donc! l'épouse a tort...

LIGOURNOIS.

Est-il ivre?

LE PRÉSIDENT.

Est-il fou?

LA VEUVE.

Que dit-il donc, ma tante?

LA TANTE.

Je n'y comprends rien...

LA PRÉSIDENTE.

Mais je croirois qu'il plaisante,
Si je ne connoissois qu'il est très-sérieux.

GLACIGNAC.

Véridique dé plus. Si vous avez des yeux,
Vous pouvez aller voir au port Damis en vie.

LIGOURNOIS.

(Il rit.)

De rire son sang-froid, ah. ah, me donne envie.
Croire vivant un mort au récit d'un Gascon!

LA VEUVE.

Ma tante, parle-t-il sérieusement?

LA TANTE.

Non.

Mais expliquez-vous donc.

GLACIGNAC.

Jé parle vrai.

LA VEUVE.

Qu'entends-je?

GLACIGNAC.

Damis est débarqué.

LE NOTAIRE.

Le cas seroit étrange.

LA TANTE.

C'est donc là la rupture? ah! quel évènement!

LE PRÉSIDENT.

Mais vous nous annoncez cela tranquillement.

GLACIGNAC.

Et pourquoi voulez-vous que jé mé passionne!
Sais-je pour ces époux si la nouvelle est bonne,
Mauvaise, indifférente, et s'ils s'aiment, ou non?
Eh donc! température est ici dé saison;
Or je débarquois, moi, j'étois sur lé rivage,
Jé venois pour signer à votré mariage.
A l'oreille jé sens murmurer un bruit sourd,
Bruit qui devient bruyant à mésuré qu'il court.
Damis, Damis, Damis, dit-on, dé bouche en bouche;
Damis réjoindra donc sa compagné dé couche?
Dans Marseille Damis étoit connu très fort,
Pour lé voir débarquer chacun court sur lé port.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi! Damis est ici?

GLACIGNAC.

Révivant en personne.
En lé voyant révivre, on s'émeut, on s'étonne:
Moi qui crois tout possible, et né m'émeus de rien,
J'ai dit, c'est lé cousis, il vit, jé lé veux bien.

LE PRÉSIDENT.

Mais il faut s'assurer d'une telle nouvelle.

LE NOTAIRE.

Moi-même je vais voir si la chose est réelle.

LE PRÉSIDENT.

Allez, mais, en tout cas, donnez-moi le contrat;
Nous pourrons, s'il le faut, l'annuler sans éclat.
Je suis bien aise enfin de m'en rendre le maître,
Afin que le mari n'en puisse rien connoître.

SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LA VEUVE.

Je ne puis revenir du coup.

LA TANTE.

Coup malheureux!
Deux maris! je voudrois qu'ils fussent morts tous deux.

LA VEUVE.

Allons nous renfermer, je ne puis plus paroître.

SCÈNE XI.

LA PRÉSIDENTE, LIGOURNOIS, GLACIGNAC.

LIGOURNOIS.

Ce maudit revenant ainsi revivre en traître!
Ainsi venir m'ôter une veuve et son bien!

GLACIGNAC.

Il faut bien lui céder le pas, c'est votre ancien.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, comme Damis saura ce qui se passe,
Il nous en voudra mal.

GLACIGNAC.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez-le, de grâce.
Vous étiez, m'a-t-on dit, de ses meilleurs amis.
Il ne convient qu'à vous de parler à Damis;
Faites-lui pour nous tous excuse.

GLACIGNAC.

Oui-dà, madame.

LIGOURNOIS.

Et ne lui dites pas que j'épousois sa femme.

GLACIGNAC.

Il né lé saura point, lé public est discret.

SCÈNE XII.

LA PRESIDENTE, *seule.*

Pour ne rien laisser voir de mon trouble secret,
Que je me suis contrainte! étrange conjoncture!
Mon scélérat amant, mon traître, mon parjure,
Ce Damis n'est pas mort! fuyons-le promptement,
Je serois exposée à son ressentiment.
Il sauroit que c'est moi qui livrois à mon frère,
Et sa femme, et ses biens. O ciel! dans sa colère,
Ce brutal me perdroit d'honneur : du moins je puis,
En ne le voyant pas, lui cacher qui je suis.
Il ne peut pas savoir que je suis présidente.
Hélas! quand je l'aimai j'étois bien différente
De ce que je suis; mais au plus vite partons.
Que j'ai bien fait d'avoir pris parfois de faux noms!
Mon histoire ne peut avoir été suivie.
Heureux qui peut cacher la moitié de sa vie,
Pour se faire par l'autre un renom de vertu!
C'est dans tout âge avoir très sensément vécu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VALÈRE, L'HÔTESSE.

VALÈRE.

Du mariage on vient m'annoncer la rupture,
Et le mari cru mort revient : quelle aventure !

L'HÔTESSE.

Oui, la rupture c'est l'autre mari cru mort,
Qui revient.

VALÈRE.

Ah ! quel coup !

L'HÔTESSE.

Je viens rire d'abord,
Car j'ai le temps de rire un peu de votre trouble ;
Et dans ce salon-ci j'attends ce mari double,
J'entends qui vient doubler ce Ligournois fâcheux :
Un mari c'étoit peu pour vous, en voilà deux ;
Un amant tel que vous triompheroit de trente.

VALÈRE.

Toi dans mes intérêts plaisanter !

L'HÔTESSE.

Je plaisante.

VALÈRE.

Vient-il ?

L'HÔTESSE.

Non pas encor, monsieur ; sans plaisanter,
A ce mari d'abord je vais vous présenter.

Je lui dirai, voilà l'amant de votre femme :
De votre main, monsieur, présentez-le à madame.
C'est la règle à présent.

VALÈRE.

La tête t'a tourné.

L'HÔTESSE.

C'est le meilleur mari, docile et façonné
Au manège qui rend nos maris adorables.

VALÈRE.

Rêves-tu? Quels discours?

L'HÔTESSE.

Discours très raisonnables.
Je vous explique ici très sérieusement
Ce que ce mari fait pour vous en ce moment.
Sur ce mari pour vous tout mon espoir se fonde;
Il revit, il revient exprès de l'autre monde,
Pour ôter à sa femme un sot mari qu'elle a,
Et pour vous la donner ensuite il remourra.
N'est-il pas bien honnête?

VALÈRE.

A cette énigme obscure
Je ne comprends rien; mais par ta gaîté j'augure....
J'augure bien, je crois; mais que croire? On me dit,
Qu'en public ce Damis....

L'HÔTESSE.

C'est par moi qu'il revit.

VALÈRE.

Quoi? Comment?...

L'HÔTESSE.

Ce mari n'est qu'un mari postiche,
L'image du défunt, qu'en public moi j'affiche;

Un faux Damis enfin. Voilà ce grand secret.
La veuve est scrupuleuse, et vous, vif, indiscret;
Je vous avois caché l'époux que je suppose.

VALÈRE.

Ce n'est qu'un faux mari?

L'HÔTESSE.

Non, qu'à l'autre j'oppose.
L'énigme est éclairci. Ce n'est qu'un frère à moi.
Voyons; j'entends qu'il fait merveille, je le voi.

VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis; en ceci tout m'étonne.

L'HÔTESSE.

Damis étoit bouffon, et mon frère bouffonne,
Fait le mauvais plaisant pour lui mieux ressembler.

VALÈRE.

L'entreprise est hardie, elle me fait trembler.

SCÈNE II.

VALÈRE, L'HÔTESSE, LE FAUX DAMIS.

DAMIS, *une bourse à la main, qui donne de l'argent.*
Vous m'étouffez, messieurs, et votre accueil affable,
Votre zèle, morbleu, me ruine et m'accable.
Vous criez en chorus, Damis, Damis, Damis!
Mon nom me coûte cher: tenez, mes bons amis,
Allez tous en buvant raconter mon histoire,
Et laissez-moi du moins me reposer et boire.
Vous me regrettiez mort, je l'avois mérité:
Que c'est un grand plaisir de mourir regretté!
Mais pour le bien goûter il faut, ma foi, revivre;
M'imite qui pourra, l'exemple est bon à suivre.

VALÈRE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

L'HÔTESSE.

Ma lettre ne t'a point parlé de cet amant :
C'est un amant secret de la charmante veuve,
Surcroît de gain pour toi.

DAMIS.

J'en accepte la preuve.

VALÈRE.

Prends ces cent louis, mais vite, rassure-moi :
Comment te prennent-ils pour Damis? Et pourquoi...

DAMIS.

Je suspends les transports de ma reconnoissance.
Apprenez qu'il ne fut jamais de ressemblance
Telle qu'entre Damis et moi : Caille jamais,
Ni Martin-Guerre n'ont vu leurs vivants portraits
Mieux que Damis ne vit le sien dans ma figure.
Cela nous fit amis, compagnons d'aventure ;
Et là-dessus ma sœur a formé son projet :
Par sa lettre de tout elle m'a mis au fait.
A Toulon je me donne à quelques gens de marque
Pour Damis ; sous son nom avec eux je m'embarque :
Le vaisseau s'est trouvé plein de ces fainéants,
De ces marins oisifs que l'ennui rend friands
D'entendre raconter, par conséquent de croire ;
Sur leur crédulité je fonde mon histoire.
La pitié se saisit de leurs affections :
Et par le merveilleux de mes narrations,
Leur faisant admirer mes fausses aventures,
De tous mes auditeurs je fais des créatures.
Nous abordons enfin, et je sors le dernier
Du vaisseau, dont chacun veut sortir le premier

Pour conter au public mes fables sans pareilles.
Mon journal se grossit de cent et cent merveilles.
Ces zélés narrateurs ont déja tant conté,
Raconté, rajusté, corrigé, commenté,
Qu'étant tous à présent auteurs de mon histoire,
Ils vont avoir aussi tous à la faire croire
Presque autant d'intérêt et de plaisir que moi.

VALÈRE.

J'écoute, et j'admire.

L'HÔTESSE.

Oh ! c'est mon frère, ma foi,
Pour l'esprit.

DAMIS.

Écoutez jusqu'au bout.

VALÈRE.

Par avance,
Je te promets, mon cher, une ample récompense;
Agis toujours.

L'HÔTESSE.

Au port te voilà donc rendu ?

DAMIS.

Oui, pour Damis j'arrive ici tout reconnu.
Voyant tout disposé pour ma brillante entrée,
Car les gens du vaisseau l'avoient bien préparée,
Je descends et je cours vers les plus empressés,
Car ordinairement ce sont les moins sensés.
Sur l'épaule de l'un frappant d'un air affable,
Au bourgeois caressé je fais croire ma fable;
Certain cabaretier ne me reconnoît pas.
« Ce n'est point lui, dit-il, parlant à demi-bas,
« Et chez moi le défunt très souvent venoit boire. »
Je cours à lui craignant l'effet de sa mémoire.

Ah ! cher ami, chez toi le bon vin que j'ai bu !
Je crois t'en redevoir encore quelqu'écu.
L'espoir d'un peu d'argent, joint à la ressemblance,
S'est emparé d'abord de sa réminiscence.
Un autre devenu créancier à l'instant,
Me reconnoît aussi pour en avoir autant.
Certain Gascon m'observe et me tient en brassière,
Je le voyois tout prêt à me rompre en visière :
« Venez dîner chez moi, mon cher, n'y manquez pas.
« Oui, cousis, m'a-t-il dit, j'accepté lé repas. »
Un faux brave a paru, j'ai juré qu'à la guerre
Je l'avois vu, morbleu, plus craint que le tonnerre.
Ainsi, pour peu qu'on soit libéral et flatteur,
Du crédule public on sait gagner le cœur.

L'HÔTESSE.

Oui ; mais je vois qu'ici ce public entre en foule.
Ton apparition, sur quoi ton projet roule,
A fait croire Damis vivant, c'étoit ton but ;
Mais s'il falloit qu'enfin quelqu'un te reconnût,
Te soupçonnât, ceci pourroit changer de face :
Ne t'expose donc plus à cette populace.
Pour revoir ce Damis ils veulent tous entrer,
Allons adroitement les faire retirer.
(*A Valère.*) (*A Damis.*)
Venez. Toi, reste là, je reviendrai te joindre.

VALÈRE.

Nulle difficulté, n'est-ce pas ?

DAMIS.

Pas la moindre.

L'HÔTESSE.

Tu sais ton rôle ?

DAMIS.

Oui, mais rejoins-moi promptement.

L'HÔTESSE, *à Valère.*

Vous, je vais vous instruire un peu plus amplement.

DAMIS.

Va par l'autre côté m'ouvrir cette autre porte.

L'HÔTESSE.

Eh! ne crains rien.

DAMIS.

Va donc dissiper la cohorte.

VALÈRE.

Je n'en puis revenir! un projet si hardi
Me fait trembler, j'en suis encor tout étourdi;
Le moindre contre-temps perdroit tout.

DAMIS.

Bon courage,
Valère est libéral; couronnons notre ouvrage.

SCÈNE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC.

GLACIGNAC, *à part.*

Ce Damis est un fourbe à coup sûr.

DAMIS.

Qui vient là?

GLACIGNAC.

Mes yeux dé plus en plus mé confirment qu'il a
Lé portrait du défunt calqué sur son visage.

DAMIS, *à part.*

Ah! ah! c'est ce Gascon qui crioit du rivage:
J'accepte lé répas. Je tremble cependant,
Car on m'a dit qu'il est parent du président.

GLACIGNAC, *à Damis.*

Un cousis qué j'avois, en trépassant, jé pense,
Vous a par testament légué sa ressemblance.

DAMIS.

Je croyois être lui.

GLACIGNAC.

Qué mé dites-vous là?
Il est mort. Jé né sais si vous savez cela?

DAMIS.

Je devrois l'être au moins; les périlleux voyages,
Les corsaires, la mer, les écueils, les naufrages...
Mais je suis débarqué sain et sauf, c'est le bon.

GLACIGNAC.

Vous débarqué! c'est donc dé la barque à Caron?

DAMIS.

Oui, j'ai sur l'estomac encore une onde noire;
Pour la faire passer, cher cousin, allons boire...
Vous m'avez dit tantôt : *j'accepte lé répas.*

GLACIGNAC.

Non, jé suis dé la noce, et jé n'accepté pas.
La veuvé dé Damis ici sé rémarie.

DAMIS.

Oui, ma femme vouloit...

GLACIGNAC.

Veuvé donc, jé vous prie,
Veuvé, très veuvé; car feu Damis...

DAMIS.

Pour de feu.

GLACIGNAC.

Jé vous dis, feu Damis, mon cher, m'aimoit un peu.
Feu Damis...

DAMIS.

Oh ! feu, feu... l'épithète m'offense.

GLACIGNAC.

De tout il mé faisoit exacté confidence.

DAMIS.

J'étois un jour...

GLACIGNAC.

Non pas.

DAMIS.

J'allai...

GLACIGNAC.

Non, non.

DAMIS.

Comment ?

GLACIGNAC.

J'étois, j'allai, n'est pas s'exprimer congrûment.
La façon dé parler, mé semblé, n'est pas bonne.
Damis, à votre égard, est la tiercé personne ;
Vous dévez dire, vous, il étoit, il alla,
Non pas, j'étois, j'allai ; c'est mal dit qué céla ;
Jé né pardonné point les fautes de grammaire.

DAMIS.

Ce badinage enfin cessera, je l'espère.

GLACIGNAC.

Prouvez donc gravément que vous êtes Damis.
Vous vous souvénez bien qu'il fut dé mes amis,
Quoiqué parent ; un jour, vous en souvient sans doute,
Il vint chez moi, sa bourse étoit à vau-dé-route :
Or devinez combien jé lui prêtai d'argent ?

DAMIS.

Combien ? je n'en ai pas le calcul bien présent,

Car comme étourdiment j'emprunte, je m'endette,
Etourdiment j'oublie aussi ce qu'on me prête.
Mais je me souviens bien que quand je vous hantois,
Tantôt vous me prêtiez, tantôt je vous prêtois,
Et prêterai de plus, je suis toujours le même.

GLACIGNAC.

Avant qué dé prêter, il faut rendre.

DAMIS.

Que j'aime
Ces maximes d'honneur, d'exacte probité!
Ma bourse s'ouvre. Eh bien! que m'avez-vous prêté?

GLACIGNAC.

Cinquanté louis d'or neufs.

DAMIS, *comptant.*

Justement, c'est la somme;
Je m'en souviens fort bien; et même en galant homme,
(*A part.*)
Je vous rends sans quittance.... On aura son secours
Pour de l'argent.

SCÈNE IV.

GLACIGNAC, LE FAUX DAMIS, VALÈRE, L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE, *courant.*

(*Etourdiment à Damis.*)
Joignons-le. Ah, mon frère! j'accours.

GLACIGNAC.

Ton frère!

VALÈRE, *bas, à part.*

Elle nous perd.

L'HÔTESSE.

Oui, monsieur est mon frère,
Frère de lait, s'entend; tous deux la même mère,
Mère nourrice.

GLACIGNAC.

Eh donc! la sœur d'un Damis faux!
Immobilés tous deux! jé vous fixe en deux mots;
Jé vous pétrifie.

DAMIS, *d'un air de confiance*

Oui.

GLACIGNAC, *à Valère*

Vous vif commé salpêtre,
Monsieur, vivacité dont on n'est pas lé maître;
Jé vous ai vu tantôt très vif, vu dé mes yeux
Parler très vivément à la veuve, et tant mieux,
Tant mieux, que vous aimiez cetté veuvé charmante.
Je vous protégerai contre la présidente.
Liguons-nous pour punir l'injusticé qu'elle a.
Dépétrifiez-vous, jeune amant, touchez là.

VALERE.

Quel bonheur!

GLACIGNAC.

Commençons par vous rendré la somme
Que j'ai prisé par jeu, pour révirer votre homme.
J'emprunte en badinant, mais jé rends tout dé bon;
Car en cé cas, mon cher, jé né suis point Gascon.

DAMIS.

L'honnête homme!

GLACIGNAC.

Soyons amis à toute épreuve.

VALÈRE.

De tout mon cœur.

GLACIGNAC.

Voici votre adorablé veuve.
Jé vous laissé tous trois suivré votré projet :
Poui votré sûrété, moi, j'aurai l'œil au guet.

VALÈRE.

Que ce projet sera difficile à conduire!

SCÈNE V.

LE FAUX DAMIS, VALÈRE, L'HÔTESSE, LA VEUVE.

L'HÔTESSE.

De ce qu'on lui cachoit il est temps de l'instruire.

VALÈRE.

Elle ne sait donc pas que c'est un faux époux?

L'HÔTESSE.

Non, elle s'en croit deux, deux, qu'en rêvant à vous,
Elle donne, je crois, de tout son cœur au diable.

VALÈRE.

Dissipons promptement le chagrin qui l'accable.

LA VEUVE, *demi-haut.*

Ce mari qui m'avoit trahie en cent façons,
Il faut donc le revoir? il le faut bien, allons....

L'HÔTESSE, *imitant la voix de la veuve.*

Faut-il, quand un mari de l'autre me délivre,
Qu'il ne m'en puisse pas délivrer sans revivre?

VALÈRE.

Suspendez vos chagrins.

LA VEUVE, *sans voir Damis.*

Valère, laissez-moi.

(Elle aperçoit Damis.)

Eh! ne voyez-vous pas mon mari?

L'HÔTESSE.

Non, ma foi.

VALÈRE.

Reprenez vos esprits, rassurez-vous, madame.

L'HÔTESSE.

(A Valère.)

Laissez-la dans l'erreur. J'aime à voir que sa femme
Nous prouve qu'il pourra tromper nos gens.

VALÈRE.

Oui; mais
Elle souffre.

L'HÔTESSE.

On en a plus de plaisir après.

VALÈRE.

Ce n'est point là Damis, madame.

LA VEUVE.

Quoi! qu'entends-je?

L'HÔTESSE.

Ce n'est point le défunt, ne prenez plus le change.

LA VEUVE.

Ah! quelle ressemblance!

DAMIS.

En cette occasion,
Je ne serai mari qu'avec discrétion.

LA VEUVE.

Le même son de voix!

L'HÔTESSE.

Quelque épouse rusée,
Quelque femme de bien à conscience aisée,
S'y tromperoit exprès pour t'aimer par devoir.

VALÈRE.

Ne perdons point le temps.

LA VEUVE.

Faites-moi donc savoir
Votre dessein.

VALÈRE.

Il est très simple. On va se plaindre,
Blâmer le président, le presser, le contraindre
A rendre votre dot, à biffer le contrat :
Par avance je viens d'intimider ce fat.

LA VEUVE.

Quoi donc ! il va le voir, lui parler ? ah! je tremble !

DAMIS.

Oubliez-vous déja qu'à Damis je ressemble ?
Apprenez que d'ailleurs j'ai su tous ses secrets.
Vous voyez son esprit en moi, comme ses traits.
Je fus pendant deux ans son ami de voyage.
Lorsqu'il s'embarqua même; au temps qu'il fit naufrage,
Il me laissa gardien d'un nombre de papiers,
Contrats, titres, journaux, modestes sotisiers,
Libelles médisants, surtout contre ses proches,
Contrat de mariage; enfin j'ai plein mes poches
De tout ce que j'ai cru me devoir au besoin
Servir à tout venant de preuve et de témoin :
Je ferois son histoire à sa famille en face;
Et l'histoire en défaut, le roman la remplace.
Si Damis, en un mot, revenoit aujourd'hui,
Je lui soutiendrois, moi, morbleu, que je suis lui.

VALÈRE.

Jouez bien votre jeu, le président s'avance.
Je cours le rejoindre.

SCÈNE VI.

LE FAUX DAMIS, L'HÔTESSE, LA VEUVE, LE PRÉSIDENT, VALÈRE.

LA VEUVE.

Ah ! vous risquez trop, je pense.

L'HÔTESSE.

Feignons de ne point voir qu'il nous voit.

DAMIS, *bas.*

Tenez bon.

(*Il hausse la voix.*)

Eh ! ne tient-il, morbleu, qu'à demander pardon,
Quand d'infidélité vous êtes convaincue ?
Redoutez ma fureur.

LA VEUVE.

Fureur mal entendue ?
C'est sur le président, qui disposoit de moi,
Qu'elle doit retomber.

L'HÔTESSE, *bas, à la veuve.*

Fort bien, fort bien, ma foi !
Riposter prestement, c'est un talent femelle.

DAMIS.

Quoi ! c'est le président qui vous rend infidèle ?

VALÈRE, *au président.*

N'avancez pas, laissons passer cette fureur.

DAMIS.

Ce président rend donc public mon déshonneur ?
J'entends le vaudeville, et tout Marseille crie :
Tu sois le bien-venu, ta femme se marie.
Ventrebleu !

L'HÔTESSE.

Mais, monsieur, des gens nous avoient dit
Qu'ils vous avoient vu mort.

DAMIS.

Eh! vous l'avois-je écrit?

LE PRÉSIDENT.

Toujours mauvais plaisant, voilà son caractère.

DAMIS.

Me faire un tel affront, et pardevant notaire!

LA VEUVE.

Je n'y puis plus tenir.

L'HÔTESSE.

Séparez-vous en paix,
Du moins.

DAMIS.

Nous y vivrons, ne nous voyant jamais.

LA VEUVE.

Près de ma tante allons chercher un sûr asile.

DAMIS.

Me voilà demi-veuf.

SCÈNE VII.

LE FAUX DAMIS, LE PRÉSIDENT, VALÈRE.

LE PRÉSIDENT.

Le voilà plus tranquille;
Avançons.

VALÈRE.

Je vous laisse.

LE PRÉSIDENT.

Ah! ne me quittez pas.

DAMIS, *se radoucissant et ôtant son chapeau.*

N'ayez pas peur, monsieur; j'ai pour les magistrats

(*En colère.*)

Déférence, respect... mais rancune tenante,
Car ventrebleu !...

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, en affaire importante,
Quoique de conseils, moi, je n'aie pas besoin,
En décidant j'admets un ami pour témoin.

DAMIS.

Pour juge même, soit ; j'aime un juge d'épée,
Il expédie en bref : au fait, dot usurpée...

(*Il tire un contrat.*)

Contrat de mariage en main... mari très prompt.
Lisez... comptons... rendez... reste à venger l'affront.

VALÈRE.

Il n'est point question d'affront ni de vengeance.
Monsieur le président veut ici ma présence,
Pour n'avoir avec vous nulle discussion :
Un mot finira tout sans bruit, sans passion.
Monsieur déja fâché, qu'à tort chacun le blâme
De vouloir disposer des biens de votre femme,
Veut les rendre.

LE PRÉSIDENT.

Oui, monsieur, non qu'on ait peur de vous ;
Mais je veux dissiper les faux bruits.

DAMIS, *d'un ton doux.*

Mon courroux
Sur ce premier article avec raison s'apaise ;

(*En colère.*)

Passe pour revenir, et c'est par parenthèse
Que j'accepte votre offre, et que je suis content.
J'interromps mon courroux, monsieur le président,

Par raison, par égard pour votre caractère:
Mais, morbleu, je reprends le fil de ma colère,
En pensant qu'il existe un diffamant contrat;
Chacun l'a vu signer, ma honte a fait éclat.
Au gré de l'offensé l'offense se répare;
Chacun a là-dessus son foible; moi bizarre,
Délicat sur l'affront, pour le laver, je veux
Lacérer en public ce contrat scandaleux.

LE PRÉSIDENT.

Caprice en effet; car de lui-même il s'annule,
Vous vivant.

VALÈRE.

Il est vrai, caprice ridicule.
(Au président.)
Vous lui devez pourtant ce bizarre plaisir;
Vous aviez un peu tort.

LE PRÉSIDENT.

Contentons son désir.
C'est minutie au fond qui m'est indifférente.
A l'égard de la dot, je la livre à la tante,
Et non pas à vous; car par mon autorité,
Pour mettre les débris des biens en sûreté,
Je vous fis séparer.

DAMIS.

Séparer! autre injure
Qu'on me fit, moi parti, mais par chicane pure.
Est-ce que l'on sépare un mari par défaut?
A certains magistrats... oui, c'est là ce qu'il faut;
Ils savent, profitant de ce qui nous afflige,
Mettre, ainsi que nos biens, nos femmes en litige.

VALÈRE, *au président.*

C'est un reste de fiel, excusez.

DAMIS.

Notre dot,
Du moins, si je mourois, n'ira plus à ce sot,
Frère de votre femme : avec horreur je pense
Qu'il puisse avoir par vous ma femme en survivance.

VALÈRE.

Vous voilà donc d'accord?

LE PRÉSIDENT.

Je vais prendre là-haut
Le contrat, les billets, enfin ce qu'il vous faut.
Messieurs, entrez toujours dans la salle prochaine :
Je vous joins à l'instant.

DAMIS.

Je renonce sans peine
A la dot, car sur mer je gagne assez d'argent.
Le désir de vengeance est un désir urgent,
Contentons-le. J'irai joindre après ma chaloupe.
Heureux qui fuit sa femme avec le vent en poupe!

SCÈNE VIII.

LE PRÉSIDENT, *seul.*

J'AI bien mené ceci, prudence, fermeté,
Prévoyant tout, en tout de la formalité,
Suivant exactement les lois les plus sévères.
J'admire mon talent pour les grandes affaires,
Prononçant, décidant : je suis content de moi.

SCÈNE IX.

LE PRÉSIDENT, LA PRESIDENTE.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Il faut approfondir un peu ce que je voi.
(*Au président.*)
Je vous cherche partout.

LE PRÉSIDENT.

Je vous cherche de même.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai point respiré depuis le trouble extrême
Que m'a causé tantôt ce grand évènement.
Enfin j'ai réfléchi de sang-froid, mûrement;
Mais qu'a produit la peur que vous a fait Valère?

LE PRÉSIDENT.

J'ai sans m'intimider, en traitant cette affaire,
Gardé le décorum et parlé hautement.
Je vais livrer la dot à la tante.

LA PRÉSIDENTE.

Comment?

LE PRÉSIDENT.

Je crois avoir bien fait, parlez.

LA PRÉSIDENTE.

Que puis-je dire?
Dès que vous décidez, c'est à moi de souscrire.

LE PRÉSIDENT.

D'accord; mais vous devez m'approuver amplement.

LA PRÉSIDENTE.

Je me tais.

LE PRÉSIDENT.

Je veux, moi, je veux absolument
Que vous parliez.

LA PRÉSIDENTE.

Parlons, mais par obéissance.
Ne livrez rien encor.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que par prudence
J'avois déja tout seul d'abord imaginé.

LA PRÉSIDENTE.

Suspendez...

LE PRÉSIDENT.

Oui, j'étois déja déterminé
A suspendre pour....

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir un doute.

LE PRÉSIDENT.

Ce doute m'est venu; parlez, je vous écoute.

LA PRÉSIDENTE.

Quelqu'un m'a dit tout bas qu'il croit ce Damis faux.

LE PRÉSIDENT.

J'en ai quelque soupçon, il m'a dit certains mots....

LA PRÉSIDENTE.

Il faut dissimuler, l'affaire est délicate.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que je vous dis; avant que l'on éclate,
Je suis d'avis de... de...

LA PRÉSIDENTE.

Pour approfondir mieux
Des faits qui là-dessus m'ont fait ouvrir les yeux,
Laissez-moi seule agir sur ce que je soupçonne.

LE PRÉSIDENT.

Oui, ma femme, agissez seule, je vous l'ordonne.

SCÈNE X.

LA PRÉSIDENTE, *seule.*

Je joue ici gros jeu; car si c'est ce Damis,
Qui devint le plus grand de tous mes ennemis,
Après avoir été sa trop crédule amante,
S'il savoit que c'est moi qui suis la présidente,
Il me perdroit d'honneur, pour se venger de moi...
Le parti que je prends est le plus sûr, je croi.
Sous un nom étranger à Damis annoncée,
Je pourrai m'éclaircir, le voir coiffe baissée;
Si c'est lui, livrons tout, il n'y faut plus songer;
Et si ce n'est pas lui, j'éclate sans danger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE FAUX DAMIS, *seul.*

On ne vient point finir, ce contre-temps m'étonne.
Me soupçonneroit-on ? Pour peu qu'on me soupçonne,
Ma foi, pour esquiver, regagnons notre esquif ;
Ravoir la dot pourtant, c'est le point décisif ;
S'ils me vont disputer mon nom, ferai-je face ?
Voyons ; car j'ai tantôt gagné la populace ;
Mais au moindre revers je ne m'y fierois plus.
La faveur populaire est un flux et reflux,
Tantôt blâme excessif, tantôt louange outrée.
A Damis avec joie ils ont fait une entrée ;
Avec joie ils verroient leur Damis au carcan.

SCÈNE II.

LA PRÉSIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRÉSIDENTE, *seule.*

Il me paroît Damis, mais assurons-nous-en :
Pour l'observer de près, et n'être point connue,
Parlons-lui coiffe basse.

DAMIS.

Oui, cette dot reçue,
(*Apercevant la présidente.*)
Je disparoîtrois... Mais on m'examine fort.
Que me veut cette femme ? Évitons son abord.
Mais je ne puis rentrer, elle barre la porte.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ce n'est pas lui.

DAMIS, *à part.*

Morbleu, faisons du moins en sorte
D'éluder l'embarras du questionnement.

LA PRÉSIDENTE.

Monsieur, j'aurois besoin d'un éclaircissement.
Je voudrois bien savoir...

DAMIS.

Avant de vous entendre,
Madame, je voudrois d'abord par vous apprendre...

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi d'abord.

DAMIS.

Je vous réponds après.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez-moi, monsieur, d'abord sur quelques faits.

DAMIS.

Dites-moi si...

LA PRÉSIDENTE.

Parler tous deux, c'est se confondre;
Tous deux questionner, au lieu de se répondre.
Je veux sur une affaire un éclaircissement;
Écoutez-moi, je vais m'énoncer clairement.

DAMIS.

Souffrez que le premier clairement je m'énonce.

LA PRÉSIDENTE.

Par politesse au moins, d'abord une réponse.

DAMIS.

Sachons....

LA PRÉSIDENTE.

C'est éluder un peu grossièrement.

DAMIS.

Je n'élude point ; c'est que naturellement
En conversation je prends mon avantage.
Chacun a pour briller ses talents en partage.
Tel, en répondant juste à chaque question,
Fait voir modestement son érudition :
A bien questionner moi je mets ma science.

LA PRÉSIDENTE.

N'oser répondre, c'est marquer sa défiance,
Ou c'est me mépriser ; car au premier venu
Vous contez, racontez ce que vous avez vu
En voyageant.

DAMIS.

D'accord ; mais las de verbiages,
Je vais faire imprimer ma vie et mes voyages,
Qui se vendront chez Jean Gilles Josse, à Lyon ;
Vous pourrez acheter toute l'édition.

LA PRÉSIDENTE.

En plaisantant ainsi vous croyez m'éconduire :
Mais si sur deux points seuls vous ne daignez m'instruire,
Je ne vous quitte point, je vous suivrai partout.
Je suis femme obstinée, et je vous pousse à bout.

DAMIS.

S'il s'agit de deux mots, je suis civil, honnête,
Et pour les dames j'ai toujours réponse prête.

LA PRÉSIDENTE.

Répondez donc.

DAMIS.

Parlez, je réponds, si je puis.

LA PRÉSIDENTE.

Je voudrois bien savoir de vous....

DAMIS.

Quoi?

LA PRÉSIDENTE, *ôtant sa coiffe.*

Qui je suis?

DAMIS.

Qui vous êtes? parbleu! vous devez vous connoître.

LA PRÉSIDENTE.

Voyez, examinez, rêvez qui je puis être.
Mon autre question, c'est de vous demander
Qui vous êtes?

DAMIS.

Fort bien. C'est fort bien préluder!
Jamais femme n'a fait questions plus sensées,
Plus précises surtout, ni moins embarrassées...

LA PRÉSIDENTE.

J'y pourrois mettre encor plus de précision.
Un seul mot de deux points fait la décision;
Dites-moi qui je suis, je saurai qui vous êtes.

DAMIS.

Toutes vos questions sont sentences complètes:
Vous m'inspirez, madame, une estime pour vous,
Un désir de lier connoissance entre nous.

LA PRÉSIDENTE.

C'est dire que jamais elle ne fut liée.

DAMIS.

C'est dire que l'on peut vous avoir oubliée:
Je vous remets pourtant; cette bouche, ces yeux...
Un certain assemblage, et noble et gracieux...
Mais dans trois ou quatre ans j'ai vu dans mes voyages,
En femmes seulement, vingt milliers de visages;
Ils sont tous gravés là. Mais quoi? vous savez bien
Que le plan d'un cerveau n'est pas plus grand que rien.

Tous ces portraits y sont peints les uns sur les autres.
Tant de traits différents, mêlés avec les vôtres,
Font un brouillamini que je débrouillerai;
Et tantôt à coup sûr je vous reconnoîtrai.
Mais j'ai pour le présent une affaire pressée.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

N'éclatons pas d'abord; mais en femme sensée,
En démasquant le fourbe, assurons-nous de lui,
Pour pouvoir achever notre noce aujourd'hui.

SCÈNE III.

LE FAUX DAMIS, GLACIGNAC, L'HÔTESSE.

DAMIS.

La voilà partie. Ah! ceci me déconcerte.
Monsieur de Glacignac, la trame est découverte.

L'HÔTESSE.

Je ne le sais que trop; je suis au désespoir.
La prude soupçonnoit, elle a voulu te voir.

DAMIS.

Quoi! c'est la présidente?

GLACIGNAC.

Elle-même.

DAMIS.

Qu'entends-je?

GLACIGNAC.

Paix, né mé troublés pas; là-dessus jé m'arrange.

DAMIS.

Sur quoi?

GLACIGNAC.

Tu m'as montré ces papiers dé Damis,
Ces journaux, qu'en mourant lé défunt t'a rémis.

DAMIS.

Eh bien ?

L'HÔTESSE.

Sur ces papiers, quelle est votre espérance ?

DAMIS.

Parlez donc.

L'HÔTESSE.

Hâtons-nous.

GLACIGNAC.

Jé pense et jé répense...

DAMIS.

Mais je suis découvert; pensez donc promptement.

GLACIGNAC.

Les expédients sûrs mé viennent lentement;
Mais nous aurons main forte, en tout cas.

DAMIS.

Ah ! je tremble.

GLACIGNAC.

A mon égard jé suis tranquillé, cé mé semble:
Au sujet dé Damis, si l'on m'inquiétoit,
Jé dirois bonnément : j'ai cru qué cé l'étoit;
Vous né pourriés pas vous, diré, jé croyois l'être.

DAMIS.

Vraiment, non. C'est pourquoi, moi, je veux disparoître.

GLACIGNAC.

Révoyons ces papiers, ces lettres du défunt.

DAMIS.

Tenez; mais je n'ai vu parmi ces noms d'emprunt
Aucun de ceux qu'a pris jadis la présidente.

L'HÔTESSE.

Damis fut son amant pourtant, chose constante.

GLACIGNAC.

Lisons tranquillément.

DAMIS.

Lisez, mais hâtez-vous.

GLACIGNAC.

Voici bien des billets, jé veux les liré tous
A mon aise.

DAMIS.

Morbleu! mais nul nom de la prudé.

L'HÔTESSE.

Il faut voir. Ce doit être à tous trois notre étude
Selon ceux qu'elle aimoit, en changeant de pays,
Elle changeoit d'état, de nom, comme d'habits:
En intrigues d'amour, ce fut un vrai Protée.

DAMIS.

Moi, j'ai vu du défunt chaque intrigue cotée
Sur son journal galant.

L'HÔTESSE.

Moi, je sais quelques faits.
Voyons s'ils quadreroient au journal, aux billets.
N'y trouverions-nous point une modeste Hortense,
Qui gagnoit tous les cœurs par sa fine innocence,
Quand les filles encor plaisoient par la pudeur?

DAMIS.

Damis étoit du goût d'à présent, par malheur;
Sur son journal galant je n'ai point vu d'Hortense.

L'HÔTESSE.

De ce Protée en fille, autre histoire: en Provence,
Sur mer, on lui donnoit une fête, un cadeau,
Opéra, dieux marins, mascarade sur l'eau;
Elle y faisoit Thétis; il survint un orage;
Tout enfonce, un triton la prend sur son dos, nage,

Et veut, toujours nageant, promesse d'épouser;
Elle étoit fière; mais comment le refuser?
Il peut par désespoir se noyer avec elle :
J'épouse, sauvez-moi, dit enfin la cruelle.
Mariage dans l'eau, qui ne tint pas, dit-on.

DAMIS.

Je rêve.... Non, Damis ne fut point ce triton;
Du moins dans son journal je n'en ai point de note.

L'HÔTESSE.

Attendez, attendez : la prude eut la marotte
Jadis de ces romans, dans le goût pastoral....

DAMIS.

Ah! sur ce ton, j'ai vu des traits dans mon journal.

L'HÔTESSE.

En Provence autrefois, mascarades champêtres,
Nos amants en bergers chantoient au pied des hêtres,
Et Tirsis et Silvie, et Damon et Philis....

GLACIGNAC.

Jé vois dans cé billet du Damon.

L'HÔTESSE.

Où?

GLACIGNAC.

Tiens, lis.
L'écrituré sans doute est dé la présidente,
Jé la connois.

DAMIS.

Lisons; est-elle convaincante?

L'HÔTESSE.

Non, voyons l'autre : oui, c'est son écriture aussi;
Car elle a devant moi fait une liste ici
Des priés pour la noce.

DAMIS.

Ah parbleu ! je respire.

L'HÔTESSE.

Cette lettre vaut bien la peine de la lire.

DAMIS.

Je n'aurois jamais pu deviner sans vous deux....

L'HÔTESSE.

Dans celle-ci Damon est encore amoureux ;
Voyons l'autre. Ah, ma foi ! Damon cesse de l'être,
Parce qu'on l'a rendu trop tôt heureux peut-être.
Justement, on s'en plaint en champêtre jargon.

(Elle lit.)

La fidèle Silvie au volage Damon.
Hon ! hon !

« Traître, parjure, tu dis que les bergers délicatement « amoureux s'offensent du mot de contrat ; mais ce « contrat, ne me le promis-tu pas, lorsque ta délicatesse « exigea de la mienne que le don libre de nos cœurs pré- « cédât la signature ? Que la signature le suive donc, « ingrat ; que Damon et Silvie, après avoir suivi la loi « des bergers, subissent enfin la loi du contrat. »

DAMIS.

Je tirerai parti de ce billet lyrique.

L'HÔTESSE.

Il faut voir en secret cette Silvie antique :
Qui de nous la verra ?

GLACIGNAC.

Cé né peut être moi ;
Ellé croiroit....

L'HÔTESSE.

Voyez là-bas, je l'aperçoi.

DAMIS.

Est-elle seule?

L'HÔTESSE.

Oui.

DAMIS.

Bon. Je risque l'abordage.
Faites le guet, pendant que je la contregage.

L'HÔTESSE.

Oui; car en cas d'alarme on le feroit sauver.

GLACIGNAC.

Comptez sur nous.

SCÈNE IV.

LE FAUX DAMIS, LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

(Ces deux derniers dans le fond du théâtre.)

DAMIS.

ALLONS; mais qui la vient trouver?
Ah! c'est le président : morbleu! si je retarde,
Il ne sera plus temps peut-être.... on me regarde....
On vient à moi.... risquons. Oui, le mari présent
Rendra le coup plus vif, plus fort et plus pressant.

LE PRÉSIDENT.

Mais en public du moins je veux qu'il se rétracte.

LA PRÉSIDENTE.

Vous pourriez le punir; votre justice exacte
Cède à votre bonté pour éviter l'éclat;
Mais soyez sûr, monsieur, que c'est un scélérat :
Non, ce n'est point Damis, ce n'est qu'un fourbe insigne.

LE PRÉSIDENT.

Qu'apprends-je ici, monsieur? jouer un rôle indigne!

DAMIS.

Je respecte l'arrêt que madame a donné;
Je me tiens criminel, si je suis condamné
Par la plus pénétrante et la plus équitable,
Par la plus vertueuse et la plus respectable....
En un mot, je souscris à sa décision;
Mais la prenant pour juge avec soumission,
Je puis, sans l'offenser, récuser sa mémoire.
Vous souvient-il d'un fait, (il est à votre gloire)
Sur lequel j'ai reçu plusieurs lettres de vous?

LA PRÉSIDENTE.

De moi, monsieur?

LE PRÉSIDENT.

Non, non; vous vous moquez de nous.
Jamais autre que moi n'eut lettres de ma femme.

DAMIS.

Celles que j'ai, monsieur, font honneur à madame.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez, dites-vous?...

DAMIS.

Belles moralités,
Lettres de votre main, par où vous m'exhortez
A réformer mes mœurs sur quelque bon modèle.
(*Au président.*)
Madame... à ses devoirs ne borne point son zèle;
Elle se charge encor de la vertu d'autrui.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur vous connoît bien, j'en conviens avec lui.

DAMIS, *à part.*

Bien mieux qu'elle ne croit.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ouais! que voudroit-il dire?

DAMIS.

Je ris de souvenir, vous-même en allez rire,
Quand je vous aurai dit à quelle occasion
Madame m'écrivit une exhortation.
En amour j'étois vif, folâtre en mon jeune âge;
Mais à présent... ma foi, je ne suis pas plus sage.
J'étois donc scélérat assez passablement;
Ah! madame, j'étois un scélérat charmant.

(Vers elle.)

Je devins le Damon... de certaine... Silvie...
Nous goûtions les douceurs d'une champêtre vie.
Rien que de pastoral dans notre passion;
Toujours traitant l'églogue en conversation.
C'étoient ardents soupirs dans un sombre bocage,
De gazouillants ruisseaux, rossignols, doux ramage,
Musettes, verts gazons, houlettes, chalumeaux,
Bergères et bergers dormant sous les ormeaux,
Oubliant leurs moutons épars dans la prairie;
Tendres galimatias, jargon de bergerie,
Délicats sentiments, tirant sur la fadeur:
En vrai Damon ainsi j'exprimois mon ardeur,
Lorsque sur cette intrigue innocente et rustique,
Une mère grossière, injuste et politique,
Ignorant des bergers la naturelle loi,
Voulut mettre un notaire entre Silvie et moi.
Mais, comme un franc berger, moi j'envoyai tout paître.

LE PRÉSIDENT, *à la présidente.*

Ce récit paroît franc, nous nous trompons peut-être.

DAMIS.

De Silvie en ce temps prenant les intérêts,
Madame m'exhorta par cinq ou six billets...

(*Il donne une lettre à la présidente.*)

Si malgré celui-ci votre oubli continue,
Par d'autres à l'instant vous serez convaincue.
J'en puis encor montrer d'autres plus éloquents,
Bien plus forts en morale, en un mot convaincants.

LE PRÉSIDENT.

En morale toujours ma femme sut écrire.
Elle a fait des recueils qu'on est charmé de lire.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'en garderai bien.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi donc?

LA PRÉSIDENTE.

Le secret d'autrui n'est pas le mien.
Cette jeune Silvie est ici dévoilée.

LE PRÉSIDENT.

Voilà toujours ma femme avec excès zélée.
Montrez-moi ce billet.

LA PRÉSIDENTE.

Le voilà déchiré.

DAMIS.

Quel dommage, monsieur! vous l'auriez admiré.

LE PRÉSIDENT.

J'eusse été curieux de le voir.

DAMIS.

J'en ai d'autres,
Madame, et j'ai gardé les miens avec les vôtres;
J'ai les brouillons de ceux que je vous écrivois:
Tâchant de mériter ceux que je recevois.
Je relimois les miens, j'y faisois cent ratures,
Pour les faire imprimer avec mes aventures.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Oui, plus je l'examine avec attention,
Plus je vois mon erreur, mon indiscrétion.
(A Damis.)
Que vos traits sont changés! c'est une chose étrange,
Qu'un petit nombre d'ans, hélas! si fort nous change.

DAMIS.

Mon aimable Silvie est bien changée aussi.

LA PRÉSIDENTE.

Par sagesse, monsieur conduisoit tout ceci
Sans éclat, mieux que moi. J'avois été trop prompte;
Pardon, vous méconnoître! ah! que j'en ai de honte!

DAMIS.

C'est moi qui suis honteux d'avoir vieilli si fort.

LE PRÉSIDENT.

C'est la première fois que vous avez eu tort,
Ma femme.

LA PRÉSIDENTE, *au président.*

Obtenez donc de lui qu'il me pardonne.

DAMIS.

Oh! suffit que madame ait la mémoire bonne.

LA PRÉSIDENTE.

Je remets à présent tous ses traits, je dis tous.

LE PRÉSIDENT.

Moi qui ne l'avois vu que très peu, croiriez-vous
Que je retrouve aussi toute sa ressemblance?

LA PRÉSIDENTE.

Çà, monsieur, il faut donc pour réparer l'offense
Qu'a pu faire à Damis mon injuste soupçon,
Voir ce qu'il veut de nous, et lui faire raison.
Par vous tantôt l'affaire étoit bien décidée:
J'admire que toujours votre première idée

Est la meilleure ; car vous vouliez dès tantôt
Tout mettre entre les mains de la tante.

LE PRÉSIDENT.

Il le faut.

LA PRÉSIDENTE.

Allez prendre là-haut ce contrat qui le blesse.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Les lettres de change.

LE PRÉSIDENT.

Oui.

LA PRÉSIDENTE.

Mais pour votre nièce
Il faut qu'il ait aussi des égards, et je vais
L'exhorter...

LE PRÉSIDENT.

Exhortez-le à ne la voir jamais ;
C'est ce qu'il peut de mieux.

SCÈNE V.

LA PRÉSIDENTE, LE FAUX DAMIS.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ce fourbe m'embarrasse.

DAMIS, *à part.*

Elle craint à présent de me revoir en face.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

D'où peuvent lui venir mes lettres ? Il faut bien
Qu'il les ait de Damis.

DAMIS, *à part.*

Je ne risque plus rien.

LA PRÉSIDENTE, *à part.*

Ménageons l'imposteur, gagnons-le pour mon frère.

(Ici une scène muette entre eux.)

DAMIS, *à la présidente.*

Quand on a de l'esprit on se tire d'affaire.

LA PRÉSIDENTE, *à Damis.*

L'on n'en a pas besoin quand on est innocent.

DAMIS.

Il en faut pour le monde, il est si médisant.

LA PRÉSIDENTE.

Je fermerai les yeux sur tout ce qui se passe,
Mais vous m'accorderez une petite grâce :
Pour me la refuser vous êtes trop sensé.

DAMIS.

Je fermerai les yeux sur ce qui s'est passé,
Mais vous m'accorderez une grâce assez grande.

LA PRÉSIDENTE.

Accordez-moi d'abord ce que je vous demande.
Vous avez, dites-vous, d'autres lettres de moi ?

DAMIS.

En voici quatre ou cinq, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Je le voi.
Sans vous faire prier, vous allez me les rendre.

DAMIS.

Oui, mais grâce pour grâce, et vous devez m'entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous devez me craindre en cette occasion.

DAMIS.

Nous avons tous deux eu de la discrétion.
Comme berger discret j'ai caché le mystère...

LA PRÉSIDENTE.

Et moi j'ai découvert que vous servez Valère;
J'entrevois vos projets, mais à force d'argent
Puis-je les changer?

DAMIS.

Non; je ne suis plus changeant.
Parlons net : il me faut la veuve pour Valère;
Servez-le, votre honneur vous est plus cher qu'un frère;
Votre sagesse enfin vous donne un ascendant
Sur le cœur, sur l'esprit de ce bon président;
Conservez-le.

LA PRÉSIDENTE.

Il revient.

DAMIS.

Soyez très complaisante;
Je vous rends vos billets, pourvu qu'on me contente.

SCÈNE VI.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, DAMIS.

LE PRÉSIDENT, *à la tante.*

Je ne me mêle plus de rien; c'est son époux
Qui laissera, s'il veut, son épouse avec vous.

DAMIS.

Oh! moi j'en suis d'accord, j'ai promis à madame
De ne point exiger le couvent pour ma femme.

LE PRÉSIDENT.

Finissons. De nos faits nous sommes convenus!
Monsieur; en bons billets voici cent mille écus;
Je les livre à ma sœur.

LA PRÉSIDENTE, *bas, à Damis.*

Mes lettres ?

DAMIS, *bas.*

Patience.

(*Haut.*)

Le contrat ?

LE PRÉSIDENT.

Et voici le contrat.

DAMIS.

Ma vengeance
Va donc se contenter : déchirons.

LA PRÉSIDENTE *arrachant le contrat des mains de Damis.*

Doucement :
Il alloit déchirer ce contrat brusquement
Sans le voir. Il faut voir au moins ce qu'on déchire :
La confiance aveugle est blâmable.

LE PRÉSIDENT.

J'admire,
Que vous vouliez qu'en tout on voie clair.

DAMIS.

Voyons.

LA PRÉSIDENTE, *bas, à Damis.*

Mes lettres ?

DAMIS, *bas.*

Tout à l'heure.

LE PRÉSIDENT.

Afin que nous partions,
Voyez vite.

LA PRÉSIDENTE.

Attendez.

LE PRÉSIDENT.

Excès d'exactitude,

D'ordre!

DAMIS, *bas.*

En donnant, donnant.

LA TANTE, *à part.*

Que j'aime à voir la prude

Au supplice!

LE PRÉSIDENT.

Est-ce fait?

DAMIS.

Oui; quand on a bien vu,

On est beaucoup plus sûr.

SCÈNE VII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE, LA TANTE, LA VEUVE, GLACIGNAC, DAMIS, L'HOTESSE.

GLACIGNAC.

Il est bien réconnu

Pour êtré vrai Damis, mon parent et lé votre:

Lé nouvel époux fuit, un mari chassé l'autre.

LA PRÉSIDENTE.

(*À la veuve.*)

Partons. Puisse Damis faire votre bonheur!

SCÈNE VIII.

DAMIS, LA TANTE, LA VEUVE, VALÈRE, L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE.

Bon ! les voilà partis.

VALÈRE.

Ah ! je n'ai plus de peur.

LA TANTE.

Je puis donc à présent, comme tante et maîtresse,
Par un nouveau contrat disposer de ma nièce.

LA VEUVE.

Me voilà donc à vous ?

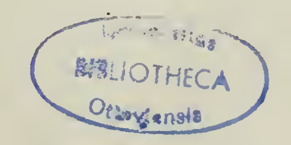
VALÈRE.

Quel comble de bonheur !

DAMIS.

Oui, vous êtes heureux qu'une prude ait eu peur ;
Contre ses intérêts qu'une prude réduite,
Ait assez de pudeur pour masquer sa conduite ;
Chose rare à présent ! l'on en trouve si peu,
Qui prennent encor soin de bien cacher leur jeu.
Tout bien considéré, franche coquetterie
Est un vice moins grand, que fausse pruderie.
Les femmes ont banni ces hypocrites soins :
Le siècle y gagne au fond, c'est un vice de moins.

FIN DU MARIAGE FAIT ET ROMPU.





LE BABILLARD,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1725.

PERSONNAGES.

LÉANDRE, babillard et amant de Clarice.
VALÈRE, parent de Léandre et son rival.
CLARICE, jeune veuve.
CÉPHISE, tante de Clarice.
DAPHNÉ, voisine de Clarice.
HORTENSE, sœur de Daphné.
ISMÈNE, amie de Céphise.
MÉLITE, babillarde.
DORIS, autre babillarde.
NÉRINE, suivante de Clarice.
LAFLEUR, laquais.

La scène est à Paris chez Clarice.

LE BABILLARD,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

CLARICE, NERINE.

CLARICE.

Je sors d'avec Léandre... ah! quel homme ennuyeux!
Je n'en puis plus; je sens un mal de tête affreux.
Il n'a point déparlé pendant une heure entière.
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,
Sous le prétexte heureux d'une commission
Dont j'ai su le charger.

NÉRINE.

Il falloit sans façon
Lui donner son congé. Si j'avois été crue,
Vous l'auriez fait, madame, à la première vue.
Sa langue est justement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter sitôt qu'elle est en train;
Qui babille, babille, et qui d'un flux rapide
Suit indiscrètement la chaleur qui la guide,
De guerres, de combats, cent fois vous étourdit,
Et répète vingt fois ce qu'il a déja dit,
Dit le bien et le mal sans voir la conséquence,
Et de taire un secret ignore la science.

CLARICE.

Tu le peins assez bien!

NÉRINE.

Oui, j'ose mettre en fait,
Madame, qu'un bavard est toujours indiscret
Et vain. Tel est l'esprit de notre capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette semaine,
Ce temps me semble un siècle; et je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayez dessein de vous unir à lui,
Étant si différents d'humeur, de caractère.
Clarice, honneur du sexe, a le don de se taire,
Exempte du défaut qui nous est reproché,
Et dont monsieur Léandre est si fort entiché.
Pour moi, je trouverois son parent préférable,
Valère est le plus jeune et le plus raisonnable;
Il a beaucoup d'esprit, parle peu, comme vous.

CLARICE.

Nérine, je veux bien l'avouer, entre nous,
Je pense comme toi. Tout ce qui m'embarrasse,
Je dépends de ma tante.

NÉRINE.

Eh! madame, de grâce,
N'êtes-vous pas veuve?

CLARICE.

Oui, mais je dois ménager
Cette tante qui m'aime et veut m'avantager.
Tu sais que j'en attends un fort gros héritage?
Je ne puis faire un choix sans avoir son suffrage;
Et malheureusement, sans l'avoir jamais vu,
Céphise pour Léandre a l'esprit prévenu.
Ismène, son amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un personnage
Distingué dans la guerre, et qui, pour sa valeur,
Doit bientôt d'une place être fait gouverneur.

NÉRINE.

Valère est officier, brigue la même place,
Et peut également obtenir cette grâce.
Quand même le contraire arriveroit enfin,
Pourrez-vous épouser...

CLARICE, *l'interrompant.*

Mon cœur est incertain.

NÉRINE.

Et moi, si pour époux vous acceptez Léandre,
Je quitte, dès ce soir, sans plus long-temps attendre.
Quel maître! il voudroit seul parler dans le logis.
Ce seroit un tyran, qui tout le jour assis
Usurperoit nos droits, qui feroit notre office;
Et je mourrois plutôt que d'être à son service.
Il me seroit trop dur de garder mes discours,
De ne pouvoir rien dire, et d'écouter toujours.
Un grand parleur, madame, est un monstre en ménage,
Et ce n'est que pour nous qu'est fait le babillage.

CLARICE.

Que veux-tu que je fasse en cette occasion,
Dis?

NÉRINE.

Il faut vous armer de résolution,
Sortir, en même temps, de votre léthargie;
Agir, faire parler une commune amie;
Par exemple, Daphné, qui dans cette maison
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air assez bon,
Elle a l'esprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortense, sa sœur.

NÉRINE, *voyant paroître Daphné et Hortense.*

L'une et l'autre s'avance.

SCÈNE II.

DAPHNÉ, HORTENSE, CLARICE, NÉRINE.

DAPHNÉ, *à Clarice.*

Quoi! vous vous mariez et ne m'en dites rien,
A moi, chère voisine!... Oh! cela n'est pas bien.

CLARICE.

Mais vous me surprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher? Soyez plus naturelle.
Vous sortez du veuvage; il n'est rien de plus sûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.
Dès demain, au plus tard, vous épousez Léandre.

HORTENSE, *à Clarice.*

C'est un bruit que lui-même a grand soin de répandre.
Ce n'est plus un secret.

NÉRINE, *à part.*

Il est bon là, ma foi!

CLARICE, *à Hortense et à Daphné.*

Vous êtes là-dessus plus savantes que moi.
Je sais pour m'obtenir qu'il fait agir Ismène;
Mais je ne croyois pas la chose si prochaine.
Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,
Et la seule raison m'y fera consentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une et l'autre excuser mon silence.
J'ai même appréhendé qu'avec juste raison
Daphné ne badinât d'une telle union;

Et, pour preuve qu'ici j'agis avec franchise,
Je vous prie instamment d'en parler à Céphise,
Pour la faire changer de résolution.
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zèle;
Comptez que je ferai mon possible auprès d'elle.

CLARICE.

Écoutez, cependant. Je dois vous avertir
Que Léandre chez moi va bientôt revenir.
S'il nous rencontre ensemble...

NÉRINE.

Eh! vous n'avez que faire
De vous presser, sachant quel est son caractère.
Il est chargé pour vous d'une commission;
Mais il ne quitte pas sitôt une maison.
Il dit toujours; « je sors » et toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au suisse, il lui faut plus d'une heure:
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié,
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié?
Il fut voir le matin Doris, grande parleuse,
Puis Mélite survint, autre insigne causeuse.
Le trio de jaser fit si bien son devoir,
Qu'il ne se sépara qu'à cinq heures du soir.
Il jaseroit encor si le discret Léandre
N'avoit appréhendé de se trop faire attendre:
Croyant se mettre à table, il vint, j'en ai bien ri,
Une grosse heure après qu'on en étoit sorti.

DAPHNÉ.

Le trait est singulier.

HORTENSE, *à Nérine.*

S'il ne trouvoit personne?

DAPHNÉ.

Pour plus de sûreté, dépêchons-nous, ma bonne.
Partons.

HORTENSE, *à Clarice.*

Ma sœur et moi nous allons au Palais,
Où nous avons affaire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
Voir ma tante, et savoir au vrai ce qu'elle pense
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNÉ, *entendant du bruit en dehors.*

Quelqu'un monte... C'est lui; car j'entends parler haut.
(Montrant à Clarice et à Hortense une porte opposée au côté par lequel Léandre doit entrer.)
Sortons par ce côté, sauvons-nous au plus tôt.
(Elle sort avec Clarice et Hortense.)

SCÈNE III.

NÉRINE, *seule.*

Il a de babiller une fureur extrême,
Jusque-là qu'étant seul il jase avec lui-même.

SCÈNE IV.

LÉANDRE, NÉRINE.

LÉANDRE, *à part, sans voir d'abord Nérine.*

Non, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler.
Quand on trouve les gens, on raisonne, l'on cause,
On s'informe, et toujours on apprend quelque chose,

Et ne dit-on qu'un mot au portier du logis,
Cela vous satisfait; et, comme le marquis
Me disoit, l'autre jour, en allant chez Julie...

NÉRINE, *l'interrompant.*

A qui parle monsieur?

LÉANDRE.

C'est toi?... Bonjour, ma mie.
Comment te portes-tu?... Fort bien?... J'en suis ravi,
Ta maîtresse de même? et moi fort bien aussi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Isabelle
De sa part, mais, morbleu! personne n'est chez elle,
Pas le moindre laquais : j'ai trouvé tout sorti,
Et je suis revenu comme j'étois parti.
Hier encore, hier je courus comme un diable,
Secoué, cahoté dans un fiacre exécrable.
Au faubourg Saint-Marceau j'allai premièrement;
Des Gobelins ensuite au faubourg Saint-Laurent;
Du faubourg Saint-Laurent, sans presque prendre haleine,
Au faubourg Saint-Antoine et tout près de Vincenne;
Du faubourg Saint-Antoine au faubourg Saint-Denys;
Du faubourg Saint-Denys dans le Marais, et puis
En cinq heures de temps faisant toute la ville,
Je revins au Palais, et du Palais dans l'Ile.
De là je vins tomber au faubourg Saint-Germain;
Du faubourg Saint-Germain...

NÉRINE, *l'interrompant, avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,
Et de mon pied léger, jusqu'au bout de la rue;
De la rue au marché : puis, je suis revenue.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier :
J'ai monté, descendu de la cave au grenier,

Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracassé, fini plus d'un ouvrage;
Pour madame, et pour moi, fait chauffer un bouillon.
J'ai plus de trente fois fait toute la maison,
Pendant qu'un cavalier, que Léandre on appelle,
A causé, babillé, jasé tant auprès d'elle,
Qu'elle en a la migraine, et que, pour s'en guérir,
Tout à l'heure, monsieur, elle vient de sortir.

LÉANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familière,
Et toutes ces façons ne me conviennent guère.
Si je ne respectois la maison où je suis,
Parbleu! je saurois bien.... Profitez de l'avis,
Et, parlant à des gens qui passent votre sphère,
Songez à mieux répondre, ou plutôt à vous taire.

NÉRINE.

Le silence est un art difficile pour nous,
Et j'irai pour l'apprendre à l'école chez vous.

LÉANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la manière
Dont tu reçois ici ceux qu'elle considère;
Et tu devrois savoir qu'en la passe où je suis
On doit me ménager, et qu'en un mot je puis
Faire de ta maîtresse une très haute dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être elle sera ma femme;
Que je dois obtenir un important emploi,
Ayant avec honneur servi vingt ans le roi;
Que Clarice auroit tort de préférer Valère,
Et qu'il est mon cadet, de plus d'une manière;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,
Que de Julie enfin je ne suis pas haï.

Julie a du brillant et beaucoup de jeunesse:
Ta maîtresse a trente ans et moins de gentillesse;
Mais elle a des vertus, dont je fais plus de cas,
Elle est sage, économe, et ne babille pas.

NÉRINE.

La déclaration est tout à-fait nouvelle,
Et je vous dois, monsieur, remercier pour elle.

LÉANDRE.

Adieu; je vais agir pour mon gouvernement.
Oh! Valère en sera la dupe sûrement....
(Voyant paroître Valère.)
Mais je le vois qui vient.

NÉRINE.

Avec lui je vous laisse.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

VALÈRE, LEANDRE.

LÉANDRE, *à part.*

Il m'aborde à regret, et son aspect me blesse....
Il n'est pour se haïr que d'être un peu parent....
(A Valère.)
Ah! vous voilà, monsieur? J'en suis charmé, vraiment!
C'est peu que de vouloir m'enlever ma maîtresse;
J'apprends que vous avez encor la hardiesse
De former des desseins sur le gouvernement,
Qui par la mort d'Enrique est demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans respecter mes droits, mes services, mon âge.
Mais, mon petit cousin, je vous trouve plaisant
D'oser, d'affecter d'être en tout mon concurrent...

(Après un court silence, voyant que Valère ne répond rien.)

Vous vous taisez?

VALÈRE.

J'attends le moment favorable,
Et vous trouve, monsieur, parleur très agréable.
Vous avez tort pourtant de vous mettre en courroux,
Vous savez que je suis officier comme vous?

LÉANDRE.

Officier comme moi? Tu te moques; à d'autres!
Oses-tu comparer tes services aux nôtres?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet;
Quand j'étois lieutenant tu n'étois que cadet.
J'ai vu trente combats, vingt sièges, six batailles;
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles:
J'ai plus de trente fois harangué nos soldats,
Et, bourgeois, je me suis anobli par mon bras...
Je n'oublierai jamais ma première campagne...
Je crois que nous faisions la guerre en Allemagne.
Dans un détachement... C'étoit en sept cent trois...
A cinq heures du soir... quatorzième du mois...
L'affaire fut très vive, et j'y fis des merveilles.
Alidor y laissa l'une de ses oreilles.
Il a joué depuis jusqu'à son régiment,
Autrefois colonel, et commis à présent.
Connois-tu pas sa femme? elle est encor piquante.
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vu la maison qu'il a tout près de Caen?
Elle est belle: je vais t'en faire ici le plan,
En deux mots...

VALÈRE, *l'interrompant.*

Mais, monsieur, vous battez la campagne,

Et vous êtes déja bien loin de l'Allemagne...
Quant au gouvernement, le succès montrera
Si j'ai de bons amis.

LÉANDRE.

Oh! je t'arrête là.
Des amis, des patrons, j'en ai de toute espèce;
Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intéresse.
Je fais agir sous main le chevalier Caquet,
Lisimon l'intrigant, et Damon le furet,
Qui se fourre partout, à l'État très utile,
Officier à la cour, espion à la ville;
Un jeune abbé qui fait et le bien et le mal,
Du sexe fort aimé. J'aurai, par son canal,
Une lettre aujourd'hui d'une certaine dame,
Qui connoît le ministre et peut tout sur son âme,
Parente de Cloris... Je ne dis pas son nom :
Il faut avoir en tout de la discrétion.
Chez elle ce matin, sans plus long-temps remettre,
L'abbé doit me mener pour avoir cette lettre.

VALÈRE, *à part.*

Parente de Cloris!... C'est Constance, ma foi!
Elle est fort mon amie, et fera tout pour moi.
Il m'a très à propos rappelé son idée;
Il faut le prévenir.

LÉANDRE.

La chose est décidée;
Et quand même la cour, par un coup de bonheur,
De Quimpercorentin vous feroit gouverneur,
Je n'en serois pas moins le mari de Clarice,
Car sa tante m'estime.

VALÈRE.

Elle vous rend justice.
Votre....

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Votre?... Écoutez, car je parle le mieux.

VALÈRE.

Dites encore, plus.

LÉANDRE.

Tu n'es qu'un envieux;
N'ayant pas comme moi le don de la parole,
Ton cœur en est jaloux, et cela te désole.
De ma complexion je parle peu, pourtant;
Et si j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon avocat, j'aurois plaidé, moi-même,
Mes causes. quoiqu'il soit d'une éloquence extrême,
Car il dit ce qu'il veut; il est orateur né:
Sur sa langue les mots s'arrangent à son gré.
Sa volubilité, qui n'a point de pareille,
Est un torrent qui part et ravage l'oreille;
Et je ne vois personne au palais aujourd'hui
Qui parle plus long-temps, ni plus vite que lui.

VALÈRE.

Oh! sur lui vous auriez remporté la victoire:
Je ne balance pas un moment à le croire.

LÉANDRE.

En vain tu penses rire, en vain tu crois railler.
Sois instruit que tout cède au talent de parler;
Et sache qu'en amour, aussi-bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme nécessaire.
Par là l'on persuade et l'on se fait aimer:
On méprise ces gens qui lents à s'exprimer,
Hésitant sur un mot, qui dans leur bouche expire,
Font souffrir l'auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALÈRE.

Moi, je crois qu'en affaire, aussi-bien qu'en amours,

Agir quand il le faut, vaut mieux que les discours :
Le trop parler, monsieur, souvent nous est contraire.

LÉANDRE.

Vous jasez, cependant, plus qu'à votre ordinaire....
Pour moi, j'articulois mes mots avant le temps,
Et m'expliquois si bien à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes discours, qui passoient ma portée,
Un jour, il m'en souvient, ma grand'mère enchantée
Me prit entre ses bras....

VALÈRE, *l'interrompant, en voyant paroître Lafleur.*

Quel est donc ce laquais ?

SCÈNE VI.

LAFLEUR, LÉANDRE, VALÈRE.

LAFLEUR, *bas, à Léandre.*

MONSIEUR l'abbé m'envoie : il vous attend.

LÉANDRE, *bas.*

J'y vais....

(Lafleur fait quelques pas pour s'en aller, et Léandre continue son discours à Valère.)

Puis me tint ce propos....

VALÈRE, *bas, lui montrant Lafleur.*

Le voilà qui demeure.

LAFLEUR, *revenant sur ses pas, bas, à Léandre.*

Monsieur, il va sortir ; dépêchez.

LÉANDRE, *bas.*

Tout-à-l'heure.

(Lafleur s'en va.)

SCÈNE VII.

LÉANDRE, VALÈRE.

LÉANDRE.

La bonne femme donc, j'ai son discours présent :
Ce qu'on retient alors, reste profondément.
C'est une cire molle, où tout ce qu'on applique
S'écrit.... Si, comme moi, vous saviez la physique,
Je vous mettrois au fait ; car j'ai beaucoup de goût,
Pour un homme de guerre, et sais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le sec et le liquide,
Les atomes....

VALÈRE, *à part.*

Il va se perdre dans le vide !

LÉANDRE.

Le flux et le reflux exercent mon esprit ;
La matière subtile.... elle me réjouit.
C'est une belle chose encore que l'histoire.
Je la cite à propos, car j'ai de la mémoire,
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lu.
La bataille d'Arbelle, où César fut vaincu,
Et celle de Pharsale où périt Alexandre ;
Et Darius le grand, qui mit Thèbes en cendre....
Dans la vivacité je crois que je confonds ?

VALÈRE, *avec ironie.*

Ma foi ! vous excellez pour les digressions,
Et j'admire votre art à changer de matières,
Par des transitions insensibles, légères.
Vous raisonnez de tout avec beaucoup d'esprit,
Et vous citez l'histoire en homme bien instruit.

LÉANDRE, *à part.*

Il me brouille toujours.

SCÈNE VIII.

NÉRINE, LÉANDRE, VALÈRE.

NÉRINE.

Excusez, je vous prie;
Mais il entre, messieurs, nombreuse compagnie.
La tante de Clarice arrive maintenant.
Ismène l'accompagne. Hortense, au même instant,
Rentre, et sa sœur la suit. Doris, avec Mélite,
Vient, d'un autre côté, pour nous rendre visite...
(A Léandre.)
Vous les entretiendrez; elles ne sont que six,
Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis,
Monsieur, en attendant le retour de Clarice.

LÉANDRE.

Volontiers; je saisis l'occasion propice :
Je vole vers la tante, et je cours l'embrasser
(A Valère.)
Et lui donner la main... Je vous laisse y penser.
Adieu, monsieur.

SCÈNE IX.

VALÈRE, NÉRINE.

VALÈRE.

Que croire?

NÉRINE.

Allez, quoi qu'il en dise,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Céphise.
Monsieur, je vous protége, et cela vous suffit.

VALÈRE.

Et ta maîtresse?

NÉRINE.

Elle est pour vous, sans contredit,
Si le gouvernement....

VALÈRE, *l'interrompant.*

Va, mon affaire est bonne,
Et je sors de ce pas pour voir une personne,
Dont notre babillard m'a fait ressouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir,
Dans le temps que lui-même entretiendra ces dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de six femmes.

NÉRINE.

Rentrons.... J'entends nos gens qui parlent en chorus.
(*Elle s'en va d'un côté, et Valère sort d'un autre.*)

SCÈNE X.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, HORTENSE, DAPHNÉ, DORIS, MÉLITE.

DORIS ET MÉLITE, *ensemble, en entrant les premières, à Hortense.*

Nous nous rendons, madame, et ne disputons plus.

HORTENSE, *à Céphise.*

Je suis de la maison, point de cérémonie.

LÉANDRE, *se plaçant au milieu d'elles six.*

Mesdames, vous voilà fort bonne compagnie:
Vous n'avez qu'à parler; je suis prêt d'écouter,
Et de tous vos discours je m'en vais profiter.

DAPHNÉ, *à Doris.*

Vous êtes aujourd'hui coiffée en miniature....
(*Bas, à Hortense.*)
Sa parure est risible autant que sa figure.

DORIS.

Je suis en négligé.

ISMÈNE.

J'aime cette façon.

CÉPHISE, *avec lenteur, à Doris.*

Elle vous sied.

LÉANDRE, *à Doris.*

Cela vous donne un air fripon.

HORTENSE, *aux cinq autres femmes.*

Je viens de rencontrer Lucile dans la rue,
Et je vous avouerai que je l'ai méconnue.

ISMÈNE.

Elle devient coquette en l'arrière-saison.

MÉLITE.

Elle est toujours au bal; c'est là sa passion.

CÉPHISE.

Mais, à propos de bal, on m'a fait une histoire.

LÉANDRE.

Dites-nous un peu ça? Plus qu'on ne sauroit croire,
J'ai l'esprit curieux.

CÉPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en sais une.

LÉANDRE.

Et moi deux.

CÉPHISE.

Voulez-vous m'écouter?

DAPHNÉ.

Oh! vous parlez si bien que je suis toute oreille....
(A part.)
Son ton de voix m'endort, et déja je sommeille.

LÉANDRE, *à Céphise.*

Je ne dis rien.

ISMÈNE ET DORIS, *ensemble.*

Paix.

LÉANDRE.

Paix.

CÉPHISE, *lentement.*

Conduite par l'amour,
Certaine dame au bal se rendit l'autre jour.

LÉANDRE.

Au bal de l'Opéra?

CÉPHISE.

Sans doute... Un mousquetaire
L'attiroit en ces lieux.

LÉANDRE.

En amour comme en guerre
Ce sont de verts messieurs!

CÉPHISE.

La dame en question,
Je ne la nomme point, et cela pour raison.

DORIS.

Je devine qui c'est.

LÉANDRE.

C'est la jeune marquise?

ISMÈNE, *à part.*

Il va par son babil indisposer Céphise.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Un instant, attendez. Celle dont il s'agit
A près de soixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LÉANDRE.

Oh! j'y suis pour le coup.

MÉLITE.

Je sais aussi l'affaire.

LÉANDRE, *à Céphise.*

C'est Chloé?

CÉPHISE.

Point du tout.

HORTENSE, *à part.*

L'étrange caractère!

MÉLITE, *à Céphise.*

C'est Clorinde?

LÉANDRE, *à Céphise.*

Ou Lucile?

CÉPHISE.

Eh! d'un esprit moins prompt...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Mais, sans vous interrompre...

CÉPHISE, *à part.*

Encore, il m'interrompt!

LÉANDRE.

Permettez-moi...

CÉPHISE, *l'interrompant à son tour.*

Je prends le parti de me taire,
Puisqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en visière.

LÉANDRE.

Moi, madame? J'en suis incapable.

CÉPHISE.

Il suffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LÉANDRE.

C'est bien dit:
La conversation doit être générale.

MÉLITE.

Le moyen, si monsieur saisit toujours la balle?

LÉANDRE.

Je n'ai pas entamé seulement un discours

DAPHNÉ, *bas.*

Allez, laissez-les dire, et poursuivez toujours.

DORIS, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames, irez-vous à la pièce nouvelle?

LÉANDRE.

Le titre, s'il vous plaît?

ISMÈNE, *à Doris.*

Dit-on qu'elle soit belle?

MÉLITE, *à Léandre.*

Le Babillard, monsieur.

LÉANDRE.

Oh! je veux voir cela,

Et je ferai ce soir faux bond à l'Opéra.

CÉPHISE.

Pour moi, je ne saurois souffrir les comédies.

DORIS.

Je n'ai du goût aussi que pour les tragédies.

LÉANDRE.

Parbleu! j'y veux mener le chevalier Caquet
Avec mon avocat, pour y voir leur portrait.
A ce théâtre-là, pourtant, je ne vais guères.

DAPHNÉ.

Je m'étonne, monsieur, qu'ayant tant de lumières...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je pourrois, il est vrai, passer pour connoisseur;
Car je sais tout Pradon et Montfleury par cœur.

Autrefois j'ai joué dans les fureurs d'Oreste...
(Déclamant.)
« Tiens, tiens, voilà le coup...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Nous vous quittons du reste

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LÉANDRE.

Oh! j'y ris, sur ma foi!
Du meilleur de mon âme, et sans savoir pourquoi...
Madame, avez-vous vu l'animal remarquable
Qui tient du chat, du bœuf, presque au chameau semblable?
Et le fameux Saxon n'est-il pas amusant?
Polichinelle encore est fort divertissant.
Ma foi! vive Paris! c'est une grande ville.

MÉLITE, *à Céphise.*

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CÉPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNÉ, *bas, à Léandre.*

Ne vous relâchez pas.

LÉANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte?

DORIS ET MÉLITE, *ensemble.*

Madame, elle est...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Elle est mariée à Philinte.

CÉPHISE, *à Doris.*

Il tient bien sa parole.

MÉLITE, *à Léandre.*

Elle est veuve.

LÉANDRE.

J'ai tort.

ISMÈNE, *à part.*

D'avoir parlé pour lui je me repens bien fort.

DORIS, *à Mélite.*

Aminte est mon amie.

MÉLITE.

Et je suis sa voisine.

LÉANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle est ma cousine.

MÉLITE.

Elle n'est plus ici.

LÉANDRE.

Sans contestation.

DORIS, *à Céphise.*

Vous l'a-t-on dit?

LÉANDRE, *interrompant Céphise, qui étoit prête à répondre à Doris.*

Avec votre permission...

CÉPHISE, *l'interrompant aussi.*

Eh! laissez donc parler.

DORIS.

Elle se remarie.

DAPHNÉ, *bas, à Léandre.*

Défendez-vous.

LÉANDRE, *à Doris.*

Un mot.

MÉLITE, *à Céphise.*

Elle est en Picardie...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Oh ! je suis son cousin...

DORIS, *à Mélite.*

Par le dernier courrier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Au troisième degré...

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise.*

Jusqu'au mois de janvier...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je sors d'un sang bourgeois...

DORIS, *l'interrompant, à Céphise.*

Elle vient de m'écrire...

MÉLITE, *l'interrompant, à Céphise.*

Je dois...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Et je me fais un honneur de le dire.

CÉPHISE.

Mais...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Je le suis...

DORIS, *l'interrompant.*

Elle épouse un conseiller d'Amiens...

MÉLITE, *l'interrompant.*

J'y dois aller bientôt...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Du côté de ma mère...

DORIS, *l'interrompant.*

C'est un riche parti...

MÉLITE, *l'interrompant.*

Je pars avec mon frère.

CÉPHISE, *aux cinq autres femmes.*

Mesdames...

LÉANDRE, *l'interrompant.*

Il est sûr...

CÉPHISE, *l'interrompant.*

Mais, monsieur...

DAPHNÉ, *l'interrompant, à Léandre.*

Tenez bon.

LÉANDRE, MÉLITE ET DORIS, *ensemble.*

Madame...

DAPHNÉ, *les interrompant, à Léandre.*

Allons, poussez, car vous avez raison.

(*Léandre, Mélite, Doris, Céphise et Ismène parlent tous à la fois.*)

LÉANDRE, *aux six femmes.*

On me conteste en vain ce que je certifie,
On ne m'apprendra pas ma généalogie.
Mieux qu'un autre, je crois, je dois en être instruit,
Puisque cent et cent fois mon père me l'a dit.

MÉLITE, *à Doris.*

Comme je la connois dès la plus tendre enfance,
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,
Ne pouvant me parler elle m'écrit souvent,
Et je lui fais aussi réponse exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai, la province m'ennuie,
Car je hais les façons et la tracasserie;
Et si je n'espérois de bientôt revenir,
Je ne pourrois jamais me résoudre à partir.

CÉPHISE, *à Léandre.*

Il ne se vit jamais une chose semblable.
Il faut avoir l'esprit, l'humeur insupportable ;
Et c'est un procédé, monsieur, des plus choquants
Que de fermer ainsi toujours la bouche aux gens.

ISMÈNE, *à Léandre.*

Je me joins à madame, et ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, sur votre caractère ;
J'en suis scandalisée ; et, par votre caquet,
Vous détruisez, monsieur, tout ce que j'avois fait.

MÉLITE, *à Doris.*

Si vous voulez mander...

DORIS, *l'interrompant.*

Vous connoissez Chrisante ?

LÉANDRE, *aux six femmes.*

Quoi que vous en disiez, Aminte est ma parente,
Mesdames ; car Aminte est fille de Damon,
Gentilhomme servant, et petit-fils d'Orgon ;
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célèbre partisan et frère de Dorante ;
Lequel Dorante avoit, en hymen clandestin,
Épousé, par amour, Guillemette Patin ;
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaise,
Fille, du second lit, d'Angélique La Chaise,
Et laquelle Angélique...

(Il tousse.)

MÉLITE, *l'interrompant.*

Oh ! laquelle, lequel...
Je n'y puis plus tenir.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, DORIS, DAPHNÉ, HORTENSE.

LÉANDRE, *aux cinq femmes qui sont restées.*

Du côté paternel,
Si j'ai bonne mémoire, étoit sœur d'Hippolyte...
(Il crache.)

DORIS, *à part, en s'en allant.*

Qu'une nasarde... Mais il vaut mieux que je quitte.
(Elle sort.)

SCÈNE XII.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, HORTENSE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *aux quatre femmes restées.*

Et ladite Hippolyte étoit sœur, d'autre part,
De l'avocat Martin, dit Babille ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Étoit mon trisaïeul...
(Il fait une courte pause.)

HORTENSE, *à part.*

C'est un mal de famille....
Fuyons... Sauve qui peut!
(Elle s'en va.)

SCÈNE XIII.

LÉANDRE, CÉPHISE, ISMÈNE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *reprenant son récit, et s'adressant aux trois femmes restées.*

J'AI son portrait chez moi,
Et lui ressemble fort.... On voit par là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez donc; j'oubliois de vous dire
Que ce fameux Martin sortoit d'une Delphire,
Laquelle descendoit du vicomte de Quer,
Bas-Breton, de naissance, et seigneur de Quimper.
Ce vicomte de Quer, remarquez-bien de grâce...!

(*Il éternue.*)

ISMÈNE, *à part.*

Que monsieur est un sot... J'abandonne la place.

(*Elle sort en colère.*)

SCÈNE XIV.

LÉANDRE, CÉPHISE, DAPHNÉ.

LÉANDRE, *aux deux femmes restées.*

FUT grand homme de guerre; et, de mestre-de-camp,
Donna dans le commerce, et devint trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babillé étoit oncle d'Enrique,
Major et gouverneur de Quimpercorentin.
Je dois avoir sa place, et le dis à dessein.
Enrique donc, neveu de Martin...

(*Il se mouche.*)

CÉPHISE, *à part.*

Ah! j'expire,
J'étouffe et je m'en vais.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

LÉANDRE, DAPHNÉ.

DAPHNÉ, *à part.*

Moi, je crève de rire.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE XVI.

LÉANDRE, *seul, sans s'en apercevoir, et poursuivant son récit.*

Hérita de ses biens; car ce Martin Braillard
N'avoit, à son décès, laissé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Espagne, et, pour toute famille,
De son épouse Alix, n'avoit eu qu'une fille,
Trépassée, enterrée, un an avant sa mort,
Qui promettoit beaucoup, et qu'il chérissoit fort.

SCÈNE XVII.

NÉRINE, *venant, en tapinois, et se tenant derrière Léandre, pour l'écouter, sans qu'il la voie;* LÉANDRE.

LÉANDRE, *à part.*

Enrique combattit et sur mer et sur terre,
Et laissa les trois quarts de son corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait est sûr,
La cuisse droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin et haïssoit les femmes...
Je le dis à regret; excusez-moi, mesdames
De vous fâcher en rien...

NÉRINE, *derrière lui, et l'interrompant.*

Vous êtes bien poli.

LÉANDRE, *se retournant et s'apercevant que les six femmes l'ont quitté.*

Ah! Nérine, c'est toi... Mais je suis seul ici....
Je m'en serois douté!... Peste soit des femelles!
Dans tous leurs entretiens elles sont éternelles,
Veulent parler, parler, et n'écouter jamais!
Ces bavardes, surtout, bon dieu! que je les hais!...
Le talent le plus rare et le plus nécessaire,
Surtout dans une femme, est celui de se taire.

NÉRINE.

Ah! monsieur, quel exploit! avoir ainsi défait,
Su vaincre, surpasser en babil, en caquet,
Six femmes à la fois, et leur donner la fuite!
Quelles femmes encor! la braillarde Mélite,
L'éternelle Céphise et la rogue Doris,
Causeuses par état, s'il en est dans Paris.
Après être sorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuser le surnom de commère?

LÉANDRE, *à part.*

Voyez la médisance! à peine ai-je eu le temps
De dire quatre mots, de desserrer les dents...
Mais je sors.

NÉRINE, *lui présentant une lettre.*

Attendez... Voici certaine lettre,
Qu'on vient de me donner, monsieur, pour vous remettre.

LÉANDRE, *prenant la lettre, et l'ouvrant.*

Elle vient de l'abbé.... Voyons ce qu'elle dit.

(*Il lit haut.*)

« Comme on ne sauroit vous parler, monsieur, je
« prends le parti de vous écrire. Vous venez d'échouer

« dans l'affaire en question, pour avoir trop parlé et
« n'avoir pas assez agi, et faute de vous être rendu chez
« moi, quand j'ai envoyé mon laquais. Vous n'en sauriez
« douter, puisque Valère vient d'obtenir le gouverne-
« ment, par l'entremise de la personne même chez qui
« je devois vous mener ce matin.

« L'abbé BRIFFARD. »

NÉRINE.

J'approuve cette lettre, et c'est fort bien écrit.

LÉANDRE, *à part.*

L'injustice est criante, et je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaisir d'aller partout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent gouvernements.

SCÈNE XVIII.

VALÈRE, CÉPHISE, CLARICE, LÉANDRE, NÉRINE.

CÉPHISE, *à Valère, en montrant Léandre.*

Vous saurez devant lui quels sont mes sentiments,
Et je vais m'expliquer sans tarder davantage.

LÉANDRE.

Madame, en ce moment, j'attends votre suffrage.

NÉRINE, *à Céphise.*

De Quimpercorentin Valère est gouverneur.

CÉPHISE, *en montrant Valère.*

Je viens d'en être instruite, et fais choix de monsieur.

LÉANDRE.

Contre les sentiments que vous faisiez paroître?

CÉPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,
Et je ne savois pas que vous étiez, enfin,
Arrière-petit-fils du célèbre Martin.

VALÈRE, *à Léandre.*

Vous serez de ma noce.

CLARICE, *à Léandre.*

Ami, maîtresse, affaire,
Vous perdez tout, monsieur, pour n'avoir su vous taire.

NÉRINE, *à Léandre.*

Monsieur le gouverneur, je vous baise les mains.

(Céphise, Clarice, Valère et Nérine sortent.)

SCÈNE XIX.

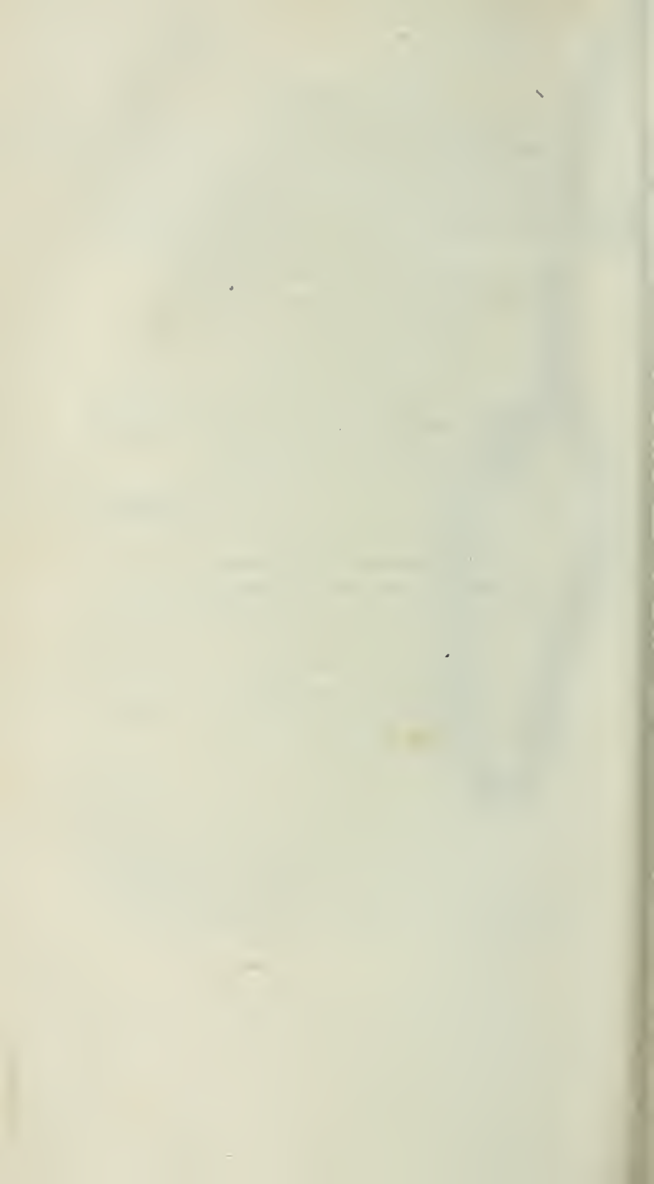
LÉANDRE, *seul.*

Je n'ai rien à répondre à ces discours malins;
Mais, pour me consoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire...

(Il fait quelques pas pour sortir, et, revenant, s'adresse au parterre :)

Messieurs, un mot avant que de sortir.
Je serai court, contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pu vous divertir;
Si mon babil a su vous plaire,
Daignez le témoigner tout haut.
Si je vous déplais, au contraire,
Retirez-vous sans dire mot;
N'imitez pas mon caractère.

FIN DU BABILLARD.



LES

DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 18 février 1740.

PERSONNAGES.

LE BARON.

LE MARQUIS, amant de Lucile.

MONSIEUR DE FORLIS, ami du baron.

LUCILE, fille de M. de Forlis, et promise au baron.

CÉLIANTE, sœur du baron.

LA COMTESSE.

LISETTE, suivante de Céliante.

CHAMPAGNE, valet du marquis.

UN LAQUAIS.

La scène est à Paris.

LES

DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Je suis, je suis outrée!

CÉLIANTE.

Et, pourquoi donc, Lisette?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frère nous traite.
Il vient injustement de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CÉLIANTE.

Va, Bourguignon a tort si le baron le chasse.

LISETTE

Non, un discours très sage a causé sa disgrâce :
C'est pour l'appartement que monsieur de Forlis

Occupe dans l'hôtel quand il est à Paris.
Monsieur, qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hasarder là-dessus son petit sentiment :
« Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
« Avouer que je suis dans une crainte extrême
« Que monsieur de Forlis ne soit scandalisé
« De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
« C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
« Gouverneur d'une place, et que chacun révère.
« Vous lui devez, monsieur, un respect infini,
« Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
« Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
« Pour couronner vos feux et vous faire son gendre. »
A peine a-t-il fini, que son zèle est payé
D'un soufflet des plus forts, et de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraiter de la sorte,
Il veut lui répliquer; il est mis à la porte.
Moi, je veux, par pitié, parler en sa faveur;
Mais, loin de s'apaiser, monsieur entre en fureur;
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, et j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidèle.
Son service est trop dur. Sans vous, mademoiselle,
Dont la bonté m'attache, et m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais, mon frère est si doux.

LISETTE.

Oui, rien n'est plus aimable :
Son commerce est charmant, son esprit agréable,
Quand on n'est avec lui qu'en simple liaison.
Mais il n'est plus le même au sein de sa maison ;
Cet homme qui paroît si liant dans le monde,
Chez lui quitte le masque ; on voit la nuit profonde
Succéder sur son front au jour le plus serein,
Et tout devient alors l'objet de son chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De sa mauvaise humeur vous n'êtes pas exempte.

CÉLIANTE.

Lisette, il n'est point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'est pire que lui, quand il se montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois....

LISETTE.

Pour l'épargner je suis trop en colère.
Il est fort mauvais maître, et n'est pas meilleur frère :
Le nom d'ami suffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié ;
Et la jeune Lucile en est un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
Quand ses yeux, au parloir, contemploient sa beauté :
Mais depuis que l'hymen entr'eux est arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait sa demeure,
Près d'elle il a changé de langage et d'humeur.

D'un mari, par avance, il fait voir la froideur :
Et comme il manque au père, il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils sont tous deux censés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite si mal.

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial,
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense ;
Et monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parents !
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite ;
Et, depuis quelque temps, elle est triste et muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaîté.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractère.
L'air du couvent, d'ailleurs, rend souvent sotte.

LISETTE.

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit ;
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sauroit dire ;
Et pour mieux en juger, regardez-la sourire.
Son souris, aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, et sent encore mieux.
Monsieur d'enfant la traite, et la brusque sans cesse.
A de franches guenons il fera politesse,

Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer....

CÉLIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La comtesse est fort gaie, et l'enjouement séduit.
Avec l'air du grand monde elle a beaucoup d'esprit.
Votre frère, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle en sont même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte et les lie;
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien;
Il paroît les serrer, et ne tient presque à rien.
L'un et l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;

Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage, et non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde et sa fausse amitié :
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, presque autant que mon frère l'adore.

LISETTE.

Oh! quoi que vous disiez, il a son beau côté;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCÈNE II.

CÉLIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le baron avec empressement :
J'ai même à lui parler très sérieusement.
Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame.

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, *à Lisette.*

Vite, dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas, au marquis.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Mais il est noble et sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiser, elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, et l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi! toujours retirée?
Jeune et formée en tout pour être désirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher?
Il faut donc, pour vous voir, qu'on vienne vous chercher.
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour et l'esprit du grand monde.
Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, et n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Trève de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés....

LA COMTESSE.

Laissons là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor et l'esprit qui vous guide,
Ma raison est trop foible, et mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs lois;
Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes demoiselle, et faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir; je dis plus, un besoin;
Et celui de dormir et de se mettre à table,
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature à mon sexe en a fait une loi.
Se répandre et briller, c'est respirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,
A fuir surtout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *à la comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Moi, très scandalisée.

(*A Céliante.*)

Mais il faut donc par goût que vous aimiez l'ennui ?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux !

CÉLIANTE, *à part.*

Qu'elle est extravagante !

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Lisette.*

Le baron viendra-t-il ? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il ?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire ;
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(*Céliante sort.*)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Se peut-il du baron que ce soit là la sœur ?
Comment la trouvez-vous ? Parlez,

LE MARQUIS.

Très estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant.

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable ;
Et le bon sens, madame...

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, monsieur, d'être sensé !

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah ! quel travers extrême !
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens ; et, bien loin d'en rougir,
J'ai le front de le dire et de m'en applaudir.

LA COMTESSE.

Vous prisez le bon sens ! O ciel ! puis-je le croire ?
Un jeune homme de cour peut-il en faire gloire ?
C'est un être nouveau qui n'avoit point paru.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE, *au baron.*

Ah! baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable;
Un marquis de vingt ans, prudent et raisonnable,
Qui l'ose déclarer et qui n'en rougit point!

LE BARON.

C'est un modèle.

LA COMTESSE.

À fuir. Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.

LE BARON.

On le vante beaucoup.

LA COMTESSE.

C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous j'ai lié la partie.

LE BARON.

Madame me propose un plaisir bien flatteur,
Mais je suis chez le duc engagé par malheur.

LA COMTESSE.

Partout on le souhaite, et chacun se l'arrache.
Je vous l'ai dit, marquis, heureux qui se l'attache!

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un et l'autre épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'attends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable et douce violence.
Cependant...

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi, je l'exige de vous.

LE BARON, *à la comtesse.*

Vous l'exigez ?

LA COMTESSE.

Sans doute, et vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus quand les dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous ?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout-à-fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne et m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux ?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je ;
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez :
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'est là la cause ?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai ?

LE BARON.

Mais...

LA COMTESSE.

Mais...

LE BARON.

Il en est quelque chose.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen est donc bien terrible à vos yeux ?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LE BARON.

Il faut prendre un parti sérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je suis l'exemple, et je cède à l'usage :
C'est un joug établi que subit le plus sage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, baron, il n'est pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'opposer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême ;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié tout au moins du prix que vous valez.
Être couru, fêté partout où vous allez,

Être aimable, amusant et ne songer qu'à plaire,
Voilà votre état propre, et votre unique affaire.
L'homme du monde est né pour ne tenir à rien;
L'agrément est sa loi, le plaisir son lien;
S'il s'unit, c'est toujours d'une chaîne légère,
Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire :
Il fuit jusques au nœud d'une sotte amitié;
Il est toujours liant, et n'est jamais lié.

LE BARON.

Le ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes pétri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.
Pour l'éprouver, madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, surtout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison! Juste ciel! Quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au marquis d'oser me la citer;
Mais vous et moi, monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimère.

LE MARQUIS.

La raison, chimère!

LA COMTESSE.

Oui.

LE MARQUIS.

L'idée est singulière.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,
Épure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables et sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts et gâte les vertus;
Étouffe l'enjouement, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules:
De l'âme qui s'élève, arrête les progrès,
Fait les hommes communs, ou les pédants parfaits;
Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, et qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs:
Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.
La comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi?

LE BARON.

La chose est certaine;
Sous un nom opposé vous respectez ses lois.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre, à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie;
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Est mère de la joie et source du bon goût;
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science;
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusque dans ses écarts;
Brave les préjugés et les erreurs grossières,
Enrichit les esprits de nouvelles lumières,
Échauffe le génie, excite les talents,
Sait unir la justesse aux traits les plus brillants;
Et se moquant des sots, dont l'univers abonde,
Fait le vrai philosophe et le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte! Adorable baron!
Vous venez pour le coup de trouver la raison;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie
De tous les agréments de l'aimable folie.
Le marquis à ses lois ne se soumettra pas;
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même.
Je cède, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.
Il accorde d'un mot les partis opposés;
Quel liant dans l'esprit et dans le caractère!..
Adieu... J'ai ce matin des visites à faire.

A trois heures chez moi je vous attends tous deux.
Vous, baron, renoncez à l'hymen dangereux :
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche et vous fait une loi
De vivre indépendant et libre comme moi.
Soyons toujours en l'air : des choses de la vie
Prenons la pointe seule et la superficie.
Le chagrin est au fond, craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Nous sommes seuls, monsieur, il faut que mon cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au-dessus,
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, monsieur, me touche vivement,
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi, de grâce, et que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentiments que je veux me régler ;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.

Je vous connois, monsieur, depuis fort peu de temps,
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instants chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant et distingué...

LE MARQUIS.

Ah! monsieur...

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la comtesse il vient de se cacher;
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.
Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa première vue obtient un prompt hommage.
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chère,
Une longue amitié m'unit avec son père.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis! Je puis présentement
Vous témoigner combien....

LE BARON.

Arrêtez; doucement.
Vous croyez, sur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire
Détrompez-vous, marquis; apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur, et gâte le portrait.
Cet objet si charmant dont mon âme est éprise,
Sous un dehors flatteur cache un fonds de bêtise:
Je ne sais de quel nom je le dois appeler.
C'est un être qui sait à peine articuler;

Triste sans sentiment, rêveuse sans idée,
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.
Dans le temps qu'elle lance un coup-d'œil enchanteur,
Un silence stupide en dément la douceur.
D'aucune impression son âme n'est émue,
Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le temps et vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible, et j'y dois renoncer.
Auprès d'elle il n'est rien que n'ait tenté ma flamme.
Tous mes efforts n'ont pu développer son âme.
Trompé par le désir, mon amour espéroit
Qu'au sortir du couvent elle se formeroit.
Près d'être son époux, et brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son père;
Elle est avec ma sœur qui seconde mes soins:
Mais, inutile peine! elle en avance moins;
Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître.
Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître:
Elle montroit alors un peu plus d'enjouement,
De petites lueurs perçoient même souvent;
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
Et quelquefois du moins on la voyoit sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots:
Un non, un oui, placés encor mal à propos.
A sa stupidité chaque moment ajoute:
Son âme n'entend rien, quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentiments si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, et chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe tour à tour,
Du désir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécile, et je la vois charmante.
Son esprit me rebute, et sa beauté m'enchante.
Pour nous unir son père arrive incessamment:
Je tremble comme époux, je brûle comme amant.
Quel bien de posséder une amante si belle!
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans âme, sans esprit, dont le cœur ne sent rien;
Pour un homme qui pense, et né surtout sensible,
Quel supplice, marquis, et quel contraste horrible!

LE MARQUIS.

Je plains votre destin; mais quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas; mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, marquis?

LE MARQUIS.

Moi, baron; et pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret ignoré de tout autre:
Ma confiance est juste, et doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore comme vous une jeune beauté,

Que j'ai vue au couvent, dont la grâce ingénue
Frappe au premier abord, intéresse et remue.
Le doux son de sa voix et ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre amante, baron, n'a que les seuls dehors :
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux et son souris, où règne la finesse,
Annoncent de l'esprit et tiennent leur promesse ;
Elle parle fort peu, mais pense infiniment :
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment ;
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et pétri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, et je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie,
Vous ignorez le point critique et capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu malgré moi ma maîtresse de vue ;
Je ne sais, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrits d'abord exactement,
Et ses lettres suivoient les miennes promptement ;
Mais elle a tout à coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour ; je suis parti de Londre ;
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait, pour la revoir, voler à son couvent.

Vain espoir ! on m'a dit qu'elle en étoit sortie ;
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie,
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enlève sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur ?

LE MARQUIS.

Douceur cruelle et vaine !
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espère plus d'y pouvoir réussir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne ;
Mais inutilement : ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien :
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez, c'est un bien qui console ;
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit :
Plus l'objet est parfait, et plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, et mon cruel voyage....

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage ;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique et funeste douceur
D'être les confidents mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs et les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, et le goût nous rassemble.
Que nos revers communs excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié !

LE BARON.

Presqu'autant que le mien, votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle.
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PARLE, as-tu rien appris, Champagne ? instruis-moi vite.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, monsieur, la maison qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu sais sa demeure ?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en suis éclairci.

L'a belle n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc est-elle ?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet hôtel ?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet hôtel même :

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma surprise est extrême !

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement ;
Sachez qu'on la marie, et même incessamment.

LE MARQUIS.

O ciel! me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très-vrai; je suis sincère:
Pour conclure, monsieur, on n'attend que son père.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu! mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au maître de céans, à monsieur le baron.

LE MARQUIS.

Au baron?

CHAMPAGNE.

A lui-même, et la chose est très sûre.

LE MARQUIS.

Grand dieu! La singulière et fatale aventure!
Mais elle n'est pas vraie, on vient de t'abuser:
La personne qu'il aime, et qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue;
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue:
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit et le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle,
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle:
Mais je suis bien instruit, et par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, et qui loge en ces lieux,
Est justement la même, à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gage d'un feu sincère.
C'est la fille, en un mot, de monsieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, et ce nom seul m'éclaire;

Mon esprit à présent débrouille le mystère.
Le baron, pour bêtise et pour stupidité,
Aura pris son air simple et sa timidité:
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant,
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.
Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jeté dans son âme
Ce morne abattement, cette sombre froideur,
Qui choquent le baron, et causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret d'un père elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre,
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis, c'est un bien sans effet.
Sa funeste douceur ajoute à mon regret;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance
Est un nouveau malheur, quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,
Y met encor le comble, et le rend plus affreux!
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure;
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre et de fuir l'heure
Où je devois apprendre un secret si cruel.

Pour moi sa découverte est un arrêt mortel.
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du baron du moins j'aurois la confidence.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas! j'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.
Quel état violent! O ciel! que dois-je faire?
Dois-je fuir ou rester; m'expliquer ou me taire?
Que dirai-je au baron? pourrai-je l'aborder?
Ah! d'avance, mon cœur se sent intimider;
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,
Mon trouble...., juste dieu! Je le vois qui s'avance.

(*Champagne sort.*)

SCÈNE II.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

J'ÉTOIS impatient déja de vous revoir.
Eh bien! n'avez-vous rien à me faire savoir?
Répondez-moi, marquis. Vous évitez ma vue;
Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton et votre air
M'assurent le contraire, et vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence:
Manqueriez-vous pour moi déja de confiance?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc.

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert? Que venez-vous d'apprendre?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois.

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte.

LE BARON.

Non, arrêtez, marquis, vous prétendez en vain
Que je vous abandonne à votre noir chagrin;
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincère
Du sujet qui vous trouble, et qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, baron, de vous le découvrir;
Et laissez-moi....

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit!

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains....

LE BARON.

Vous avez tort.
Les destins qui tantôt vous cachoient votre amante,
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché;
Je voudrois que son sort me fût encor caché :
Mes gens de sa demeure ont fait la découverte,
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte.
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai su que sa famille au plus tôt la marie :
Pour comble de chagrin, je vais la voir unie
Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras.

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,
Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, monsieur, ma disgrâce présente;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante,
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti;
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, monsieur, que je la vois
Promise à mon ami, dont son père a fait choix!
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse;
L'honneur et le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié?

LE BARON.

Oui, marquis, sur ce point je serois sans pitié:
Le scrupule est sottise en pareille matière,
Et je ne ferois pas grâce à mon propre père.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer?

LE BARON.

Tout, monsieur, puisqu'on vous aime;
Vous devez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

A quoi tous mes efforts pourroient-ils aboutir?

LE BARON.

Mais, à rompre un hymen qui doit mal l'assortir.

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son père
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractère,
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen,
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Les remords que je sens....

LE BARON.

Les remords? Pure enfance!
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès....

LE MARQUIS.

J'en vois l'impossibilité;
Car son hymen, vous dis-je, est près de se conclure;
Demain, ce soir peut-être, et ma disgrâce est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors?

LE BARON.

Ce que fait tout marquis.
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle manière?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami ferois-je un affront si sanglant?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand!

A son plus haut degré c'est porter la sagesse.
Si vos pareils avoient cette délicatesse,
Et marquoient tant d'égards pour messieurs les maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable;
Il vous feroit, marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin;
Je forme et je veux suivre un plus juste dessein :
A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami j'abuse trop long-temps,
Je veux la dissiper dans ces mêmes instants,
Et je vais sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui déclarer la cause.

LE BARON.

Ah! gardez-vous-en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste ciel! est-ce vous qui devez m'arrêter?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence;
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence?

LE MARQUIS.

Eh quoi! voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, et qui m'aime à son tour?

LE BARON.

Oui, trompez-le, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez ?

LE BARON.

Très fort, et je fais plus ;

Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus.

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre.
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre ;
Et, portant à son cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse,
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse !
Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, et changent ma pensée ;
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez :
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul coupable de la suite ;
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous, et non pas moi, qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose ;
Sur ma parole, osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, et j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez, je serois curieux
Que vous vissiez l'objet.... Mais il s'offre à nos yeux.

SCÈNE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel trouble! En la voyant, j'ai peine à me contraindre.

LUCILE, *d'un air timide, au baron.*

Je cherchois votre sœur....

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,
Et faites politesse à monsieur le marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis.
Quoi! vous voilà déja toute déconcertée?
Vous changez de couleur? vous êtes empruntée?
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi
Faut-il être étonnée?

LUCILE.

Et monsieur l'est aussi.

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs? Où, marquis?

LE MARQUIS.

Au couvent,
Précisément au même où j'allois voir souvent,

Comme je vous l'ai dit, cette jeune personne.
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'estime et l'amitié les lioient de si près,
Que l'une et l'autre alors ne se quittoient jamais;
C'est cet attachement qu'elles faisoient paroître,
A qui je dois, monsieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *à part, au marquis.*

Mais rien de plus heureux pour vous que ce coup-là!
Auprès de son amie elle vous servira.
Elle est simple à l'excès; mais on peut la conduire:
Sait-elle votre amour?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en instruire.
J'ai fait en sa présence éclater mon ardeur,
Et comme ma maîtresse elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux, j'en suis charmé, la chose ira plus vite.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'ose l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux sans contrainte apprendre de sa bouche
Quels sont les sentiments de l'objet qui me touche.
Parlez, belle Lucile, ils vous sont connus tous;
Mon amante n'a rien qui soit caché pour vous,
Et vous devez souvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles.
Ses parents, m'a-t-on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! quel oui funeste! et qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Rassurez-vous, je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

L'approuve-t-elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON, *au marquis.*

Pour vous l'heureux présage.

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal et bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle?...

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours! Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre.
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille :
Mal et bien, rien, beaucoup ; la singulière fille !
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi.
(*A Lucile.*)
Ma maîtresse à mon sort est-elle bien sensible ?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible ;
Moi qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige ! la voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS, *à part.*

A peine suis-je maître
De mes sens agités !

LUCILE.

J'en ai trop dit peut-être :
Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon !

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Non, c'est moi qui vais sortir.
(*A part.*)
Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON, *au marquis.*

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, adieu, songez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je suis perdu si je n'ai son appui.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

Je ne vous conçois pas ; vous êtes étonnante !
Vous paroissez toujours interdite et tremblante :
Vous vous présentez mal, et vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien ;
Et lorsqu'à répliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe et sans aucune suite.
Répondez, est-ce gêne ? est-ce obstination ?
Est-ce peu de lumière ? est-ce distraction ?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous suis obligée.

LE BARON.

Eh ! sur le pied d'éloge
Prenez-vous mon discours ?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces répliques-là ?

LUCILE.

Mais, j'ai mal dit, je crois.

LE BARON, *à part.*

Que ce *je crois* est bête !

LUCILE.

Excusez, mais votre air m'intimide et m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible?

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant!

LUCILE.

Mais il est naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh! beaucoup.

LE BARON, *à part.*

Abrégeons, son entretien me tue.

(*Haut.*)

Laissons, mademoiselle, un discours superflu.
Il faut que le marquis soit par vous secouru.

LUCILE.

Secouru?

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie?

LE BARON.

Il faut à son sujet parler à votre amie.
S'il n'étoit question que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous presser d'agir en sa faveur,
Je vous le défendrois; mais son amour est sage,
Et pour elle il s'agit d'un très grand mariage,

Où tout en même temps se trouve réuni,
La naissance, le bien, avec l'âge assorti.
Son bonheur en dépend ; ainsi, mademoiselle,
C'est remplir le devoir d'une amitié fidèle.
Peignez donc à ses yeux le désespoir qu'il a,
Dites-lui qu'il se meurt.

LUCILE.

Elle le sait déja.

LE BARON.

N'importe, exagérez son mérite, sa flamme.
Près d'elle employez tout pour attendrir son âme.
Et de son prétendu dites beaucoup de mal.
Peignez-le dissipé, fat, inconstant, brutal.

LUCILE.

Je n'ose pas tout haut dire ce que j'en pense.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! sans la bienséance...

LE BARON.

Pour l'homme en question, point de ménagement.

LUCILE, *riant.*

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très expressément...
Quand je vous parle ainsi, qui vous oblige à rire ?
C'est une nouveauté, mais j'y trouve à redire ;
Ce rire maintenant est des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'est pas tant, monsieur, que vous pensez.

LE BARON, *à part.*

Ces imbéciles-là, gauches en toutes choses,
Ou ne vous disent mot, ou ricanent sans causes.
(*A Lucile.*)
Quoi qu'il en soit, songez à ce que je vous dis;
Disposez votre amie en faveur du marquis.
Ce que j'attends de vous veut de la diligence.
Il faut...

LUCILE.

Monsieur, voilà votre sœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma sœur! Le personnage est fort intéressant,
Et digne d'interrompre un discours important.

SCÈNE V.

LUCILE, CÉLIANTE, LE BARON.

LE BARON, *à Lucile.*

REPRÉSENTEZ surtout, exprès je le répète,
Que l'ardeur du marquis est sincère et parfaite.

LUCILE.

C'est la troisième fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh! pour le bien graver au fond de votre esprit,
Morbleu! je ne saurois assez vous le redire.
Je suis...

LUCILE.

Vous vous fâchez, monsieur, je me retire.

SCÈNE VI.

CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frère, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous? La douceur est charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente,
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit,
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.
Qu'elle sent...

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer...

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son père:
Pour son appartement comment allez-vous faire?
Ma sincère amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins,
Et pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable! il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi votre mépris augmente chaque jour.

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables :
Je louerai votre esprit, votre air, votre enjouement.

CÉLIANTE.

Ah ! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous je viens de me contraindre ;
Je vous dis des douceurs, et vous osez vous plaindre ?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis !

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable...

LE BARON.

Le début est flatteur.

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable
Pour les gens du dehors que ménage votre art ;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte :
Mais mon frère chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique :
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, et froid pour ses amis,
Il prend une autre forme, et change de vernis.

Tout craint dans sa maison, et tout fuit sa rencontre;
Le courtisan s'éclipse, et le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur!

CÉLIANTE.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez:
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez.
Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue;
Profitez-en, ou bien, si l'erreur continue,
Des vôtres redoutez le funeste abandon;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison,
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

SCÈNE VII.

LE BARON, *seul.*

Je serois trop heureux de me voir délivré
De ces espèces-là, dont je suis entouré.
Mais sortons; il est temps de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée.
Passons chez la marquise et chez le commandeur;
Voyons la présidente et puis mon rapporteur.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE

Monsieur, je viens...

LE BARON.

Allez...

LISETTE.

Mais daignez me permettre,
Monsieur...

LE BARON.

Mes gens au duc ont-ils porté ma lettre?

LISETTE.

Je pense que La Fleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, et ces animaux-là
Répondent la plupart aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais monsieur de Forlis...

LE BARON.

Quoi! monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir ; le terme est admirable!

LISETTE.

(*À part.*) (*Haut.*)
Quel homme! Mais, monsieur...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas;
Annoncez désormais, et n'avertissez pas.

(*Lisette rentre.*)

SCÈNE IX.

LE BARON, *seul.*

FORLIS, pour arriver, a mal choisi son heure :
J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure ;
C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement,
Et le quitter après le premier compliment :
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*

VOTRE santé, monsieur ?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne,
Baron ?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, et par-là cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous rassemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial !
Je suis très éloigné du cérémonial :
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche,
Et me marque une joie aussi vive que franche ;

Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis;
La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance
Qui malgré moi, monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, et je cours m'acquitter
D'un devoir....

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive?

LE BARON.

Il est indispensable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi me paroît préférable.
Et j'ai besoin de toi pour tout le jour entier;
Si c'est une corvée, il la faut essuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux nécessaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, et j'ai promis, d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promesses-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce sont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tiens, je vais en six phrases
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphases.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure et l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;

Éclabousser vingt fois la pauvre infanterie,
Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie;
De toilette en toilette aller faire sa cour,
Apprendre et débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais-Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le soir une partie aimable;
Ne boire à ton dîner que de l'eau seulement,
Pour sabler du champagne à souper largement;
Faire l'après-midi mille dépenses folles,
En deux médiateurs perdre huit cents pistoles;
Sur une tabatière, ou bien sur des habits,
Dire ton sentiment et ton sublime avis;
Conduire à l'Opéra la duchesse indolente,
Médire ou bien broder avec la présidente;
Avec le commandeur parler chasse et chevaux;
Chez le petit marquis découper des oiseaux:
Voilà le plan exact de ta journée entière,
Tes devoirs importants, et ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le gouverneur, vous nous blâmez à tort:
On ne vit point ici comme dans votre fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
Ce qui paroît frivole, est dans le fond très sage.
Tous ces aimables riens, qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle et cet enchaînement,
De qui le mouvement journalier et rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis et les protections;
Au sein des jeux riants on perce les mystères:
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires;

Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS, *à part.*

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le temps.
Pour rendre à mes regards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable.
L'occasion est belle, et voici le moment:
Fais agir tes amis pour le gouvernement
Qu'à la place du mien à la cour je demande.
Tu sais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande;
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus.
Par plusieurs concurrents cette place est briguée;
Du royaume, baron, c'est la plus distinguée.
Un homme bien instruit m'a marqué de partir;
De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.
Un motif si pressant, joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste et hâter mon voyage.
As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois:
Tu m'as promis de voir le ministre qui t'aime;
L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi même?

LE BARON.

Oui : mais permettez.....

M. DE FORLIS.

Non, je te connois trop bien.
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON,

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non, rien.

Je ne te ferois pas grâce d'une seconde.
Si tu prends une fois ton essor dans le monde,
Crac, te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, et qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare et sublime!
Sacrifice étonnant! grande preuve d'estime!

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.

Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chère,
Et traite-moi plutôt en personne étrangère:
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'appétit chez moi se fait sentir déja.
Le chemin que j'ai fait est très considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table.
En attendant, passons dans mon appartement,
Nous parlerons ensemble.

LE BARON, *le retenant.*

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! Que veut dire un discours de la sorte?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe ?

Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi ?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.

Et par qui donc l'est-il ?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La chose est toute neuve ; et cet homme se nomme ?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.

Mon logement est pris, et par un inconnu !

LE BARON.

C'est un abbé, monsieur.

M. DE FORLIS.

Un abbé !

LE BARON.

Mais, de grâce....

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un militaire, passe :
Mais un petit collet me déloger ainsi !

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir sitôt ici ;

Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais si vous le voulez, monsieur, absolument,
Vous pouvez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, baron;
Et pour le coup je vais coucher dans le donjon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante:
Mais tout mon dépit cède à ma faim qui s'augmente.
Viens, dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,
Loge-moi vite....

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis par bonheur fait la méridienne :
Je respire... Entre nous son amitié me gêne...
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succède au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte :
On n'imagine point jusqu'où va....

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur....
Je ne sais quoi, pourtant, m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! Votre âme est-elle encore intimidée?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup, cessez d'être agité:
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il où ses droits ne soient point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.
Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe.

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, et dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révérer;
Du monde ce sont là les maximes constantes
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens et comme le traité.
On la doit consulter surtout dans l'exercice
Des charges de l'État d'où dépend la justice:
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,
Et forme par degrés la réputation:

Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délassement.
Dans un tendre commerce elle n'est plus admise,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement;
D'être dupe ou fripon, le tout sans conséquence,
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie.
Le joueur qui friponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe et qui trahit,
Devient homme à la mode, et se met en crédit.
Quel travers dans les mœurs, et quel affreux délire!
Aussi grossièrement peut-on se contredire?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon âme à penser faux ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude et l'avarice,
S'est rendu par l'usage un lien révéré:
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.
A ses engagements le fier honneur préside;
Et ses dettes surtout sont un devoir rigide:
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, et frustrer tout autre créancier.

Et l'amour tendre et pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité:
Leurs devoirs sont remplis les derniers; et leurs dettes,
Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous, profond dans le monde, et son digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, marquis, et je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.
Du sein de la lumière il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit;
Mais il est notre maître, et nous devons le suivre;
Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre:
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,
Il faut prendre, marquis, jusques à ses erreurs;
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelque choquants qu'ils soient, aux raisons les plus sages.
Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Sitôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre âme elle se développe;
Mais il faut vous résoudre à vivre en misanthrope,
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant;

Ou, de cette vertu tempérer les lumières,
L'habiller à notre air, la faire à nos manières.
J'avouerai franchement que vous me faites peur.
Orné de tous les dons de l'esprit et du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde;
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom,
Choquer les mœurs du temps, et par cette conduite
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime et brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier désir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,
Je ne pourrois, baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déja trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande et j'attends votre aide généreuse.
Daignez donc me guider de la main et de l'œil;
Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez; je suis tout prêt à vous instruire,
Et vous n'avez, marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir, pour vous placer, le point de vue heureux;
A vos dons naturels joindre les convenances,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances;

Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, et le héros du jour.
Je ne m'en tiens pas là. Non, marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié, dans peu, compte en venir à bout :
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût;
C'est le point principal, et qui rend tout facile :
Mais point de sot scrupule, et montrez-vous docile.
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre :
Mais je ne sais comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen pour vous est un coup important.

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons c'est un bien où j'aspire;
Et c'est, pour l'en presser, que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen...
Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(*Il rentre.*)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, *seul.*

Il sert trop bien ma flamme!
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon âme,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le baron (dans ce jour il me l'a fait trop voir)
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
De sa grâce naïve il méconnoît le prix :
Elle auroit un tyran; et l'hymen, j'en frémis,
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.
Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.
Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

SCÈNE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, *à Lucile.*

Oui, le marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, et qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur....

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, *au marquis.*

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LE MARQUIS.

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre....

LUCILE.

A qui?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie, et dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, *prenant la lettre.*

Je ne manquerai pas, monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien; je suis content de ce procédé-là :
Peut-être avec le temps mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue?

LUCILE.

Mais, je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra?

LUCILE.

Oui, monsieur, je le crois, dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserois-je, pour moi, compter sur votre zèle?

LUCILE.

Mais, je ferai, monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond, vraiment, beaucoup mieux que tantôt.
Il se fait déja tard, et partons au plus tôt.
Votre âme est à présent dans une douce attente.
Volons chez la comtesse, elle est impatiente :
Voilà l'heure; et d'ailleurs, je dois voir en passant
Le commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.
C'est un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiselle....

LUCILE.

Eh bien, monsieur?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, et par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien?

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est pour tous les deux un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle est sous les yeux d'un surveillant cruel,
Qui faussement paré d'une douceur trompeuse,
L'intimide, et la tient dans une gêne affreuse.

LE BARON.

Son cœur, à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ses dépens jouer la comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que monsieur le veut,
Convenez qu'on le doit, et songez qu'on le peut.

LE BARON, *au marquis.*

Profitons des moments où son père sommeille :
Dépêchons-nous, partons avant qu'il se réveille.

(*Lucile rentre.*)

(*Le baron et le marquis font quelques pas pour sortir.*)

SCÈNE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *arrêtant le baron.*

Je t'arrête au passage, et bien m'en prend, parbleu !

LE BARON.

Mais, monsieur, j'ai promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au baron.*

COMMENT donc! est-ce ainsi que l'on se fait attendre?
Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous prendre:
Cet oubli me surprend, surtout de votre part,
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, monsieur, vous reconnoître.

LE BARON.

De sortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je suis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc?

M. DE FORLIS.

C'est par moi, madame, absolument.
J'ai besoin du baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le respect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaise à l'espoir dont votre esprit se flatte,
Vous venez un peu tard, je suis première en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, monsieur, que je n'impose point.

M. DE FORLIS.

Mais vous savez qu'au mien votre intérêt est joint.
L'affaire est sérieuse autant qu'elle est pressante.

LA COMTESSE.

Oh! celle qui m'amène est plus intéressante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, et le sien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'est un phénomène, et Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plus tôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas seront perdus.

LA COMTESSE.

Passé ce soir, monsieur, on ne l'entendra plus;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux, que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi! c'est un violon qui balance mes droits?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, monsieur, pour la dernière fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indispensable!
Je tombe de mon haut!

LA COMTESSE.

C'est un homme admirable,

Et qui tire des sons singuliers et nouveaux;
Ses doigts sont surprenants, ce sont autant d'oiseaux.
Doux et tendre, d'abord il vole terre à terre:
Puis, tout à coup, bruyant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, monsieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite sur moi d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! qui donc êtes-vous pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent et beaucoup de mérite;
Mais vous ne partez pas apparemment si vite.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment?

LA COMTESSE.

Oui, quel est votre fort, monsieur, précisément?
La musette, la flûte, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette? Ah! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits:
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, et si grave et si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un gouvernement qu'à la cour je demande.

LA COMTESSE.

Un gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi ! ce n'est que cela ?
Oh ! rien ne presse moins : si ce n'est celui-là,
Vous en aurez un autre, et la chose est facile.
Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le baron manquoit cet instant favorable,
Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, madame a raison, et j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance ;
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter monsieur d'un espoir téméraire.
J'enlève le baron pour la journée entière.

Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du concert, je le mène aux Français,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée;
Et de là nous devons être d'un grand souper,
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper;
Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, monsieur, et ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frère,
Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire :
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit,
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh ! quel nouveau sujet, monsieur, vous indispose ?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au concert, j'entre, et je l'aperçoi.
Jusqu'à lui je pénètre à travers la cohue,
Mon abord l'embarrasse ; à peine il me salue :
Je lui parle, il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami.
Je sens qu'il me regarde, en son impertinence,
Comme un provincial dont il craint la présence.
Au milieu du grand monde il me croit déplacé ;
Et dans le même temps qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les espèces.

Auprès d'eux tour à tour on le voit empressé,
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frère est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instants après, le sort l'en a puni.
Ce violon divin, et qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole;
L'opulent financier qui tout fier l'attendoit,
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le concert est rompu; l'aventure est cruelle:
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié:
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différents vingt autels sont dressés;
Les sacrificateurs en ordre sont placés.
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du dieu qui les reçoit les mains sont des abîmes,
Par qui dans un moment tout se voit englouti:
Un seul particulier, dans une après-midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivières,
Et feroient subsister dix familles entières.
Le baron qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent.
De dépit je le quitte, et cours pour mon affaire;
Ensuite je reviens dans le moment contraire,
Que par un as fatal il se voit égorgé;
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,

Plus de neuf cents louis joués sur sa parole :
Mais il cède en héros au revers qui l'immole ;
Sous un front calme il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paie assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore ;
Sa disgrâce me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire occupe mon esprit.
L'amitié me ramène en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence il va bientôt s'y rendre
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas ; le voilà qui s'avance.

CÉLIANTE.

Je rentre ; vous seriez gênés par ma présence.

(*Elle s'en va.*)

SCÈNE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *sans voir d'abord M. de Forlis.*

Je cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu :
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche ?

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le temps seroit mal pris ;
Quand ils sont malheureux, j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc ?

M. DE FORLIS.

Devant moi cesse de te contraindre :
Je sais ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit...

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds d'un seul coup neuf cents louis au moins.

LE BARON.

Puisque vous le savez, il faut que je l'avoue :
C'est un tour inouï que le hasard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi ?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus ;
J'ai fait pour en trouver des efforts superflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde ?

LE BARON.

Inutile ressource !
Mes amis, par malheur, ont épuisé leur bourse ;
Ils manquent tous d'espèce.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi ;
Tiens, en voilà huit cents, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah ! je suis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il sert mon ami, quand son secours l'acquitte.

LE BARON.

C'est peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, et j'en suis plus heureux;
Je dois pourtant me plaindre en cette circonstance,
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.
Tu vas chercher ailleurs, et tu sembles rougir
De t'adresser au seul qui peut te secourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre service,
Loin que ton sort le gêne ou ta faute l'aigrisse.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi;
J'en serai trop payé si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par de vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que fausses apparences,
Qui méritent au plus le nom de connoissances.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, et vous demande grâce.

M. DE FORLIS.

S'il est sincère et vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour.
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire :
J'ai su d'un secrétaire, et dans un autre temps
Je t'en ferois ici des reproches sanglants,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce gouvernement aucune diligence;

Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La cour n'est pas si prompte à répandre ses grâces;
Il faut long-temps briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même secrétaire,
Qu'il est sollicité par un fort adversaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre et tout faire mouvoir,
Ou que mon concurrent l'emportera ce soir.
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au ministre à six heures précises;
Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instants :
Si tu veux près de lui me seconder à temps,
Nos efforts prévaudront, et j'obtiendrai la place.
Je sais qu'à ta prière il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possèdes l'art de le persuader :
Mais il faut employer ton crédit sans tarder,
Et venir avec moi chez lui, dans trois quarts d'heure :
C'est le temps décisif, promets-moi...

LE BARON.

Que je meure,
Si j'y manque, monsieur.

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier,
Et songe...

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, et je reviens vous prendre;
Vous n'aurez pas, monsieur, la peine de m'attendre.

On doit pour ses amis tout faire, tout quitter :
Vous m'en donnez l'exemple, et je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli, si tu tiens ta promesse.

(Le baron sort.)

SCÈNE III.

M. DE FORLIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

Mon frère auprès de vous a perdu sa tristesse;
Et j'en juge, monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content; pour moi, je le suis fort.
Adieu, mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon, qu'il faut que j'entretienne.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

CÉLIANTE, *seule.*

Il a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCÈNE V.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

Apprenez un secret que je ne puis vous taire :
Lucile, Lucile aime; et monsieur votre frère
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée!

LISETTE.

Oh! mon doute est trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le temps que sa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vite caché sitôt que j'ai paru;
Et par-là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien; sa rougeur l'a trahie.
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,
On est moins empressé, et le trouble est moins grand.
On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne et sa mélancolie:
L'amour est seul l'auteur de ce silence-là;
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée:
La curiosité dont je me sens pressée
M'a fait étudier ses moindres mouvements:
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourments,
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible:
Et j'ai sur ce mal-là le coup-d'œil infaillible;
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon!

LISETTE.

Depuis qu'au baron le marquis rend visite,
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris certains regards entr'eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux :
C'est lui, mademoiselle, et j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne me trompe pas.
Mais tenez, la voilà qui porte ici ses pas :
Pour lire le billet, elle y vient, j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens, rentre avec moi, respectons son secret;
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(Elles rentrent.)

SCÈNE VI.

LUCILE, *seule.*

Enfin me voilà seule, et bannissant la crainte,
Je puis donc respirer et lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui règne dans mon cœur!
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(Elle lit.)

« Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus
« singulière que la nôtre, ni d'amant plus malheureux
« que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir m'ex-
« pliquer. Je m'aperçois qu'on vous méprise et qu'on
« vous croit sans esprit et sans sentiment, vous qui pensez
« si juste, et dont le cœur tendre et délicat égale la sensi-

« bilité du mien, et c'est tout dire. Vous êtes à la veille « d'en épouser un autre, et je n'ose me plaindre. Je pour-« rois me consoler si votre mariage ne faisoit que mon « malheur; mais il va combler le vôtre; je le sais, je le « vois, et je ne puis l'empêcher; c'est là ce qui rend mon « désespoir affreux : sans une prompte réponse, j'y vais « succomber. »

(Après avoir lu.)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine et mon plaisir ne sauroient se comprendre.
Non, mon état n'est fait que pour être senti!
J'ai là tout ce qu'il faut. Vite, répondons-y.

(Elle écrit en s'interrompant.)

Cher amant! si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler et calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

SCÈNE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

Je viens de m'acquitter. Grâce au ciel, je respire!
Mais que vois-je! Lucile a l'esprit occupé!
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire?
Parbleu, voyons un peu de son style pour rire.
(A Lucile.)
Puis-je, sans me montrer curieux, indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet?

LUCILE, *avec surprise.*

Ah!

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne.
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, et mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras!

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'orthographie ....
Et peins trop mal, monsieur.... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon! vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
Je sais l'opinion que vous avez de moi;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah! mauvaises défaites!
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.
(*Il lui prend la lettre des mains, et la lit bas.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *dans le fond du théâtre.*

J'APERÇOIS le baron et ma chère Forlis.
Mais il lit un billet, ciel! l'auroit-il surpris?

LE BARON, *après avoir lu, à Lucile.*

Je doute si je veille, et je ne sais que dire.
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens:
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens.
Plus je la lis, et plus cette lettre m'étonne.
Le sentiment y règne, et l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, eh quoi! sous cet air ingénu,
Vous me trompiez ainsi? qui l'auroit jamais cru?

(Il relit tout haut.)

« Je sais qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est que
« pour vous seul que je voudrois en avoir. »

(Il s'interrompt.)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force et la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet:
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes.
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentiments y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La méprise est heureuse, et mon âme respire.

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien. Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joie! Elle m'aime, elle sent, elle pense!
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence!
Ah! pourquoi si long-temps me cacher ces trésors,
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors?
Mais n'accusons que moi; c'est ma faute, et ma vue
Devoit lire à travers cette crainte ingénue:
Je devois démêler son cœur et son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;
Et ces traits dont mon âme est confuse et ravie,
Font ma satire autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au marquis qui s'avance.*

Ah! marquis, vous voilà, ma joie est accomplie.
C'est ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur est au comble, et je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, et qui peut l'achever.
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.

Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit;
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*Il lit.*)

« Je sais qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est que « pour vous seul que je voudrois en avoir; et si je pou- « vois réussir à vous persuader que je suis aussi spiri- « tuelle que tendre, peu m'importeroit que le reste du « monde me donnât le nom de sotte et de stupide. L'a- « battement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de « vous, a dû donner de moi cette idée; et depuis que je « vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble « qui sert à la confirmer. Je sens que mon cœur fait tort « à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté de m'exprimer, « et je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir de « penser. »

(*Après avoir lu.*)

Mais est-il rien, marquis, qui soit plus adorable?
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit, et c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, *relevant le baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.

C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, et je n'en puis trop faire.
Vous, marquis, prenez part à mon transport sincère.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh! je le suis déjà.

LE BARON.

Comment donc? Votre amante
Vous auroit-elle écrit?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante!
Votre ravissement n'égale pas le mien.
C'est à mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contents comme je le désire:
(*A Lucile.*)
Désormais mon hôtel, qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendrez son séjour agréable;
Pour vous plaire je veux m'y montrer plus aimable:
Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux,
Je vais me partager entre le monde et vous.

SCÈNE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

PARDON, si j'interromps, monsieur, mais la duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse:
Elle est dans son carrosse, et ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

SCÈNE X.

Les acteurs précédents, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, madame vient vous prendre
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(*Le laquais sort.*)

SCÈNE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au baron.*

VOUS allez donc partir?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir;
A monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, et j'ai promis au père.
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, et je vais revenir.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il ne reviendra pas sitôt, mademoiselle;
Et la duchesse va l'emmener avec elle.
La comtesse est là-bas qui lui sert de renfort:
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort?

LUCILE.

Le soin qui les conduit sans doute est d'importance?

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves : je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon!

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine et le Japon.
Mais le carrosse part, et voilà qu'on l'emmène,
Moi-même je descends pour en être certaine.
(*A part.*)
Ils s'aiment, je le vois, et je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, et je fais comme lui.
(*Elle rentre.*)

SCÈNE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir et vous parler sans témoin et sans gêne.

Que cet instant m'est doux ! que je suis enchanté !
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?
Vous ne répondez rien, et votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :
Le discours est trop foible, et je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile, il n'est point d'éloquence
Qui vaille et persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;
Dans ceux de mon amant un autre ciel me luit :
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon âme n'étoit rien quand il étoit absent ;
Sa vue et son retour la tirent du néant.

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée....

LUCILE.

Non, sans vous, loin de vous je n'ai point de pensée.
Je suis stupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'esprit qu'avec vous seulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie :
Le sentiment l'échauffe, et non pas la saillie.
Celui que l'amour donne à deux cœurs bien épris,
Est le seul qui m'inspire, et dont je sens le prix.

LE MARQUIS.

Ah ! c'est le véritable, et n'en ayons point d'autre ;
Comme il sera le mien, qu'il soit toujours le vôtre.
Ne puisons notre esprit que dans le sentiment :
Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répète,
Vous avez à le dire une grâce parfaite.

LUCILE.

Oui, marquis, je vous aime, et je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'est doux!

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces instants pleins de charmes!
Mon bonheur est troublé par de justes alarmes;
Et je suis près de voir le baron possesseur
D'un bien que sa poursuite enlève à mon ardeur :
J'ai frémi quand j'ai vu qu'il lisoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle est entre ses mains.

LUCILE.

N'en soyez point jaloux;
Vous savez qu'elle n'est écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord, mais pour vous plaire il redevient aimable;
Ses grâces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien :
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un tyran caché, qui sous un faux hommage
Me prépare le joug du plus dur esclavage;

À qui l'hymen rendra sa première hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie :
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon père a pour lui,
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déja, j'aurois forcé mon caractère,
Et je serois tombée aux genoux de mon père :
Ma bouche eût déclaré mes sentiments secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
Et que mes yeux verroient même avec répugnance,
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fonds de haine est augmenté,
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité !
Jugez combien il perd dans le fond de mon âme,
Par la comparaison que je fais de sa flamme,
Avec le feu constant, tendre et respectueux
D'un amant jeune et sage, aimable et vertueux !
Vous possédez, marquis, le mérite solide :
Il n'en a que le masque et le vernis perfide ;
Il ne songe qu'à plaire, et ne veut qu'éblouir :
Vous seul savez aimer, et vous faire chérir.
De tout Paris son art veut faire la conquête ;
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est par ses dehors et par son entretien,
Le héros du grand monde, et vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même temps m'afflige,
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige :
Mes feux méritent seuls d'obtenir tant d'appas.
(*Il lui baise la main.*)

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE

LISETTE.

Continuez, monsieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel ! c'est Lisette !

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme.
Pour vous je m'intéresse, et votre amour me charme.
Il est entièrement conforme à mon souhait ;
J'en ai depuis tantôt pénétré le secret.
Mais il est en main sûre ; et bien loin de vous nuire,
Le soin de vous servir est le seul qui m'inspire ;
C'est lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez, si je trouble un entretien si doux :
Mais ayant vu de loin revenir votre père,
Je viens pour vous donner cet avis salutaire.
Je crois que j'ai bien fait, et qu'il n'est pas besoin
Que de vos doux transports son œil soit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, et je rentre bien vite.

LE MARQUIS.

Vous partez donc ?

LUCILE.

Adieu : malgré moi je vous quitte.
(Elle rentre.)

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

Mon cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination.

(Voyant paroître M. de Forlis.)

Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, et suis mademoiselle.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

Où donc est le baron? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui, de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue;
La duchesse, monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse!

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il fera bien de ne pas l'oublier ;
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

LE MARQUIS, *seul.*

Il faut en sa faveur que j'agisse moi-même ;
Je le puis par mon oncle ; il fera tout, il m'aime ;
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,
De ma secrète ardeur faisons-lui confidence ;
Du baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A monsieur de Forlis je dois un tel appui,
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'AI votre confiance, et je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien ; mais je suis inquiète.
Mon père et le baron sont absents de ces lieux;
Le marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du temps que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instants très chers, mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon maître pour vous je crains le changement :
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler, j'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur.
Son amour à présent vous voit spirituelle,
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un amant.

LUCILE.

Oui, le marquis arrive avec empressement ;
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Émotion charmante!

LUCILE.

Ah ciel! c'est le baron.

LISETTE.

La méprise est piquante.
La comtesse en ces lieux accompagne ses pas.

(Lisette sort.)

SCÈNE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au baron.*

NON, quoi que vous disiez, je ne vous quitte pas.

LE BARON, *à Lucile.*

Je n'ai pu m'échapper des mains de la duchesse:
Je suis au désespoir. La cruelle comtesse
A secondé si bien son désir obstiné,
Qu'à la pièce nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge;
Mais en vain des acteurs elles ont fait l'éloge,
Au théâtre et partout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un spectacle plus doux;
Il jette tous mes sens dans une aimable ivresse;
Et voilà désormais le seul qui m'intéresse.

LA COMTESSE.

Qu'entends-je? Il prend le ton d'un amant langoureux.

LE BARON.

Je le suis en effet.

LA COMTESSE.

Vous êtes amoureux?

LE BARON.

Oui, beaucoup.

LA COMTESSE.

Je frémis du transport qui l'entraîne.

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen ce soir je veux former la chaîne;
Et votre père va....

LUCILE, *d'un air troublé.*

Monsieur, l'avez-vous vu?

LE BARON.

Empressement flatteur! Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée.

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, et j'en suis étonnée:
Si vous continuez, il faudra vous lier,
C'est cent fois pis, monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah! des ardeurs parfaites!
Mais étant amoureux, et du ton dont vous l'êtes,
Adorant et brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, monsieur, que l'on fasse de vous?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout amant l'ennuie;
L'amour et lui, monsieur, sont brouillés tout-à-fait.
L'un est vif, amusant, l'autre sombre et distrait.
Le monde d'un butor fait un homme passable,
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel ange, il est peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'amour polit nos âmes.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des dames.
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment,
Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement;
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particulièrement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.
Volontiers je fais grâce à l'erreur qui l'occupe,
Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être dupe :
L'âge par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piège ;
Moi, baron, qui vous parle. Oui, vous l'avouerai-je,
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable !

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable ?

LUCILE.

A mon âge l'on doit se taire là-dessus,
Madame; et je m'en vais de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.
(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

NON, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime ni d'égards pour un homme noyé.
Paris, dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même on vous fera l'affront
De l'afficher, monsieur, et les passants liront :
« Ci-gît dans son hôtel, sans avoir rendu l'âme,
« Le baron enterré vis à vis de sa femme. »
(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE BARON, *seul.*

Sa menace est fondée, et j'en suis alarmé.
Mais non, belle Forlis, j'aime et je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune et la mienne,
J'attends dans ce moment que ton père revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche.
Je devois... Mais je vois mon ami qui s'approche.

SCÈNE V.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON.

Je vous attends ici, monsieur, pour vous prier...

M. DE FORLIS.

Et moi je viens exprès pour te remercier.
Tu m'as servi si bien et de si bonne grâce,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, monsieur, en ma puissance.
Un contre-temps fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler...

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle;
Et j'étois...

M. DE FORLIS.

Je le sais, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais...

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.
Du nœud qui nous unit tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,
J'en remplis les devoirs et ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement;
J'en ai seul tout le poids, et toi tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occasions j'ai témoigné mon zèle.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidèle.
Le seul prix que je veux de mon attachement,
Est de venir parler au ministre un moment.
Mon sort dépend d'un mot, d'une simple parole,
Je ne puis l'obtenir; et ton esprit frivole
Refuse à mon bonheur ces instants précieux,
Et c'est pour les donner, à quel soin glorieux?
A celui de juger une pièce nouvelle.

LE BARON.

Monsieur, on m'a contraint malgré moi...

M. DE FORLIS.

Bagatelle.

J'ouvre les yeux, et vois que dans ce siècle-ci.
Le plus mauvais partage est celui de l'ami.

LE BARON.

Monsieur, je vous promets...

M. DE FORLIS.

Inutile promesse.
Je vous le dis avec beaucoup de politesse,
Mais dans un dessein ferme et formé sans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une estime de cour;
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi désormais vous êtes sans pitié,
Pour votre fille, au moins, montrez-vous moins sévère;
Prenez en sa faveur des entrailles de père;
Et puisqu'il faut, monsieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que sa tendresse est égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel...

M. DE FORLIS.

Quoi! ma fille vous aime?

LE BARON.

Oui, le marquis pourra vous l'attester lui-même;
Et pour vous en donner un garant plus certain,
Lisez, voici, monsieur, un billet de sa main:
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,
Vous feriez son malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu le billet, qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne suis point un aveugle dépit,
Je consens que ma fille elle-même prononce;
Je m'en rapporterai, monsieur, à sa réponse.
Je dois croire, et je suis, qui plus est, affermi
Que vous ne serez pas meilleur époux qu'ami;

Mais ce danger pour elle est encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, et de voir son sort joint
Au destin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainsi, ma fille m'est trop chère.
Ma bonté sait borner l'autorité de père;
Le ciel nous a donné des droits sur nos enfants,
Pour être leurs soutiens, et non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monsieur me rend l'espoir d'entrer dans sa famille.

SCÈNE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Lisette?

LISETTE.

Quoi, monsieur?

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, et qu'elle vienne ici.

(Lisette rentre.)

SCÈNE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Vous me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zèle;
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.

SCÈNE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Je viens vous détromper sur le gouvernement.
Vous l'obtenez, monsieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la chose décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promise et non pas accordée.
Mon oncle qui parloit pour votre concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, monsieur, à mon instance,
La vôtre qui se trouve être à sa bienséance,
Et d'une pension on y joint le bienfait.
De l'autre en même temps vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne saurois, monsieur, dans cette circonstance
Vous marquer trop ma joie et ma reconnoissance.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et monsieur du passé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au marquis tout seul je dois ce bien suprême.

LE BARON.

Mais il est mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zèle;
Le sien m'a prévenu, voilà votre modèle.

SCÈNE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'HYMEN est-il rompu, baron infortuné?

M. DE FORLIS.

Non; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné!
Je vois de mon côté passer le cher beau-père.

LE BARON.

Sa fille, qui paroît, me sera moins contraire.

SCÈNE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

MA fille, approche-toi, viens; c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique et le plus important.
J'apprends que le baron a su toucher ton âme;
Je ne puis te blâmer ni condamner ta flamme.
Par mon choix j'ai moi-même autorisé tes feux,
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais, c'est parler vraiment en père raisonnable.

LE BARON, *à Lucile.*

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, et je suis alarmé.

LE BARON.

Que vois-je ! Vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance ?
Eh quoi donc ! cet aveu doit-il tant vous coûter ?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.
Ah ! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit ?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.
(*Elle prend la lettre et la lit.*)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux :
L'homme à qui tu l'écris...

LE BARON, *à Lucile.*

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre père ?

LUCILE.

Oui, monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincère
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, monsieur.

LE BARON.

Eh quoi! n'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais, qu'il n'est pas pour vous; c'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame...

LA COMTESSE.

Mais, monsieur, écoutez un moment.
(*Elle lit haut.*)
« L'abattement où m'a plongée la crainte d'être oubliée
« de vous, a dû donner de moi cette idée. »
(*Au baron, en s'interrompant.*)
« Oubliée! » Est-ce vous, qui l'obsédez sans cesse?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, *lui présentant le billet.*

« J'ai donné lieu! » Tenez, répondez à ceci.
(*Elle lit.*)
« Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette
« dans un trouble qui sert à la confirmer. »
(*En s'interrompant.*)
Est-ce pour vous? « Depuis que je vous vois ici. »
Vous radotez, mon cher.

LE BARON.

Le marquis sait lui-même...

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc; il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le marquis sauroit-il ton secret?
Réponds-moi sans détour.

LUCILE

Oui, mon père, il le sait.

LA COMTESSE, *au marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à mademoiselle, et je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon:
La petite convient qu'il sait tout le mystère;
Il se trouble comme elle, et s'obstine à se taire.
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment! Ce n'est pas moi?

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre...:

LUCILE.

Etoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant!

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, *embrassant le baron.*

Vous n'êtes pas aimé, mon cœur est enchanté.

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix est louable, et digne de me plaire !
En faisant ton bonheur, il acquitte ton père.

(*Il montre le marquis.*)

La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main pouvois-je faire moins ?

LE BARON.

Ah ! marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,
Vous à qui j'ai marqué l'estime la plus forte ?

LE MARQUIS.

Vous avez, malgré moi, combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie, en ce moment, je ne tiens point en place !
Votre hymen est rompu ; quelle heureuse disgrâce !

M. DE FORLIS, *au marquis et à Lucile.*

Sortons de cet hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfants, je m'en vais vous unir.

(*Au baron.*)

Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre âme,
Et vous pouvez, monsieur, aller avec madame,
Entendre concertos, sonates, opéra,
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

(*Il sort avec le marquis et sa fille ; Lisette rentre en même temps.*)

SCÈNE XI.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Croyez-en ses conseils ; venez, suivez mes traces :
Fuyez votre maison, et reprenez vos grâces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.
Soyez l'homme du jour, et vous serez charmant.

FIN DES DEHORS TROMPEURS.

L'ÉPOUX

PAR SUPERCHERIE,

COMÉDIE,

PAR DE BOISSY,

Représentée, pour la première fois, le 9 mars 1744.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'ORVILLE, époux secret d'Émilie.

MILORD BELFORT, cru l'époux d'Émilie.

ÉMILIE.

CONSTANCE, cousine d'Émilie.

LAFLEUR, valet du marquis.

La scène est en Angleterre, à la campagne, chez milord Belfort.

L'EPOUX
PAR SUPERCHERIE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR.

J'AI tremblé pour vos jours; et mon âme est ravie
De vous voir réchappé de votre maladie.
Votre santé, monsieur, va reprendre son cours.

LE MARQUIS.

Je me porte assez bien, depuis sept ou huit jours,
A quelques vapeurs près, qui me livrent la guerre.

LAFLEUR.

C'est l'effet du brouillard qui règne en Angleterre.
J'en ai senti l'atteinte en arrivant ici:
Une de ces vapeurs, ce matin, m'a saisi.

LE MARQUIS.

Va, dans tous les climats on ressent leur puissance.
Les plus folles souvent font leur séjour en France,
Et les sages en sont attaqués les premiers....
Mais changeons de propos.

LAFLEUR.

Monsieur, très-volontiers.

LE MARQUIS.

Dis, quel sujet t'amène ?

LAFLEUR.

Un de grande importance,
Qui demande, monsieur, votre convalescence.
Votre père n'ayant que vous seul d'héritier,
Vous rappelle.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi ?

LA FLEUR.

C'est pour vous marier.

LE MARQUIS.

Ah ciel !

LAFLEUR.

Frémissez moins d'une telle nouvelle.
Celle qu'il vous destine est jeune, riche et belle.

LE MARQUIS.

L'ordre est-il si pressant ?

LAFLEUR.

Oui, vite, embarquons-nous.
Pour la cérémonie on n'attend plus que vous.

LE MARQUIS.

(*A part.*)

On m'attendra long-temps.... Quel contre-temps horrible !

LAFLEUR.

Cet hymen cependant....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Est l'hymen impossible.

LAFLEUR.

Impossible, monsieur ? Ce discours me surprend :
N'êtes-vous pas garçon ? libre, par conséquent ?

LE MARQUIS.

Non, je ne le suis plus, puisqu'il faut te le dire.
Mon embarras est tel qu'il ne peut se décrire.

LAFLEUR.

J'étois d'abord surpris; je deviens effrayé.
Vous êtes donc....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je suis secrètement lié.

LAFLEUR.

J'entends; monsieur a fait le choix d'une compagne,
Sans l'aveu de son père?

LE MARQUIS.

Oui, dans cette campagne,
Et, depuis quatre jours, j'ai contracté ces nœuds.

LAFLEUR.

Si je n'appréhendois d'être trop curieux,
Je vous demanderois son nom?

LE MARQUIS.

C'est Émilie.

LAFLEUR.

L'épouse du milord? C'est par plaisanterie?

LE MARQUIS.

Point. Je suis son mari, quoiqu'un autre ait ce nom.

LAFLEUR.

Est-ce une vapeur, là, qui vous offusque?

LE MARQUIS.

Non.
J'ai l'esprit sans nuage; et, pour preuve sincère,
Je vais te dévoiler le fond de ce mystère.
La cruelle langueur dont j'ai pensé mourir,
Qu'aucun art ne pouvoit connoître, ni guérir,

L'amour en étoit seul l'origine secrète ;
Et de lui dépendoit ma guérison parfaite.
Que dis-je ? Je la dois aux bontés de Belfort.
Je ne puis rappeler ce trait qu'avec transport !
S'il se dit mon ami, c'est bien à juste titre.
Apprends que de mes jours il étoit seul l'arbitre.
Ses soins, pour les sauver, ont tout sacrifié.
Si je respire encor, c'est grâce à l'amitié.

LAFLEUR.

Déja par ce début mon âme est attendrie.

LE MARQUIS.

Dans le temps que Belfort recherchoit Emilie,
Je la vis ; mais à peine un regard me frappa
Qu'elle embrasa mon cœur, et qu'il l'idolâtra.
Mon ardeur, en naissant, condamnée au silence,
S'accrut par la contrainte ; et cette violence
Me conduisit bientôt aux portes du trépas.
Mon ami désolé, me serrant dans ses bras,
Me conjure instamment de parler et de vivre ;
Me dit que si je meurs il est près de me suivre.
Ses yeux, plus éclairés que ceux du médecin,
Pénètrent que mon mal vient d'un feu clandestin,
Et sa vive amitié tourne si bien mon âme
Qu'il arrache l'aveu de ma secrète flamme.
« Vivez, s'écria-t-il, vivez, mon cher marquis ;
« Je vous cède l'objet dont vous êtes épris.
« L'amitié, sans effort, vous fait ce sacrifice.
« Émilie est aimable, et je lui rends justice ;
« Mais j'admire ses traits, sans en être touché. »
Du tombeau, par ces mots, je me vis arraché.

LAFLEUR.

Voilà ce qu'on appelle un ami véritable.

LE MARQUIS.

Un obstacle cruel, et presque insurmontable.
Arrête, cependant, son dessein généreux.
Prêts à l'exécuter, nous sentons tous les deux
Qu'aux mains d'un étranger la mère d'Émilie
Ne livrera jamais une fille chérie,
L'objet de tous ses soins, et son unique espoir;
Elle qui met sa joie au plaisir de la voir.
Que fait Belfort? Le jour que l'hymen se prépare,
Son esprit imagine un moyen fou, bizarre;
Mais le seul qui pouvoit causer ma guérison.
Il gagne le notaire, et sous mon propre nom
Fait dresser le contrat, et par ce stratagème,
Feignant d'être témoin, je signe pour moi-même.

LAFLEUR.

Voilà qui va fort bien. Le trait est sans égal;
Mais il n'a pas suffi pour guérir votre mal?
Le soir....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Tout succéda parfaitement. La suite....

LAFLEUR, *l'interrompant.*

Je crois la deviner; et je vous félicite.
Ah! le joli roman! Pour le rendre parfait,
N'est-il pas vrai? milord, en confident discret,
Se retire, sans bruit, trompant le domestique,
Après s'être saisi de la lumière unique
Qu'il avoit fait laisser dans son appartement.
Crac. vous prenez, monsieur, sa place doucement;
Et, sous le voile heureux de la nuit favorable,
Vous devenez l'époux de cette dame aimable?
Hein? n'est-ce pas ainsi que le tout s'arrangea?

LE MARQUIS.

Oui ; comme tu le dis la chose se passa.

LAFLEUR.

Mais avec de l'esprit on compose une histoire.

LE MARQUIS.

C'est une vérité.

LAFLEUR.

Que je ne saurois croire.

LE MARQUIS.

Faut-il te l'attester par le plus fort serment ?

LAFLEUR.

Madame est du secret, monsieur, apparemment ?

LE MARQUIS.

Ma femme n'en sait rien ; je n'ose l'en instruire.

LAFLEUR, *à part.*

Je pense, pour le coup, qu'il est dans le délire.

LE MARQUIS.

Que la foudre à tes yeux m'écrase, si je mens !

LAFLEUR, *à part.*

Oh ! voilà les vapeurs qui troublent son bon sens.
Par les discours qu'il tient, la chose est avérée,
Et je n'en doute plus, à sa vue égarée.

LE MARQUIS.

Tu vois qu'en ce pays tout m'oblige à rester ?

LAFLEUR.

Tout vous fait un devoir, monsieur, de le quitter.

LE MARQUIS.

Plutôt que j'abandonne une épouse que j'aime,
Il n'est point de parti, ni de moyen extrême
Que mon cœur ne soit près d'embrasser dans ce jour.
Tu dois dans ce dessein seconder mon amour.

LAFLEUR.

Sortons d'un lieu fatal, et courons en Provence,
Ou vers le Languedoc volons en diligence,
Pour chasser l'humeur noire où vos sens sont plongés.

LE MARQUIS.

Tais-toi ; tes seuls propos la font naître.

LAFLEUR.

Songez....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Songe, songe, toi-même, à respecter ma flamme.

LAFLEUR, *à part.*

Gardons de l'obstiner ! j'irriterois son âme,
Et ne ferois qu'aigrir son mal encor plus fort.

LE MARQUIS.

Il faut, sans perdre temps, que je parle à Belfort,
(Voyant paroître milord Belfort.)
Que je règle avec lui.... Je le vois qui s'avance.
Laisse-nous, et surtout garde bien le silence.

LAFLEUR, *à part, en s'en allant.*

C'est de sa maladie un effet trop certain....
Quel assaut pour son père ! Il mourra de chagrin.

SCÈNE II.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

Eh bien ! quelle nouvelle as-tu reçu de France ?
Ton père....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

M'assassine : il veut qu'en diligence
Je parte pour aller épouser un parti,
Que, sans me consulter, sa rigueur m'a choisi.

Juge de l'embarras où cet ordre me livre.
Comment parer ce coup? Quel chemin dois-je suivre?

BELFORT.

Mais prends, si tu m'en crois, dans cette extrémité,
Celui qui t'est prescrit par la nécessité.
Retourne en ton pays, et laisse-moi ta femme.
Son état ne doit pas inquiéter ton âme,
Compte que j'en aurai le même soin que toi.
J'ai le titre d'époux; j'en remplirai l'emploi.

LE MARQUIS.

Epargne ton ami, laisse le badinage.

BELFORT.

Mais fais donc éclater ton secret mariage.

LE MARQUIS.

Ah! voilà le parti que choisiroit mon cœur;
Mais il craint, en parlant, d'exposer son bonheur.
Je vois, de tous côtés, une affreuse tempête.
De ma femme d'abord la famille m'arrête.
Ce nœud va lui paroître un outrage mortel.
Elle me poursuivra peut-être en criminel.

BELFORT.

Je suis le plus coupable; et sur moi tout l'orage....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Cette crainte pour toi me retient davantage.
Émilie elle-même intimide mes sens.
Je la redoute, ami, plus que tous ses parents.
Si je fais cet aveu, je crains, avec justice,
Je crains qu'il ne l'offense, et qu'elle ne rougisse
De me voir possesseur d'un bien que j'ai surpris.
Son indignation en deviendra le prix.
Elle va me haïr.

BELFORT.

On excuse une audace
Que l'amour a causée, et que l'hymen efface.
D'Orville, à cet égard dissipe ton effroi.
Si son cœur doit haïr quelqu'un, ce sera moi.
Choisi pour son époux, j'ai cédé sa personne.
Voilà ce que jamais le sexe ne pardonne.
Il vaut mieux près de lui manquer de probité,
Outrager sa vertu, qu'offenser sa fierté.

LE MARQUIS.

Il faut donc me résoudre à rompre le silence.
Mais, par délicatesse, encore je balance;
Et je voudrois, avant de la tirer d'erreur,
Je voudrois, par degrés, m'assurer de son cœur.
Je crains qu'elle ne t'aime.

BELFORT, *en plaisantant.*

On est assez aimable
Pour lui plaire, en effet.

LE MARQUIS.

Ma crainte est raisonnable.

BELFORT.

Ah! d'un plus juste soin tu te dois occuper,
Et ton premier devoir est de la détromper.
Plus tu laisses ta femme en cette erreur blâmable,
Et plus à son égard ton cœur se rend coupable.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Faisons-lui cet aveu, de moitié.
L'amour sera plus fort, aidé de l'amitié;
Car je n'aurai jamais, moi seul, cette assurance.

BELFORT.

Va, tu me fais pitié.

LE MARQUIS.

Je tremble, plus j'y pense.

BELFORT.

Quel cœur pusillanime, et quel mari poltron!

LE MARQUIS.

Il n'en fut jamais un dans ma position.
Tu dois, toi qui le sais, excuser mes alarmes.
D'Émilie, il est vrai, je possède les charmes :
Je jouis comme époux du plus heureux succès;
Mais, milord, comme amant je n'ai fait nul progrès,
Et j'ignore comment on prendra mon hommage.
J'en suis, pour ainsi dire, à mon apprentissage.
Tes raisons cependant l'emportent sur ma peur,
Et je vais de ce pas lui découvrir mon cœur...

(Croyant entendre venir quelqu'un.)

J'entends du bruit... C'est elle... Ah! ma frayeur redouble.
Ne m'abandonne pas; soutiens-moi dans mon trouble.

BELFORT.

Bon! personne ne vient; tu te moques de moi.
Je suis embarrassé, dans le fond, plus que toi.
J'aime en secret aussi.

LE MARQUIS.

Comment! ton cœur soupire?

BELFORT.

Non; il brûle gaîment, quoiqu'il n'ose le dire.

LE MARQUIS.

Quel est l'objet caché?

BELFORT, *hésitant.*

La parente...

LE MARQUIS.

De qui?

BELFORT.

Ne devines-tu pas ?

LE MARQUIS.

Est-ce d'Émilie ?

BELFORT.

Oui.

Tu me protégeras, puisqu'elle est ta cousine.
Constance est enjouée, et j'ai l'humeur badine.
Nos deux cœurs sont unis déja par la gaîté.
Mais parle, si tu veux que je sois écouté.
Découvrir ton état, c'est me servir moi-même.
J'attends qu'il soit connu pour avouer que j'aime.

LE MARQUIS.

Cette raison suffit pour m'enhardir. Va-t'en...
(Voyant paroître Emilie.)
Ma femme, pour le coup, paroît... Demeure... Atten...
Je tremble à son aspect.

BELFORT.

Adieu, je me retire.

(A part.)
Sa situation est neuve, et me fait rire.

SCÈNE III.

ÉMILIE, BELFORT, LE MARQUIS.

ÉMILIE, *à Belfort, qui avoit déja fait quelques pas pour sortir.*

QUAND j'entre, vous sortez ?

BELFORT.

Je m'en vais revenir.
D'Orville, en attendant, veut vous entretenir.
(Il sort en riant.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, ÉMILIE.

ÉMILIE.

A lui plaire j'ai beau mettre mon soin suprême,
Il m'évite toujours, et ricane de même.
Je suis apparemment ridicule à ses yeux?
De quatre jours d'hymen c'est l'effet merveilleux!

LE MARQUIS.

Madame, pouvez-vous concevoir cette idée?
Je dois, pour mon ami...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Monsieur, elle est fondée.
Vos yeux sont les témoins de son mépris pour moi.

LE MARQUIS.

Son estime pour vous est parfaite, et je doi...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

S'il étoit vrai, monsieur, auroit-il ces manières?

LE MARQUIS.

Je conviens avec vous qu'elles sont singulières.
Mais ce tort apparent est pardonnable, au fonds;
Il est même appuyé sur de fortes raisons.

ÉMILIE.

Des raisons? Faites-moi l'honneur de m'en instruire.

LE MARQUIS.

Vous l'ordonnez? Je vais... Je crains de vous les dire.

ÉMILIE.

Vous craignez?

LE MARQUIS.

Ah! bien loin que vous m'intimidiez,
Madame, j'ai besoin que vous m'encouragiez.

De grâce! accordez-moi toute votre indulgence,
Ou je serai forcé de garder le silence.

ÉMILIE.

Mon époux, à ce compte, est donc bien criminel?

LE MARQUIS.

Pardonnez à l'amour, qui seul l'a rendu tel.

ÉMILIE.

Quoi! Belfort aime ailleurs?

LE MARQUIS.

Belfort le peut sans crime.

ÉMILIE.

Du grand monde voilà l'ordinaire maxime.
A vous en croire aussi, je devrois l'imiter?

LE MARQUIS.

Sans doute.

ÉMILIE.

Vous riez?

LE MARQUIS.

Non. Daignez m'écouter.

ÉMILIE.

L'ami de mon époux, lui-même, me conseille...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Souffrez...

ÉMILIE, *l'interrompant à son tour.*

A vos discours je ferme mon oreille.
Je ne m'étonne plus s'il fuit partout mes yeux...
Mais je dois étouffer un soupçon odieux.
Si Belfort m'a trompée, insultée ou trahie,
J'aime mieux l'ignorer que d'en être éclaircie.
Je le haïrois trop; et je dois, par honneur,
Ecarter ce qui peut le noircir dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Craindre de le haïr !... Ah ! c'est l'aimer, madame.

ÉMILIE.

Je l'aime aussi.

LE MARQUIS.

Tant pis.

ÉMILIE.

Comment ! monsieur me blâme

D'aimer mon mari ?

LE MARQUIS.

Non, je le désire fort.

ÉMILIE.

Tout coupable qu'il est, je dois chérir Belfort.

LE MARQUIS.

Vous ne le devez pas.

ÉMILIE.

Vous changez de langage ?

LE MARQUIS.

Je voudrois et ne puis en dire davantage.

ÉMILIE.

Vous pâlissez, marquis ! vous trouveriez-vous mal ?

LE MARQUIS.

(A part.)

Mais je ne suis pas bien... Voilà le trait fatal

Que j'ai craint !

ÉMILIE.

C'est encore un reste de foiblesse.

LE MARQUIS, *voyant entrer Constance.*

Votre cousine vient, madame, et je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE V.

CONSTANCE, ÉMILIE.

NSTANCE, *qui a vu l'embarras où étoit d'Orville en sortant.*

Que vois-je? le marquis sort pâle et tout tremblant?
Vous-même, vous avez l'air triste et mécontent?

ÉMILIE.

La santé du marquis n'est pas bien rétablie :
Sa raison s'en ressent; je la crois affoiblie.

CONSTANCE.

Vous n'aidez pas, je crois, à la fortifier.

ÉMILIE.

Sa conversation est d'un tour singulier.

CONSTANCE.

Les façons de milord le sont bien davantage :
Quoiqu'en santé parfaite, il n'en est pas plus sage.
Je crois, si je voulois, qu'il me feroit la cour :
Il me suit à toute heure.

ÉMILIE.

Et me fuit tout le jour.

CONSTANCE.

A ce qu'il me paroît, il ne se contraint guère,
Sa conduite avec vous est surtout cavalière :
Trois jours après la noce, il vous néglige ainsi?
C'est prendre un peu trop tôt les airs d'un vrai mari,
Et vous avez sujet de paroître rêveuse.

ÉMILIE.

Je crains, à dire vrai, de n'être pas heureuse.

CONSTANCE.

Le marquis, à coup sûr, s'il étoit votre époux,
Seroit plus empressé, plus attentif pour vous.

Il vous tient, milédi, fidèle compagnie :
Loin d'en être jaloux, votre mari l'en prie.

ÉMILIE.

Il est vrai qu'on diroit, à les voir tous les deux,
Qu'ils sont, pour m'offenser, d'intelligence entr'eux :
Belfort est infidèle, et je viens de l'apprendre.

CONSTANCE.

De qui donc ?

ÉMILIE.

Du marquis, qui me l'a fait entendre,
Mais d'un ton de complice et d'un air interdit,
Comme un homme égaré, qui ne sait ce qu'il dit,
Accablé sous le poids du crime qu'il confesse,
Au point qu'il étoit prêt à tomber en foiblesse,
Et qu'il m'a fait pitié, tant il étoit défait !

CONSTANCE.

Il avoit à vous dire, au fond, plus d'un secret :
Mais Belfort, qui vous trompe, est plus digne de blâme :
L'autre aspire, du moins, à consoler votre âme.
Mon sexe à de tels soins est toujours obligé ;
Il est doux d'être plaint quand on est négligé.
Pour démêler chez vous un point que j'appréhende,
Puis-je dans ce moment vous faire une demande ?
Belfort est fait pour plaire et pour surprendre un cœur.
Parlez ; l'aimeriez-vous d'une sincère ardeur ?

ÉMILIE.

Puisqu'il faut vous ouvrir mon âme avec franchise,
Je chéris mon époux, sans que j'en sois éprise.
Mon orgueil est sensible à ses mépris choquants :
Mais mon cœur est tranquille, aussi bien que mes sens.

CONSTANCE.

Bon ! j'entends ; vous l'aimez par simple bienséance,

Et comme à la rigueur? Dans cette circonstance,
Voilà ce qui pouvoit vous arriver de mieux.
Votre sort, en ce cas, est moins disgracieux.
Le grand point dans la vie, autant qu'on en est maître,
Est d'embellir l'état où le ciel nous fait naître.
Le tout, pour vivre heureux, dépend de s'arranger.
Il n'en est point, par-là, qu'on ne puisse changer.
Vous pouvez, après tout, rendre le vôtre aimable;
Vous n'avez qu'à saisir le côté favorable.
Milédi, pour trancher les discours superflus,
Regardez votre époux comme s'il n'étoit plus,
Et vivez sur le pied d'une veuve à la mode,
Qu'aucun soin ne retient, qu'aucun frein n'incommode
Qui toujours du plaisir suit les impressions,
Mais qui défend son cœur des grandes passions,
Et court, d'un pied léger, après les ris, sans cesse,
Sans s'écarter jamais des lois de la sagesse.

ÉMILIE.

Je goûte ce conseil; je peux suivre ce plan,
D'autant mieux que Belfort n'est jaloux, ni tyran.
Je paîrai son mépris et son peu de tendresse
D'un dédain décoré de froide politesse,
Telle que je l'aurois pour un homme inconnu.

CONSTANCE.

L'indifférence alors devient une vertu.

ÉMILIE, *entendant venir milord Belfort.*

Oui, je sens tout le prix d'une leçon si sage.
Pour commencer d'abord à la mettre en usage,
Le voilà qui revient, et je l'entends monter;
Je veux le prévenir et sors pour l'éviter.
De me fuir le premier il n'aura pas la gloire.
La retraite pour moi devient une victoire.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

BELFORT, CONSTANCE.

BELFORT, *à part.*

La voilà, par bonheur, seule présentement.

(A Constance.)

Parlons lui.... Ma cousine, arrêtez un moment.

(Tirant de sa poche une lettre qu'il lui présente.

J'ai pour vous une lettre.

CONSTANCE.

Hé! de qui, je vous prie!

BELFORT.

Ne vous alarmez pas. La mère d'Émilie
Vous l'écrit.

CONSTANCE, *prenant la lettre.*

C'est ma tante? Ah! donnez ce billet....

(Ouvrant la lettre.)

Milord me permet-il?

BELFORT.

Oui, milord vous permet.

(Constance lit bas.)

Comment donc? en lisant la lettre d'une tante,
Vous riez, rougissez? La chose est donc plaisante?

CONSTANCE.

Vous allez en juger. On vient de me marquer
Que je dois sur-le-champ vous la communiquer.

(Elle donne la lettre à Belfort.)

BELFORT *lit haut.*

« Il s'offre pour vous, ma nièce, un parti que je crois
« très convenable. Milord Fauster, qui vous a vue chez
« moi, a pris pour vous une belle passion, et vous de-

« mande en mariage. Il est riche ; il vous aime. Voilà
« deux grandes qualités pour vous rendre heureuse, vous
« qui n'avez que la beauté pour dot et la jeunesse pour
« héritage. Milord mon gendre connoît particulièrement
« ce vieux seigneur. Montrez-lui ma lettre et consultez-le
« là-dessus. Je sais qu'il s'intéresse à vous, et je crois
« qu'il sera de mon avis. »

(A part, après avoir lu.)

Je n'en suis point du tout.

CONSTANCE.

Eh bien ! sur cette affaire,
Que me conseillez-vous ? Parlez.

BELFORT.

De n'en rien faire.

CONSTANCE.

Mais ce parti pour moi paroît avantageux ?

BELFORT.

Fauster a soixante ans, de plus il est goutteux.
Et ce seroit un meurtre, ô ma belle cousine !

CONSTANCE.

Songez, mon cher parent, que je suis orpheline,
Et sans bien.

BELFORT.

Vos yeux seuls valent des millions.

CONSTANCE.

Ce n'est qu'un doux propos, et des réflexions
Plus sages....

BELFORT, *l'interrompant.*

Sentez mieux tout le prix d'être aimable.
J'ai pour vous, moi qui parle, un parti plus sortable,
Et préférable, en tout, à votre vieux Fauster.
Celui dont il s'agit a beaucoup de mon air :

Il est de mon humeur, au printemps de son âge;
Il doit sur son rival avoir tout l'avantage.
Il est plus généreux et non moins opulent,
D'aussi bonne maison et beaucoup plus galant.

CONSTANCE.

Mais, milord, Fauster m'aime.

BELFORT.

Et l'autre vous adore.
Je vous apprends, pour lui, ce secret qu'on ignore.
Attendant que pour tel il s'ose présenter,
Cousine, il m'a chargé de le représenter.
De cet emploi charmant je m'acquitte avec joie.
Souffrez qu'à vos regards mon transport se déploie,
Et persuadez-vous, dans cet heureux moment,
Que je suis en effet moi-même votre amant.
En cette qualité j'ose, belle Constance,
Vous déclarer un feu si plein de violence
Que les flots d'un torrent sont moins impétueux,
Et ma rapide ardeur....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Passe vite comme eux?

BELFORT.

Non. Votre nom, Constance, en fait le caractère;
Elle sera durable, autant qu'elle est sincère;
Et mon cœur....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Votre cœur prend le ton langoureux?

BELFORT.

Non; de son naturel mon amour est joyeux.
Des soupirs, des langueurs vous êtes ennemie,
Et je le suis aussi. Tout amant triste ennuie,

C'est un tort qui jamais ne peut être excusé.
L'amour est un enfant qui veut être amusé.
Quand il joue et qu'il rit, il est charmant, aimable;
Mais vient-il à pleurer, il est insupportable.
Tenons-le, vous et moi, toujours en belle humeur:

(Voyant rire Constance.)

Il s'en portera mieux.... Bon! ce souris flatteur
Me dit que mon esprit persuade le vôtre,
Et que, pensant de même, ils sont faits l'un pour l'autre.
Jusqu'au jour de l'hymen inventons mille jeux,
Dansons, rions, chantons, à l'unisson, tous deux.
Par des transports de joie exprimons nos tendresses;
Faisons-nous joliment cent douces politesses.

(Il lui baise la main.)

CONSTANCE.

Doucement, mon cousin; vous êtes trop poli.

BELFORT.

C'est l'amant transporté qui vous témoigne ici....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Le cousin et l'amant prennent trop de licence,
Et c'est à ce dernier que j'impose silence.

BELFORT.

Songez que cet amant doit être votre époux.

CONSTANCE.

Ce n'est là qu'un prétexte.

BELFORT.

Ah! désabusez-vous.
A cet époux enfin donnerez-vous la pomme?
Répondez.

CONSTANCE.

Non, milord.

BELFORT.

Pourquoi?

CONSTANCE.

C'est un jeune homme.

BELFORT.

Mais, par cet avantage, il vous conviendra mieux.

CONSTANCE.

Par prudence, mon cœur préfère le plus vieux.
Mon sort sera plus doux.

BELFORT.

De l'humeur dont vous êtes,
Pouvez-vous bien, ô ciel! penser comme vous faites?

CONSTANCE.

Oui; l'enjouement chez moi n'exclut pas le bon sens.
Les exemples me font craindre les jeunes gens.
Chez les femmes d'autrui ces messieurs sont aimables;
Mais près des leurs, milord, ils sont insupportables,
Méprisants, sans égards, infidèles, cruels!

BELFORT.

Il en est quelques-uns, mais tous ne sont pas tels.
Mon ami....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

M'est suspect.

BELFORT.

Songez qu'il me ressemble.

CONSTANCE.

C'est par cette raison qu'à l'accepter je tremble.

BELFORT.

La crainte est obligeante et l'aveu des plus doux.

CONSTANCE.

Mais vous méritez bien qu'on parle ainsi de vous,

Et l'air dont vous vivez ici près d'Émilie,
Depuis le peu de temps qu'un même sort vous lie,
Me fait, avec raison, craindre un malheur pareil.
Si vous étiez plus sage et suiviez mon conseil,
Vous négligeriez moins une épouse si belle.

BELFORT.

C'est pour ne pas user l'amour que j'ai pour elle.
Je l'évite le jour, comme il faut tout prévoir,
Exprès pour la trouver plus aimable le soir.

CONSTANCE.

Un oubli si blâmable, un tort de cette espèce
Est fort mal excusé par une gentillesse.

BELFORT.

Mais si la vérité justifioit mes torts,
L'amant en question vous plairoit-il alors?

CONSTANCE.

Vous supposez toujours des choses incroyables.
L'amour peut bien souvent se repaître de fables;
Mais l'hymen est un dieu plein de solidité:
Il établit ses droits sur la réalité.
Milord Fauster est vieux, mais du moins il existe;
Et je vais à ma tante....

BELFORT, *l'interrompant.*

Arrêtez-vous. J'insiste.
L'époux pour qui je parle est réel, de tout point;
Il est des plus vivants, ou je ne le suis point.

CONSTANCE.

S'il étoit vrai, monsieur, on le verroit paroître.

BELFORT.

Puisque vous exigez qu'il se fasse connoître.
Il va, sans plus tarder, se montrer à vos yeux.
Vous le voyez.

CONSTANCE.

Où donc?

BELFORT.

Devant vous, en ces lieux.

CONSTANCE.

Je n'y vois que vous seul.

BELFORT.

Et c'est aussi moi-même.

CONSTANCE.

Vous?

BELFORT.

Oui, c'est moi qui suis mon ami, qui vous aime.

CONSTANCE, *ironiquement.*

Ah! vous me convenez, monsieur, parfaitement.
Un homme marié, qui l'est nouvellement!

BELFORT.

Vous vous l'imaginez, ainsi que tout le monde.
Voilà le préjugé, voilà comme on se fonde,
Comme on croit, de léger, sur la trompeuse foi
D'une vaine apparence!

CONSTANCE.

Il est vrai, je le croi,
Sur la foi simplement d'un contrat qui vous lie,
Dont je suis le témoin. C'est une minutie.

BELFORT.

Et si je vous prouvois, moi, que je suis garçon?

CONSTANCE.

Je n'ai plus rien à dire, et le trait est fort bon!

BELFORT.

L'aveu que je vous fais est des plus véritables.
Que je sois le dernier de tous les misérables,
Si je suis marié, dans le fond!

CONSTANCE.

Vains propos!

BELFORT.

Pour vous désabuser, apprenez, en deux mots....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Je ne veux rien apprendre; et rougissez dans l'âme.

BELFORT.

Sachez....

CONSTANCE, *l'interrompant.*

Allez, monsieur, allez voir votre femme;
Vous jeter à ses pieds, lui demander pardon,
Et, pour elle écoutant l'estime et la raison,
Tirez-la du chagrin dont elle est dévorée;
Car vous le causez seul : j'en suis bien assurée.
Ce reproche vous doit percer d'un vif remord.
Un écart de l'esprit peut s'excuser, milord;
Mais les fautes du cœur jamais ne se pardonnent,
Et, plus que vos discours, vos procédés m'étonnent.
Ce n'est qu'avec douleur que j'en suis le témoin,
Et vous fuir désormais sera mon premier soin.

BELFORT.

Vous êtes dans l'erreur....

(*Constance sort, sans vouloir l'écouter davantage.*

SCÈNE VII.

BELFORT, *seul.*

Mais elle a pris la fuite....
N'importe, de mes feux elle est toujours instruite,
J'ai franchi le plus fort de la difficulté,
Et ma raison vaincra son incrédulité.

SCÈNE VIII.

LAFLEUR, BELFORT.

LAFLEUR.

Ah ! monsieur....

BELFORT, *l'interrompant.*

Qu'as-tu donc ?

LAFLEUR.

La douleur la plus grande!

Mon maître.... Hélas !

BELFORT.

Eh bien ! achève.

LAFLEUR.

J'appréhende

Qu'il n'ait perdu, monsieur, l'esprit entièrement.
J'ai beau faire, le mal empire à tout moment.

BELFORT.

Dis, quel mal ?

LAFLEUR.

Ses vapeurs, qui toujours le tourmentent;
Et, depuis qu'il a vu madame, elles augmentent.
Il est dans un état qui fait compassion.

BELFORT, *à part.*

Elle aura mal reçu sa déclaration.

LAFLEUR.

Il se lève, il s'assied, il se calme, il s'agite,
Il se plaint, il se tait, il prie, il jure ensuite,
Se promène à grands pas, il devient furieux,
Et puis on voit des pleurs qui coulent de ses yeux.
J'ai voulu doucement lui parler de son père ;
Il m'a, par un soufflet, supplié de me taire.
J'ai cru devoir me rendre à cette instance-là.

BELFORT.

Ses vapeurs ne sont rien, si ce n'est que cela.

LAFLEUR.

Oh ! ma joue a trouvé cette épreuve trop forte.
Comme il voit, cependant, que je gagne la porte,
Très sagement, de peur d'être encore battu,
D'une voix égarée, il me crie : « Où vas-tu ?
« J'ai besoin de toi... Non... sors... Un moment, demeure.
« Va dire, de ma part, à milord, tout à l'heure,
« Qu'il faut que je lui parle indispensablement,
« Et qu'il monte, au plus vite, à mon appartement. »

BELFORT, *faisant quelques pas pour sortir.*

J'y cours.

LAFLEUR, *le retenant.*

Auparavant, permettez que mon zèle
Vous prévienne, monsieur, sur sa vapeur nouvelle.
Il tient, depuis tantôt, sur madame et sur vous,
Des discours si nouveaux, fait des contes si fous,
Que je n'ose les dire, et qu'ils vont vous surprendre.

BELFORT.

Quels que soient ces discours, tu peux me les apprendre.

LAFLEUR.

Il dit, monsieur, il dit qu'il est, secrètement,
L'époux de votre femme.

BELFORT.

Il le dit?

LAFLEUR.

Oui, vraiment.

BELFORT, *éclatant de rire.*

Ah ! rien n'est si plaisant qu'une pareille idée.

LAFLEUR.

Il soutient qu'à ses feux vos bontés l'ont cédée.

BELFORT, *riant toujours.*

Ah ! comme de son bien il peut en disposer.
J'aurois tort là-dessus de lui rien refuser.

LAFLEUR.

Vous riez de son mal, quand vous devez le plaindre ?

BELFORT.

Va, ce mal, dans le fond, n'est pas beaucoup à craindre.

LAFLEUR.

Il fait, à chaque instant, de violents progrès,
Et j'appréhende tout de son dernier accès.
Sachez qu'il est jaloux, mais jaloux à la rage !

BELFORT.

De qui ?

LAFLEUR.

De vous.

BELFORT.

D'Orville, à ce coup, n'est pas sage.

LAFLEUR.

Votre épouse vous aime, il le trouve mauvais.
Vous l'obligeriez fort de ne la voir jamais.

BELFORT, *riant.*

La chose est trop bouffonne, et permets-moi d'en rire.

LAFLEUR.

Mais vous riez toujours, quoi qu'on puisse vous dire.

BELFORT.

Le moyen que je tienne à ce dernier trait-ci?

LAFLEUR.

Je pense que monsieur a des vapeurs aussi ?...
Pardon, si ma franchise....

BELFORT, *l'interrompant.*

Oh ! loin que tu m'offenses,

Tout ce que tu me dis, et tout ce que tu penses,
Me divertit si fort, que j'éclate en vrai fou.

LAFLEUR.

Ne vous contraignez pas; riez, tout votre soûl.
Vos vapeurs sont, du moins, joyeuses, agréables,
Et telles qu'on les voit dans nos François aimables:
Leur caractère plaît par un je ne sais quoi....
Ah! leur force me gagne et s'empare de moi.
A présent, comme à vous, l'aventure me semble
Très comique, en effet, et rions-en ensemble.

(Il rit avec Belfort.)

BELFORT.

Viens, montons chez ton maître; et, quand il l'apprendra,
Lui-même, j'en suis sûr, comme nous, en rira.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉMILIE, *seule.*

De mon doute, à la fin, je suis trop éclaircie.
Du marquis languissant la longue maladie,
D'un violent amour étoit l'effet secret;
Et de ce feu fatal c'est moi qui suis l'objet.
Voilà ce que j'ai craint, et ce qui me déchire....
Lafleur vient d'engager Marthon à me le dire,
Pour presser le départ de son maître attendu.
Ma raison en frémit, mon cœur en est ému.
Je ne puis surmonter ni démêler mon trouble.
On vient.... C'est le marquis.... Son aspect le redouble.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, ÉMILIE.

LE MARQUIS.

Madame, je ne puis me taire plus long-temps.
Je dois vous révéler des secrets importans.
J'ose, pour mon bonheur, pour votre propre gloire,
Vous prier de vouloir m'écouter et me croire.

ÉMILIE.

Moi, pour votre avantage et pour votre repos,
Je dois trancher d'abord d'inutiles propos,
Et vous presser, monsieur, de retourner en France.
Je sais qu'on vous attend; partez en diligence.

LE MARQUIS.

Ce discours me surprend. Qui peut vous avoir dit?...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Un valet très zélé.

LE MARQUIS, *à part.*

Je demeure interdit...

Le maraud!

ÉMILIE.

Vous devez croire un avis sincère,
Et suivre sans délai les volontés d'un père.

LE MARQUIS.

Un devoir plus sacré me défend de partir.

ÉMILIE.

Vous ne pouvez rester sans lui désobéir.

LE MARQUIS.

L'estime et la raison, l'honneur et la droiture,
Tout m'en fait une loi dans cette conjoncture.

ÉMILIE.

Eh! qu'allez-vous, marquis, vous mettre dans l'esprit?
Revenez à vous-même, et songez qu'il s'agit
D'un hymen, d'une épouse aimable, jeune et belle,
Qui vous doit...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je le sais, madame, et c'est pour elle,
Pour elle uniquement que je dois tout quitter.

ÉMILIE.

Eh! partez donc, monsieur.

LE MARQUIS.

Je dois plutôt rester,
Pour ne pas m'éloigner d'une épouse si chère.

ÉMILIE.

Mais, vous n'y songez pas; votre raison s'altère.

LE MARQUIS.

Vous-même, en ce moment, vous êtes dans l'erreur;
Et pour la dissiper...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Vous m'affligez, monsieur;
Votre état...

LE MARQUIS, *l'interrompant à son tour.*

Justement, est un point qu'on ignore.
C'est trop vous le cacher : apprenez que j'adore...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Je vois que votre esprit s'égare tout-à-fait.

LE MARQUIS.

Non... Daignez jusqu'au bout entendre mon secret.

ÉMILIE.

A mes sages conseils cédez plutôt, vous-même.
Vous devez...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Je ne puis, madame... Je vous aime.

ÉMILIE.

Monsieur!

LE MARQUIS.

D'un front si fier cessez de vous armer.
Sachez, en même temps, que je dois vous aimer :
C'est un devoir chez moi, dont rien ne me dispense.

ÉMILIE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Ah! c'est pousser, monsieur, trop loin l'extravagance;
Et je sors.

LE MARQUIS, *la retenant.*

Arrêtez.

ÉMILIE.

J'en ai trop écouté.

LE MARQUIS.

Vous me désespérez par cette cruauté.
De grâce! accordez-moi le temps de vous instruire.
Il faut que je vous parle, enfin, ou que j'expire.

ÉMILIE.

Mais comprenez-vous bien ce que vous demandez?

LE MARQUIS.

Oui, madame; je meurs, si vous ne m'entendez...
Vous m'avez vu mourant... vous en étiez la cause;
Et pour peu qu'à mes vœux votre âme encor s'oppose,
Dans mon premier état je m'en vais retomber.
Tous mes sens affoiblis sont prêts à succomber.

ÉMILIE, *à part.*

(Au marquis.)

Il m'alarme... Ah! marquis, calmez la violence...

LE MARQUIS, *l'interrompant, en voulant se jeter à ses genoux.*

Ma vie ici dépend de votre complaisance.
Souffrez qu'à vos genoux...

ÉMILIE, *l'arrêtant.*

Asseyez-vous plutôt;
Vous en avez besoin. Vous êtes...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Non; il faut...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Vous n'êtes pas, marquis, en état de m'apprendre...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Pardonnez-moi... Sur vous j'ai le droit le plus tendre.
Sachez qu'un nœud secret, que j'avoue en tremblant...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Il faut que malgré moi je vous laisse un instant.

LE MARQUIS.

Pour ne pas m'écouter, ah ! c'est une défaite,
Et vous voulez ma mort.

ÉMILIE.

Non, marquis ; je souhaite
Que vous viviez.

LE MARQUIS.

Madame, ayez donc...

ÉMILIE, *l'interrompant, toute troublée.*

On verra...
Quand vous serez plus calme, on vous écoutera...
Votre trouble est trop grand, et le mien est extrême...
(À part, en s'en allant.)
Adieu... Je ne sais plus ce que je dis, moi-même.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

J'ÉTOUFFE, je me meurs, je suis au désespoir,
Et mon état présent ne peut se concevoir.
J'ai frémi de parler, j'expire de me taire.
Cet aveu si terrible, et que je n'ai pu faire,
Est un poids accablant qui fait gémir mon cœur...
Mais un juste courroux se mêle à ma douleur.
C'est Lafleur, aujourd'hui, ce brouillon, cet infâme,
Qui des ordres d'un père a seul instruit ma femme...
Il me tarde déja qu'il ne s'offre à mes yeux.
Rien ne peut le soustraire au transport furieux
(Voyant arriver Lafleur.)
Dont je suis justement... Mais je le vois paroître.

SCÈNE IV.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *mettant l'épée à la main et saisissant Lafleur au collet.*

Te voilà donc, maraud? Je te tiens, double traître!
Ne crois pas m'échapper.

LAFLEUR, *se jetant à genoux.*

D'où vient donc ce courroux?..
Ah! monsieur, arrêtez... J'embrasse vos genoux.
Que vous ai-je donc fait?

LE MARQUIS.

J'admire la demande.
Ce que tu m'as fait?

LAFLEUR.

Oui.

LE MARQUIS.

Ton impudence est grande,
Et je vais...

SCÈNE V.

BELFORT, LE MARQUIS, LAFLEUR.

LAFLEUR, *à Belfort.*

Ah! je touche à mes derniers instants.
Monsieur, vite au secours; ne perdez pas de temps.
Mon maître, pour le coup, est dans la frénésie.
Arrêtez sa fureur, ou c'est fait de ma vie.

BELFORT, *au marquis, en lui retenant le bras.*

Quel est donc ton dessein? Qui cause ces transports?

LE MARQUIS.

Un trop juste sujet... Laisse au travers du corps,
Laisse que je lui passe à l'instant mon épée.

LAFLEUR, *à Belfort.*

Dans le noir vertigo dont sa tête est frappée,
Il est homme à le faire, et sans ménager rien.

LE MARQUIS, *à Belfort.*

N'arrête plus mon bras.

LAFLEUR, *à Belfort.*

Monsieur, tenez-le bien.

BELFORT, *au marquis.*

Dis-moi donc le sujet du courroux qui t'anime?

LE MARQUIS.

Après l'avoir puni, je t'apprendrai son crime.

LAFLEUR.

Ah! c'est contre les lois.

BELFORT, *au marquis.*

Il a raison, marquis.
Informe-nous, du moins, de ce qu'il a commis.

LE MARQUIS.

Par ses soins généreux ma femme vient d'apprendre
Qu'on veut me marier; et, sans vouloir entendre
Ce malheureux secret qui nous pèse à tous deux,
Elle m'ordonne, ami, d'abandonner ces lieux.

LAFLEUR.

Quand de l'hymen secret vous m'apprîtes l'histoire
Monsieur, en conscience, eh! pouvois-je la croire?
J'ai pensé franchement (pardonnez mon erreur)
Qu'elle étoit le produit d'une sombre vapeur
Qui troubloit votre esprit.

LE MARQUIS, *le menaçant.*

C'est un nouvel outrage....

Ah! je vais te prouver, maraud, que je suis sage.

BELFORT, *le retenant.*

(A Lafleur.)

C'est le prouver fort mal.... Sauve-toi.

LAFLEUR, *s'enfuyant.*

J'obéis.

SCÈNE VI.

BELFORT, LE MARQUIS.

BELFORT.

Ne t'en prends qu'à toi seul si ta femme, marquis,
Ne t'a point écouté.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai porté l'audace
Jusqu'à lui déclarer ma passion en face;
Mais elle m'a, Belfort, interrompu toujours.
Je te dirai bien plus. Elle a sur mes discours,
Elle a cru que j'avois la raison altérée;
Et, plaignant mon malheur, elle s'est retirée.

BELFORT.

Elle te croit donc fou? Je t'en fais compliment.

LE MARQUIS.

Je ne badine pas : elle le croit, vraiment;
Et je le deviendrai, pour peu qu'elle persiste.

BELFORT.

Console-toi, mon cher, du malheur qui t'attriste.
Constance, à qui je viens, pour hâter mon bonheur,
D'éclaircir mon destin, me fait le même honneur,
Et me croit, qui plus est, un fort malhonnête homme.
Mais ce n'est pas assez de ce coup qui m'assomme;

Apprends un nouveau trait qui n'est pas moins fatal :
Ta femme, en te quittant, vient de se trouver mal,
Et de cet accident c'est moi qu'on croit coupable.

LE MARQUIS.

Ciel ! ce que tu me dis est-il bien véritable ?

BELFORT.

Oui ; Marthon, toute en pleurs, m'a parlé, de sa part :
« Milord, m'a-t-elle dit, accourez sans retard ;
« Tous nos secours sont vains auprès de votre femme.
« Monsieur peut seul guérir les vapeurs de madame.... »

(Feignant de vouloir aller trouver Emilie.)

Adieu, j'y vole.

LE MARQUIS.

Attends.

BELFORT.

Non, je m'y suis mal pris.
J'ai révolté son cœur par d'injustes mépris,
Et par des procédés choquants, désagréables,
Au lieu de l'engager par des façons aimables.
Je vais changer de ton ; et près d'elle, à présent,
Je serai si poli, je serai si galant,
Et si rempli d'ardeur....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Souffre que je t'arrête.
Il ne faut pas outrer.... il suffit d'être honnête.

BELFORT.

Non, ce n'est pas assez ; je dois aller plus loin.
Je veux la ramener par le plus tendre soin :
Je m'en fais un devoir.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre.

BELFORT.

Mais c'est le seul moyen, d'Orville, de la mettre
En état de t'entendre et de te pardonner.
A ce point, par degrés, je prétends l'amener,
Et, pour te mieux servir, gagner sa confiance.

LE MARQUIS.

L'épreuve est délicate, et mon esprit balance.

BELFORT.

Moi, je n'hésite plus, et, malgré tes efforts....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Mais ton devoir t'oblige....

BELFORT, *l'interrompant de même.*

A réparer mes torts.
Contre moi, tu le sais, toute la maison crie :
Tout le monde me blâme, en plaignant Émilie.

LE MARQUIS, *voyant paroître Émilie.*

Ah! ma femme t'adore : elle prévient tes pas.

BELFORT.

Sors : je dois être seul.

LE MARQUIS.

Je ne te quitte pas.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, LE MARQUIS, BELFORT.

BELFORT, *à Émilie, en allant au-devant d'elle.*

Quoi! vous sortez, madame, en l'état où vous êtes?
Je suis confus des soins et des pas que vous faites....
Que ne m'attendiez-vous dans votre appartement?

ÉMILIE.

Je pourrai vous parler ici plus librement.

BELFORT.

Votre santé m'est chère, et je ne puis trop prendre....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Le plaisir de vous voir suffit pour me la rendre....
Mais je vous croyois seul?

BELFORT.

Et je le suis aussi.

LE MARQUIS.

Il est triste pour moi d'être de trop ici.

ÉMILIE.

Je vous ai cru parti, monsieur.

LE MARQUIS.

Moi?... Non, madame.

BELFORT, *à Émilie, en lui montrant le marquis.*

Tous deux, vous le savez, nous ne formons qu'une âme.
Mon cœur peut devant lui s'épancher sans détour :
Je veux qu'il soit témoin de mon juste retour,
Et du regret que j'ai de vous avoir choquée.

ÉMILIE.

Si vous m'étiez moins cher, je serois moins piquée.
Mais je vous vois, Belfort, et je ne le suis plus.

BELFORT.

Je demeure enchanté.

LE MARQUIS, *à part.*

Moi, je reste confus.

BELFORT.

Je ne puis m'excuser qu'à force de tendresse,
Qu'en redoublant de soins, d'égards, de politesse.
Je dois, pour réparer le temps que j'ai perdu,

(*Bas, au marquis.*)

Ne vous quitter jamais.... Fais-je bien? Qu'en dis-tu?

LE MARQUIS, *bas.*

Non, tu t'échauffes trop.

BELFORT, *bas, au marquis.*

Mais l'action l'exige....

(A Émilie, en lui prenant la main.)

Je ne veux plus songer qu'à vous.

LE MARQUIS, *bas.*

Plus froid, te dis-je.

ÉMILIE, *à Belfort.*

Tiendrez-vous parole?

BELFORT, *lui baisant la main.*

Oui, voilà ma caution.

LE MARQUIS, *le tirant par la manche.*

Doucement! vous passez votre commission;
Et ce baiser, morbleu!...

BELFORT, *bas, au marquis, en l'interrompant.*

Mais il est nécessaire.

(A Émilie, en lui rebaisant la main.)

Je dois le répéter.... Ce garant est sincère.

LE MARQUIS, *bas.*

Poursuis, bourreau!... Tu ris? Tu trouves très plaisant
De m'avoir fait mari pour être son amant.

BELFORT, *à Émilie.*

En ce moment je goûte une joie infinie:
Mais la partagez vous? Parlez, belle Émilie.

LE MARQUIS, *haut.*

Pour le coup, ton amour auroit tort d'en douter:
Dans les yeux de madame on le voit éclater.

ÉMILIE.

J'en fais gloire, monsieur, bien loin que je m'en cache.
J'aime trop mon époux.

BELFORT.

L'aveu qu'il vous arrache

Met le comble à mes vœux, et je ne conçois pas
Comment j'ai pu deux jours négliger tant d'appas.
Me pardonnez-vous bien un oubli si blâmable ?

ÉMILIE.

Oui, fussiez-vous encor mille fois plus coupable....
Mais, laissons le passé ; ne songeons qu'au présent.

LE MARQUIS, *lui montrant Belfort.*

Madame, pour tous deux ce présent est charmant....
Pour moi, je vous l'avoue, il est moins agréable.

ÉMILIE.

Mais vous le trouveriez en France plus aimable.
Mon cœur, pour votre bien, vous y voudroit déja.

LE MARQUIS, *d'un air piqué.*

Rien n'est plus obligeant pour moi que ce vœu-là :
Je vous en remercie, et de toute mon âme.

BELFORT, *à Émilie.*

Ne parlons que de joie et de plaisir, madame.
Je veux, ce soir, je veux donner ici le bal.
Nous l'ouvrirons tous deux.

LE MARQUIS.

Moi, j'y danserai mal.

BELFORT, *à Emilie.*

Je prétends célébrer cette heureuse journée,
Comme le premier jour d'un nouvel hyménée.
J'ai répandu l'ennui sur un front si charmant :
J'y veux, aux yeux de tous, rappeler l'enjouement.
Mes torts ont éclaté, l'offense est solennelle :
La réparation le doit être, comme elle....
Je vais tout ordonner.... Souffrez, auparavant,
Que je vous reconduise à votre appartement.

ÉMILIE.

Oui, je veux, en chemin, vous prier d'une chose.

BELFORT, *lui prenant la main.*

Que de ma volonté la vôtre en tout dispose....

(Au marquis.)

Adieu. Prépare-toi, marquis, à bien sauter.

(Il sort avec Émilie.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

La cruelle, en partant, ne daigne pas jeter
Un regard seulement sur ma triste personne....
Mais Belfort l'accompagne, et mon cœur en frissonne....

SCÈNE IX.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Lafleur, qui, en arrivant, a vu s'en aller Émilie avec Belfort.*

Va, Lafleur; suis leurs pas. Imagine un moyen
Pour rameuer Belfort, et rompre l'entretien.

LAFLEUR, *faisant quelques pas pour sortir, et revenant.*

J'y vole.... Mais, monsieur, vous les quittez à peine.
Quel prétexte avec eux voulez-vous que je prenne?

LE MARQUIS.

Quel prétexte, maraud? Il en est cent pour un....

(A part.)

Pour me servir le sot n'a pas le sens commun:
S'il montre de l'esprit, c'est toujours pour me nuire....

(A Lafleur.)

Joins Belfort au plus vite, et, tout bas, va lui dire
Que j'ai besoin de lui, qu'à l'instant, dans ces lieux,
Il vient de m'arriver un accident fâcheux.
Dépêche-toi, maraud! et vole sur ses traces.

(Lafleur sort.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, *seul.*

J'AI toutes les rigueurs; il a toutes les grâces.
On l'adore, on me hait; on le cherche, on me fuit.
Quand on ne le voit pas, on se meurt, on languit,
Et sitôt qu'on lui parle, ou qu'il vient à paroître,
Le mal s'évanouit et l'on se sent renaître.
On n'a des sentiments et des yeux que pour lui.
Il n'a qu'à dire un mot pour dissiper l'ennui;
Ce seul mot est payé de mille prévenances,
Et je ne puis avoir les moindres préférences.
Dès que j'ouvre la bouche, on répond froidement,
Et toujours pour me faire un mauvais compliment...
Que dis-je? En cet instant, où je suis à la gêne,
Où je gémis tout seul et dévore ma peine,
Il la conduit chez elle, il lui donne la main,
Et l'on a des secrets à lui dire en chemin.

SCÈNE XI.

LAFLEUR, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

BELFORT vient-il? réponds, tranquillise mon âme.

LAFLEUR.

Il ne peut pas, monsieur, quitter sitôt madame.
Ils sont, je les ai vus, ils sont présentement
Tous deux dans des transports, dans un ravissement
Qu'on ne peut exprimer.

LE MARQUIS, *à part.*

J'étouffe, je suffoque.

LAFLEUR.

Pour lien, pour garant d'une paix réciproque,
Elle vient à son bras d'attacher, à mes yeux,
Un bracelet tissu de ses propres cheveux:
« Mon cher petit mari, tenez, gardez, dit-elle,
« Gardez bien ce doux gage, et soyez-moi fidèle. »
Tous deux, en même temps, viennent de s'embrasser.

LE MARQUIS.

(*A part.*)

Tais-toi.... Ce malheureux est fait pour m'annoncer
Des choses, des détails toujours désagréables.

LAFLEUR.

Est-ce ma faute, à moi, s'ils ne sont pas aimables?
Suis-je maître du sort et des évènements?
S'ils dépendoient de moi, je les rendrois charmants....
Un courrier, cependant, a suspendu leur joie.
Je crois que vers milord le parlement l'envoie.
L'affaire est sérieuse, à ce que j'ai compris.
Milord a paru même embarrassé, surpris,
Et je les ai laissés tous trois en conférence.

LE MARQUIS, *à part.*

Je respire, ces mots soulagent ma souffrance.

(*Lafleur sort.*)

SCÈNE XII.

CONSTANCE, LE MARQUIS.

CONSTANCE.

Ah! marquis, quel retour! quel changement heureux!
Ma cousine est, enfin, au comble de ses vœux.
Tout le monde applaudit au bonheur qu'elle goûte;
Et milord repentant.... Vous le savez sans doute?
Et la chose est publique.

LE MARQUIS.

Oui, j'en suis informé

CONSTANCE.

Vous en êtes surpris, vous en êtes charmé?

LE MARQUIS, *troublé.*

Non.... Si fait....

CONSTANCE.

Mêlez donc votre joie à la nôtre.
Vous y devez, monsieur, prendre part.

LE MARQUIS.

Plus qu'un autre.

CONSTANCE.

Vous me le témoignez d'un air bien sérieux....
Allons, que la gaîté paroisse dans vos yeux.

LE MARQUIS.

Mon visage est ingrat pour exprimer la joie:
Plus j'en suis pénétré, moins elle se déploie.

CONSTANCE.

Belfort va devenir l'exemple des époux.

SCÈNE XIII.

BELFORT, LE MARQUIS, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Belfort.*

Vous venez à propos, et je parlois de vous....
En bien présentement vous vous faites connoître,
Et vous voilà, monsieur, tel qu'un mari doit être.
Je vous rends mon estime.

BELFORT.

Un tel prix m'est bien doux:
C'est le seul, c'est l'unique, où j'aspire, entre nous.

Dans les empressements que j'ai pour Émilie,
Vous voyez le tableau, vous voyez la copie
De tous ceux que j'aurai pour vous, que je chéris,
Constamment chaque jour, quand nous serons unis.

CONSTANCE.

Comment! vous revenez encore à vos folies?

BELFORT.

Oh! pour m'en corriger, elles sont trop jolies!

CONSTANCE.

Osez-vous bien tout haut?....

BELFORT, *l'interrompant.*

Oui, d'Orville est discret,
Et pour un tel ami je n'ai rien de secret.

CONSTANCE.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Ce changement, monsieur, qui s'est fait en vous-même,
Ces soins pour votre femme, et ces transports subits
N'étoient donc que joués, et n'étoient pas sentis?

BELFORT.

J'ai fait exactement ce que je devois faire.
Ne m'estimez pas moins. C'est au fond un mystère
Dont j'ai voulu tantôt en vain vous éclaircir....
Pardon; présentement je n'ai pas ce loisir.
Une affaire d'État demande ma présence;
Et je n'ai pas voulu partir, belle Constance,

(*Au marquis.*)

Sans avoir pris congé de vous..... et du marquis.

LE MARQUIS.

Tu pars?

BELFORT.

Oui, serviteur.

LE MARQUIS.

Arrête.

BELFORT.

Je ne puis
Te parler plus long-temps, ni rester davantage.....
(*A Constance.*)
Madame, en vous quittant, je vous parois volage,
Haïssable, bizarre, et même extravagant;
Mais quand je reviendrai vous me verrez charmant,
Sage, aimable, discret, digne enfin de vos charmes,
Et je vous forcerai de me rendre les armes.

CONSTANCE.

Je n'ai rien à répondre à de pareils adieux.

BELFORT.

D'Orville vous tiendra compagnie en ces lieux....
(*Au marquis, en faisant quelques pas pour s'en aller.*)
Je te laisse le soin de divertir ces dames.
Le talent d'un François est d'amuser les femmes.

LE MARQUIS, *le retenant.*

Émilie...

BELFORT, *l'interrompant, bas.*

Eh! ce soir tu la détromperas.

LE MARQUIS, *bas.*

Je n'aurai plus ce droit quand tu n'y seras pas.
A mon état cruel tu dois être sensible.....
(*Haut.*)
Recule ton voyage.

BELFORT.

Il ne m'est pas possible.
Je vais au parlement, où je suis appelé.

LE MARQUIS.

Qu'il attende.

BELFORT.

Comment! quand il est assemblé?

LE MARQUIS.

Je te conjure, ami!....

BELFORT, *l'interrompant.*

Tes instances sont vaines.
Adieu. Je reviendrai, marquis, dans trois semaines.

LE MARQUIS.

(Bas.)

Trois semaines, milord?... Ah! c'est pour en mourir.

BELFORT, *bas.*

Laisse-moi: car je crains de me voir retenir
Par un autre embarras, qui n'est pas moins etrange.
Émilie aujourd'hui veut me suivre.

LE MARQUIS, *bas.*

Qu'entends-je?

BELFORT, *bas.*

Ce qui redouble encor ma crainte à ce sujet,
Je sais qu'elle s'apprête à partir en effet.

LE MARQUIS, *bas.*

C'est un nouveau motif qui veut que je t'arrête.

BELFORT, *bas, en voyant paroître Émilie.*

Elle vient.... Je ne puis éviter la tempête.

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, LAFLEUR, LE MARQUIS, BELFORT, CONSTANCE.

ÉMILIE, *à Belfort.*

MONSIEUR, me voilà prête à marcher sur vos pas,
Et j'ai tout disposé pour ne vous quitter pas

BELFORT.

Un tel empressement de votre part me flatte ;
Mais, madame, je pars pour affaire, à la hâte,
Et vous me jetteriez dans un dérangement....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Je vous prouve par-là mon tendre attachement.

BELFORT.

Mon cœur en est touché d'une façon très vive ;
Mais...

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Quoi que vous disiez, il faut que je vous suive.

BELFORT.

Vous m'embarrassez fort. Je n'ose commander ;
Mais je vous prie en grâce, et daignez m'accorder
Ce qu'un juste motif....

ÉMILIE, *l'interrompant.*

Ma raison est meilleure.

BELFORT.

Constance, le marquis, tout le monde demeure.

ÉMILIE.

Excusez-moi, monsieur, nous allons tous partir.
Avec milord Fauster Constance va s'unir ;
Et, puisqu'au parlement vous allez prendre place,
Je dois suivre vos pas. J'aurois mauvaise grâce
A rester seule ici quand vous serez absent ...

(*Montrant le marquis.*)

Pour monsieur, vous savez très positivement,
Qu'il y peut demeurer beaucoup moins que personne ?

BELFORT.

Il le peut, comme ami.

ÉMILIE.

Puisqu'il l'est, je m'étonne

Que vous ne pressiez pas vous-même son départ,
Qui, pour son propre bien, ne veut point de retard.

CONSTANCE, *à Belfort.*

Milord, à ce discours il n'est point de réplique.
Partons.

BELFORT.

Pardonnez-moi. Je dois....

ÉMILIE, *l'interrompant, en montrant Lafleur.*

Ce domestique
Pour hâter son rappel exprès est envoyé;
Et vous êtes instruit, puisqu'il l'a publié,
Que l'hymen de son maître en France se dispose.

LAFLEUR, *à part.*

J'ai tout gâté tantôt... eh! réparons la chose.

ÉMILIE.

N'est-il pas vrai, Lafleur, que son père l'attend
Pour former ce lien?

LAFLEUR.

Oui, rien n'est plus constant.
Mais j'ai, depuis tantôt, appris une nouvelle
Qui change ce projet, et fait taire mon zèle.
Ici, depuis trois jours, mon maître est marié.

ÉMILIE.

Marié?

LAFLEUR.

Comme vous, je me suis récrié.

ÉMILIE.

Son père blâmera peut-être sa conduite...
(*Avec une joie contrainte et mêlée d'un dépit caché.*)
Pour moi, j'en suis charmée, et je l'en félicite.

LE MARQUIS.

Mon sort sera parfait, si j'ai votre agrément.

CONSTANCE.

Nous n'avons rien appris d'un nœud si surprenant.

LAFLEUR.

Vous étiez de la noce.

ÉMILIE.

A mon tour, ma surprise...

LAFLEUR, *l'interrompant.*

Vous en étiez aussi, madame la marquise.

CONSTANCE, *à Émilie, en lui montrant Lafleur.*

Il faut qu'une vapeur ait troublé son cerveau.
C'est un mal général.

ÉMILIE, *à Lafleur.*

A qui, dans ce château,
A-t-il donc pu s'unir?

LE MARQUIS, *à part.*

Je tremble!

BELFORT, *à part.*

Je frissonne!

LAFLEUR, *hésitant.*

C'est, madame...

ÉMILIE.

A qui donc?

LAFLEUR.

C'est à votre personne.

ÉMILIE.

A moi?... Quelle folie!

CONSTANCE, *à part, en éclatant de rire.*

Ah! le trait est charmant!...

(*A Émilie.*)

Sur ce nouvel hymen je vous fais compliment.
Vous l'avez contracté, l'on vient de vous le dire;
Mais vous n'en savez rien, et c'est ce que j'admire.

LAFLEUR.

Le contrat est garant de tout ce que je dis.
Il est fait sous le nom de monsieur le marquis ;
Et milord est lui-même inventeur de la ruse.

ÉMILIE, *à Belfort.*

Vous ne démentez point Lafleur, qui vous accuse ?

BELFORT.

Il dit la vérité... D'Orville est votre époux.

LE MARQUIS, *à Émilie, en se jetant à ses pieds.*

Je me jette à vos pieds.

BELFORT, *à Émilie, en se jetant aussi à ses pieds.*

Je tombe à vos genoux.

LAFLEUR, *à Émilie, en se jetant de même à ses pieds.*

Je m'y prosterne aussi.

ÉMILIE, *à part.*

Je doute si je veille...
Je n'ose en croire ici ma vue et mon oreille.

LE MARQUIS.

Faites grâce à l'amour.

BELFORT, *à Émilie.*

Excusez l'amitié.

LE MARQUIS, *à Émilie.*

D'un mari tout à vous, ma femme, ayez pitié.

CONSTANCE, *à Émilie.*

Mais leur ton me séduit ; je commence à les croire.

BELFORT, *à Émilie.*

Pour le bonheur commun...

LE MARQUIS, *à Émilie.*

Pour votre propre gloire...
Je meurs à vos genoux si je ne vous fléchis.

ÉMILIE, *à part.*

Mes sens sont, à la fois, révoltés et ravis...

Je brûle de parler, et je ne puis rien dire...
Mon orgueil est blessé; mais ma vertu respire.

LE MARQUIS.

Aurois-je le bonheur de n'être point haï?
Ah! ne rougissez pas d'aimer votre mari

ÉMILIE.

Non, je n'en rougis plus; tout haut, je le publie.
Ce qu'a fait l'amitié, l'amour le ratifie.

(Belfort se relève.)

LE MARQUIS, *se relevant aussi.*

Tous mes vœux sont comblés par un aveu si doux;
De votre choix, enfin, je me vois votre époux;
Et de ce seul instant, qui guérit mes alarmes,
Je compte mon bonheur... je possède vos charmes.

LAFLEUR, *se relevant à son tour.*

La victoire est à nous, et je suis triomphant.

CONSTANCE, *à Émilie.*

Ah! ma joie est égale à mon étonnement.

BELFORT.

Eh bien! vous le voyez, je suis libre, Constance.
Je ne vous mentois pas. J'attends la préférence.

CONSTANCE.

Mais puis-je bien compter sur vous?

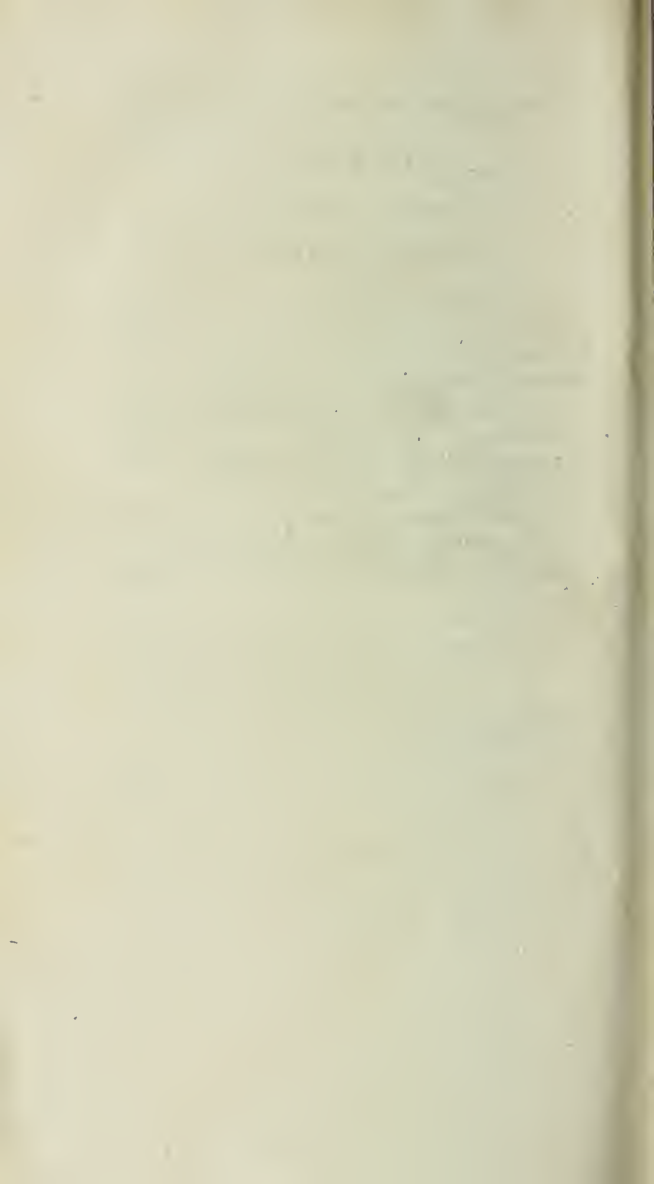
BELFORT.

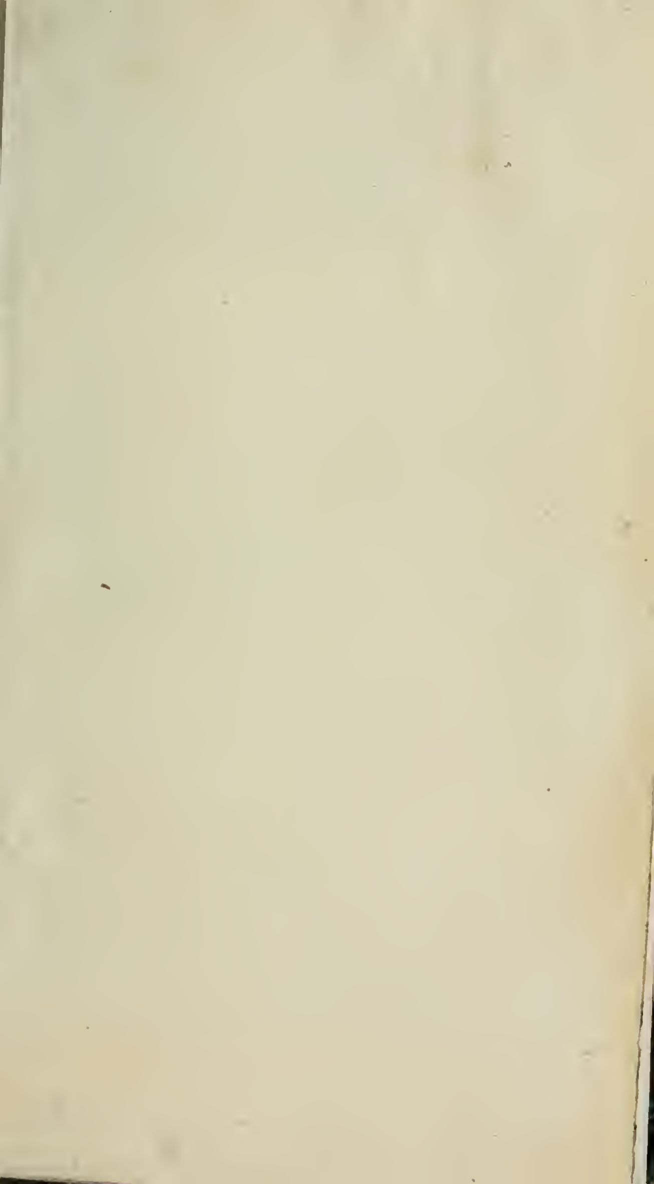
Oui, tout-à-fait:
Quand on est ami tendre, on est mari parfait.

FIN DE L'ÉPOUX PAR SUPERCHERIE.

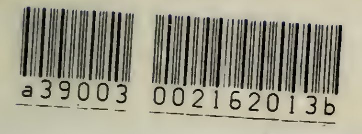
TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SIXIEME VOLUME.








a39003 002162013b



